

Université de Montréal

Les règles du jeu de la séduction dans les manuels de savoir-vivre québécois (1863-1917) :  
investir le monde du sentiment et de l'intimité masculine.

par  
Sonya Roy

Histoire  
Faculté des arts et sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de maîtrise en  
histoire

Août 2006

© Sonya Roy, 2006



D

7

US4

2006

V.030

## **AVIS**

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

## **NOTICE**

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Les règles du jeu de la séduction dans les manuels de savoir-vivre québécois, 1863-1917 :  
investir le monde du sentiment et de l'intimité masculine.

présenté par :  
Sonya Roy

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Susan Dalton, présidente-rapporteuse  
Ollivier Hubert, directeur de recherche  
Michèle Dagenais, membre du jury

29 NOV. 2006

## Résumé

L'étude vise à explorer les codes et les enjeux de la séduction masculine, à partir des manuels de savoir-vivre québécois publiés entre 1863 et 1917, et à approfondir le lien entre séduction et identité masculine. Elle montre que le mariage, base de la société, se pose comme seule finalité du processus de séduction. L'atteinte de cet objectif marquait de manière déterminante l'ensemble des démarches amoureuses et surtout participait à la définition d'un idéal masculin bourgeois.

Pour le jeune homme, séduire une jeune fille présentait des défis particuliers qui contribuaient à forger son identité masculine : se retrouver en présence de la gent féminine, repérer et observer, attirer l'attention et créer un effet de désir suivant une mise en scène du corps précise, être introduit officiellement auprès d'une jeune fille et de sa famille, faire sa cour de manière à mériter respect et amour, et enfin, effectuer une déclaration d'amour susceptible de rencontrer un écho favorable.

La peur du rejet est aussi un élément intrinsèque du jeu de séduction et de la construction identitaire. La distribution genrée des rôles, coinçait le jeune homme dans le rôle d'initiateur, le rendait tributaire du bon vouloir féminin pour la concrétisation de ses espérances amoureuses, et entretenait chez lui la charge émotive et masculine reliée à l'acceptation et au rejet. Sans l'approbation et les encouragements de la jeune fille, le jeune homme voyait ses ambitions de soupirant réduites à néant. Sans succès amoureux, il risquait de rester célibataire et d'accéder au titre non enviable, voire suspect, de « vieux garçon ».

**Mots-clés :** masculinité, séduction, bourgeoisie, 19<sup>e</sup> siècle, Québec, manuels de savoir-vivre.

## **Abstract**

The aim of the study is to explore the codes and stakes of male seduction, based on etiquette manuals published in Quebec between 1863 and 1917, and to delve deeper into the connection between seduction and male identity. It shows marriage, the basis of society, as the sole end of the seduction process. Striving for this goal had a marked influence on the courting process as a whole, and contributed above all to the definition of a bourgeois male ideal.

For the young man, seducing a young woman presented particular challenges that contributed to forming his identity as a man: finding himself in the company of the fair sex, marking out and observing a young woman, attracting her attention and inviting desire through particular body language, being officially introduced to her and her family, courting her in a manner worthy of respect and love, and finally declaring his love in such a way as to obtain a favourable response.

The fear of rejection is also revealed as an intrinsic element in the seduction game and in identity-building. Obligated to initiate seduction, dependent on the willingness of women for the realization of his hopes in matters of love, the young man was forced under a gendered distribution of roles to bear the brunt of the emotional charge, as a male, linked to acceptance and rejection. With no approbation or encouragement from the young woman, the young man saw his hopes of becoming her suitor crushed. Unsuccessful in love, he risked not finding a mate and acquiring the unenviable, even suspicious, title of “confirmed bachelor”.

**Keywords :** masculinity, seduction, bourgeoisie, nineteenth-century, Quebec, conduct books.



## *Table des matières*

<b>RÉSUMÉ .....</b>	<b>III</b>
<b>ABSTRACT .....</b>	<b>V</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES .....</b>	<b>VII</b>
<b>REMERCIEMENTS.....</b>	<b>IX</b>
<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>1</b>
LE CONCEPT D'ANALYSE : LE GENDER .....	4
VERS UNE HISTOIRE DU MASCULIN .....	6
LE MANUEL DE SAVOIR-VIVRE COMME SOURCE .....	9
MANUEL DE SAVOIR-VIVRE : UNE DÉFINITION.....	10
UN PEU D'HISTOIRE... ..	12
LE CORPUS .....	16
Où trouver les manuels de savoir-vivre québécois? .....	16
Les limites .....	20
MÉTHODOLOGIE ET PLAN DU MÉMOIRE.....	21
<b>CHAPITRE 1.....</b>	<b>23</b>
<b>VOIR ET OBSERVER LES JEUNES FILLES .....</b>	<b>23</b>
1.1 QUELQUES PRINCIPES AVANT DE DÉBUTER.....	25
1.2. LES LIEUX ET LES MODES DE RENCONTRE DU 19 <sup>E</sup> SIÈCLE.....	27
1.2.1. Les occasions organisées .....	27
1.2.2 Faire ses « débuts » ou son « entrée dans le monde ».....	28
1.2.3 Les petites sauteries entre amis (es).....	30
1.2.4 Les visites .....	30
1.2.5 Le« five o'clock tea » .....	31
1.2.6 L'église haut lieu de repérage et de rencontres .....	32
1.2.7 Et les autres occasions... ..	34
1.3 LES LIEUX « FASHIONABLES » DE LA SOCIABILITÉ AMOUREUSE .....	34
1.3.1 Le parc et la rue à l'heure de la promenade .....	36
1.3.2 Les événements festifs.....	38
1.3.3 Le théâtre, les spectacles et le cinéma .....	38
1.3.4 Les sports.....	40
1.3.5 La villégiature et les voyages.....	42
CONCLUSION.....	43
<b>CHAPITRE 2.....</b>	<b>46</b>
<b>ATTIRER L'ATTENTION, ÊTRE VU ET REMARQUÉ : LA MISE EN SCÈNE DU CORPS .....</b>	<b>46</b>
2.1 LA MISE EN SCÈNE DU CORPS.....	46
2.1.1 Se positionner physiquement : quelques techniques.....	47
2.1.2 Une alternative pour les timides : la lettre et le billet doux .....	53
2.2 QUAND LE CORPS DEVIENT LANGAGE DE SÉDUCTION .....	55
2.2.1 Le visage.....	56
2.2.2 Le regard.....	58

2.2.3 De la voix à l'art de la parole.....	61
2.2.4 Baisez cette main délicate chers jeunes hommes.....	64
2.2.5 Le maintien du corps .....	64
2.2.6 Le physique masculin désirable .....	65
2.2.7 La coquetterie masculine .....	69
2.3 LES ODEURS ET LES VÊTEMENTS COMME OUTILS DE SÉDUCTION.....	70
2.3.1 Les vêtements, les bijoux et accessoires .....	70
2.3.2 L'hygiène corporelle et les parfums .....	74
2.3.3 Bijoux et accessoires.....	78
CONCLUSION.....	78
<b>CHAPITRE 3.....</b>	<b>80</b>
<b>DE L'ART DE FAIRE LA COUR À LA DÉCLARATION D'AMOUR.....</b>	<b>80</b>
3.1 L'ÉTAPE DES PRÉSENTATIONS ET DE L'ENQUÊTE .....	81
3.2 FAIRE LA COUR.....	85
3.3 L'ART DE PLAIRE .....	87
3.3.1 La courtoisie : manifestation extérieure de toutes les vertus .....	88
3.3.2 De l'intelligence et des principes.....	89
3.3.3 Les présents, les éloges et autres familiarités .....	92
3.4 LA DÉCLARATION D'AMOUR.....	94
3.5 LA TIMIDITÉ ET LA PEUR DU REJET .....	97
CONCLUSION.....	99
<b>CONCLUSION.....</b>	<b>102</b>
L'ÉMERGENCE DE NOUVELLES MŒURS : LE FLIRT ET LE CÉLIBAT MASCULIN .....	105
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>115</b>
<b>ANNEXE 1.....</b>	<b>121</b>

## Remerciements

Au terme de ce mémoire, je tiens à remercier chaleureusement les personnes qui ont contribué de manière positive à la réalisation de ce projet. D'abord, mon directeur de maîtrise, Ollivier Hubert, qui a su par son ouverture d'esprit m'accorder une latitude considérable, et par sa rigueur intellectuelle susciter et orienter mes réflexions. Je désire aussi remercier Susan Dalton, pour ses encouragements, son intérêt et les nombreuses discussions amicales qui ont su accroître ma confiance en moi.

Comment ne pas remercier mes amis toujours présents dans les moments de plénitude comme dans les moments plus difficiles. Merci à ma colocataire France de m'avoir fait rire et avoir fait avancer mes réflexions lors de nos nombreuses discussions, particulièrement prolifiques à l'heure de la vaisselle. À Sébastien, pour son amitié, pour m'avoir écoutée attentivement papoter sur mes états d'âme, pour sa confiance en moi et son jugement raisonné. Merci pour ces jasettes autour d'un café ou d'une bière, parfois sérieuses, parfois futiles, mais toujours passionnées et vraies. Merci à Caroline pour ses judicieux conseils et son écoute attentive. Merci à Laurie pour sa joie de vivre et sa spontanéité. Merci à Julie pour ses encouragements incessants. Et merci à tous les autres qui ont su rendre le voyage agréable et constructif en prodiguant rire et détente.

Enfin, merci à ma famille, qui n'a jamais imposé de limites à mes rêves. Qui m'a suivie et soutenue dans ce projet comme dans tous les autres aspects de ma vie. Merci pour leur générosité et leur confiance en moi.

## Introduction

*Séduction : ivresse, appel, dérive, mouillement, explosion, fièvre, pulsation, désir, rêverie, délire, ancrage, port, île, illusion, prairie, genoux, voile, brise, sous-bois, rivière...Alchimie des humeurs, dérive ensemble.*

*Dérivée encore, dériver toujours : c'est ainsi que s'offre la geste grandiose. Caresse visuelle, absorption volubile de sons émis par la personne aimée, effluves parfumés, qui vous font oublier que la séduction recèle aussi ses stratégies sordides, ses équivalences malheureuses, ses limitations douloureuses ou ses promesses trahies.*

Malek Chebel, *Le livre des séductions, suivi de Dix aphorismes sur l'amour*. (2002)

Mettre en lumière l'idéal masculin de la fin du 19<sup>e</sup> siècle en étudiant les règles du jeu de la séduction, c'est ce qu'entend accomplir cette étude. Séduire, plaire, charmer, envoûter, attirer l'autre a été depuis la nuit des temps un jeu auquel se sont livré les hommes et les femmes, jeunes et moins jeunes. Réalité complexe offrant une palette infinie d'émotions et comportant les stratégies les plus diverses, la séduction se nourrit et se construit autour des interdits et des transgressions, du refus et de l'acceptation<sup>1</sup>. « Ce rite [...] entraîne un homme et une femme (ou deux personnes de même sexe) dans un processus de rencontre où l'esprit et le corps sont impliqués<sup>2</sup> ». La séduction est une expérience commune, un acte normal normé et codifié dans chaque culture, dans chaque société et selon chaque époque, et à ce titre elle se

---

<sup>1</sup> Malek Chebel, *Le livre des séductions Suivi de Dix aphorismes sur l'amour*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2002, p. 10.

<sup>2</sup> Cécile Dauphin et Arlette Farge, *Séduction et sociétés. Approches historiques*, Paris, Seuil, 2001, p.8.

présente comme un phénomène historique susceptible de révéler les valeurs et les normes genrées d'une société.

La séduction se présente aujourd'hui comme un objet historique d'étude. Le collectif dirigé par Cécile Dauphin et Arlette Farge, *Séduction et sociétés. Approches historiques*, ouvre la voie en ce sens. Les différents essais qui composent l'ouvrage ont permis de retracer dans le temps et dans l'espace, par des approches diverses, les comportements et les cadres de séduction, les accentuations et les déplacements caractéristiques à chaque période.

Dans sa contribution, Cécile Dauphin étudie le jeu et les enjeux de la séduction à partir du discours normatif du savoir-vivre du 19<sup>e</sup> siècle. Partant de l'idée que « la question de la séduction se situe au cœur d'un triangle qui sous-tend à la fois le discours normatif du savoir-vivre, les relations sociales ordinaires et les représentations des identités sexuées<sup>3</sup> », l'auteure a cherché comment le principe de séduction s'est implanté dans le savoir-vivre, et de quelles façons les acteurs sociaux ont conjugué expression du désir et devoir de réserve. En s'attardant à découvrir quels étaient, dans le contexte de régulation des comportements et de réserve qui régnaient sur les scènes de rencontre décrites dans les manuels de savoir-vivre, les signes et les ressources utilisées par les hommes et les femmes pour se séduire, l'étude souligne la richesse de ce genre littéraire pour les recherches portant sur la masculinité et la féminité.

---

<sup>3</sup> Cécile Dauphin, « Au cœur du savoir-vivre » dans Cécile Dauphin et Arlette Farge, *Séduction et sociétés. Approches historiques*, Paris, Seuil, 2001, p. 186.

Les auteurs de manuels de savoir-vivre du 19<sup>e</sup> siècle ont accordé une place importante à la galanterie amoureuse et à tout ce qui touche, de près ou de loin, aux différents événements, aux émotions, aux interdits et aux convenances qui s'entremêlaient pendant le processus de séduction. Dans l'explication des démarches plus formelles comme la demande officielle ou le contrat de mariage, le jeune homme était aussi en mesure de lire dans un manuel, dévoilés et expliqués, les différentes situations de la vie ou les sentiments que ses rapports avec l'autre sexe étaient susceptibles de provoquer. Le jeune homme pouvait dénicher dans cette littérature tous les conseils pratiques sur l'art de se vêtir, de faire la conversation, de simuler et de s'adapter aux multiples caractères féminins, de faire sa déclaration d'amour, en passant par les divers moyens de faire naître quelques affections chez le sexe opposé, enfin tout ce qui l'aidera à passer avec succès chacune des étapes du parcours menant au mariage.

Ce type de littérature rend compte de l'existence d'un univers de séduction au sein duquel se construit les identités sexuées. Selon nous, investir les règles du jeu de la séduction dans les manuels de savoir-vivre publiés au Québec entre 1863-1917, nous permettra de dégager l'idéal masculin modelé sur l'exemple de la sociabilité élitaine et de cerner les jeux et les enjeux amoureux contribuant à la construction d'une identité masculine.

### **Le concept d'analyse : le *gender***

Notre étude utilise le concept du genre. Ce dernier constitue une approche offrant une multitude de perspectives encore inexplorées. Ce sont les médecins psychologues américains des années 1950-1960 qui évoquent pour la première fois la distinction entre le sexe biologique et le genre<sup>4</sup>. Si le premier fait référence aux attributs biologiques propres à chacun des sexes, le deuxième terme renvoie plutôt aux caractéristiques culturelles et sociales rattachées au sexe masculin et féminin. Ce n'est toutefois qu'au cours des années 1980 que le concept du genre est théorisé, notamment grâce à l'historienne américaine Joan Scott. Cette dernière définit le genre en deux temps : d'une part comme « un élément constitutif de rapports sociaux fondés sur des différences perçues entre les sexes » et d'une autre part : « le genre est une façon première de signifier des rapports de pouvoir<sup>5</sup> ». Suivant cette définition, elle propose d'analyser l'opposition entre masculin et féminin comme une problématique, et de voir cette opposition comme construite et malléable, et non comme connue et statique. Invitant les historiens à étudier les distinctions hommes-femmes comme historiques et culturellement construites, son approche privilégie l'étude des éléments sociétaux comme les symboles culturels, les concepts normatifs, la notion du politique, l'organisation sociale, les institutions et l'identité subjective. Enfin,

---

<sup>4</sup> Françoise Thébault, « Genre et histoire » dans Christine Bard, Christian Baudelot et Janine Mossuz-Lavau, dir., *Quand les femmes s'en mêlent. Genre et pouvoir*. s. l., éditions de la Martinière, 2004, p. 46.

<sup>5</sup> Joan Scott, « Le genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Les cahiers du GRIF*, 37-38 (printemps 1988), p. 141.



s'inspirant de la conception du pouvoir de Michel Foucault, le genre, selon elle, se pose aussi comme l'élément essentiel autour duquel le pouvoir s'organise, se construit et se distribue. Dans un dialogue incessant, le pouvoir et le genre exercent une influence mutuelle, modelant ainsi les rapports sociaux et l'opposition entre féminin et masculin.

Au cours des années 1990, l'historienne canadienne Joy Parr préconise, dans le but de cerner et comprendre la construction des identités sexuées, l'étude en simultanée des discours sociétaux et des expériences individuelles. Selon elle, les expériences individuelles sont formées *en lien* avec les discours sociétaux et non *par* ceux-ci, en ce sens ces derniers apparaissent comme le médium par lequel les expériences apparaissent compréhensibles<sup>6</sup>.

En résumé, le concept de genre lie le registre construit des comportements sociaux (culture) et les identités sexuées (individu) et permet d'interroger, de retracer le processus de construction de ces identités, de leur diffusion et de leur appropriation par les individus. Ce cadre d'analyse donne à l'historien la possibilité d'investir l'ensemble des rôles sociaux sexués et de les historiciser en les mettant en rapport avec les systèmes de représentation. Il permet également de mettre en lumière les constances, les variantes et les changements qui viennent conforter ou confronter les modèles identitaires masculins et féminins proposés. Concept prometteur, la multiplication des articles, des monographies et des revues spécialisées en histoire du

---

<sup>6</sup> Joy Parr, « Gender History and Historical Practice », Joy Parr et Mark Rosenfeld, *Gender and History in Canada*, Toronto, Copp Clark Ltd., 1996, p. 8-27.

genre rend compte d'une réceptivité accrue de la part des historiens envers le concept et ses méthodes d'analyses<sup>7</sup>.

### Vers une histoire du masculin

S'inspirant fortement du phénomène étasunien de la *Gender History*, l'histoire des femmes a depuis trente ans grandement progressé et contribué à nous éclairer particulièrement sur la constitution des sphères, publique et privée, et sur les rapports entre les sexes en milieu social et familial<sup>8</sup>. Elle a de ce fait permis de mettre en lumière la nécessité de produire l'histoire des hommes et de la masculinité. Vu jusqu'à tout récemment comme hégémonique, intangible et naturelle, la masculinité se pose aujourd'hui comme un objet d'étude historique à part entière.

L'histoire de la masculinité a connu des avancées indéniables depuis la fin des années 1990<sup>9</sup>, confirmant de la sorte que l'histoire des hommes n'est pas seulement

---

<sup>7</sup> Notons entre autres la revue britannique *Gender and History*; Ollivier Hubert, dir., « Féminin/Masculin : l'histoire du genre », *Revue d'histoire d'Amérique française*, 57, 4 (2004); Kathryn McPherson et Anne-Marie Sohn, dir., « Féminin et Masculin », *Le Mouvement social*, 198 (janv.-mars 2002); Raphaëlle Branche et Danièle Voldman, dir., « Histoire des femmes, histoire des genres », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 75 (juill.-sept. 2002); Christine Bard, Christian Baudelot et Janine Mossuz-Lauvau, dir., *Quand les femmes s'en mêlent. Genre et pouvoir*. Paris, Éditions de La Martinière, 2004; Cecilia Morgan et Nancy M. Forestell, dir., *Gendered Pasts. Historical Essays in Femininity and Masculinity in Canada*, Don Mills, Oxford University Press, 1999; Shoemaker, Robert B. *Gender in English Society, 1650-1850. The emergence of separate spheres?* London and New York, Longman, 1998; Gérard Ignasse et Daniel Welzer-Lang, dir., *Genres et sexualités*, Paris, L'Hamartan, 2003.

<sup>8</sup> Pour le Québec du 19<sup>e</sup> siècle : Micheline Dumont et Nadia Fahmy-Eid, *Maîtresses de maison, maîtresses d'école : femmes, familles et éducation dans l'histoire du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983; *Les couventines : l'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes, 1840-1960*, Montréal, Boréal, 1996. Denise Lemieux et Lucie Mercier, « Familles et destins féminins. Le prisme de la mémoire, 1880-1940 », *Recherches sociographiques*, 28, 2-3 (1987), p. 255-271.

<sup>9</sup> John Tosh, *A Man's Place. Masculinity and the Middle-Class Home Victorian England*, New Haven, Yale University Press, 1999; André Rauch, *Le premier sexe. Mutations et crise de l'identité masculine*, Paris, Hachette, 2000; Robert A. Nye, *Masculinity and Males Codes of Honor in Modern France*,

celle des grands hommes, mais bien, celle des hommes en tant individus historiquement constitués par les codes de la sphère privée comme par ceux de la sphère publique. Des études portant sur les 17<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles, notons, George Mosse qui s'est penché sur le processus d'inculcation, de diffusion et d'élaboration de modèles et habitus masculins dominants<sup>10</sup>. D'autres, dont Micheal Kimmel, ont démontré que c'est face à ses pairs que l'homme se construit une identité masculine<sup>11</sup>. Howard P. Chudacoff et George Chauncey ont articulé leurs recherches autour des transgressions sociales du masculin (homosexuels, célibataires), mettant en évidence que la masculinité possède plusieurs visages<sup>12</sup>. Ces conclusions ont poussé d'autres historiens à orienter leurs recherches vers les formes de transgression et de désobéissance juvéniles, soulignant ainsi que ces comportements constituent un moyen d'acquisition et de consolidation d'une identité masculine. À ce titre soulignons, l'étude de Louise Bienvenue et Christine Hudon<sup>13</sup>.

---

Berkeley, CA, University of California Press, 1998 ; Anne-Marie Sohn et Françoise Thélamon dir., *L'histoire sans les femmes est-elle possible ?*, Paris, Perrin, 1998 ; George Mosse, *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, Paris, Éditions Abeville, 1997.; Anthony Rotundo, *American manhood : transformations in masculinity from the Revolution to the modern era*, New York, BasicBooks, 1993; Micheal Kimmel, *Manhood in America. A Cultural History*. New York, Free Press, 1996;

<sup>10</sup> Mosse, *L'image de l'homme...*

<sup>11</sup> Kimmel, *Manhood in America...*

<sup>12</sup> Howard P Chudacoff, *The Age of the Bachelor. Creating an American Subculture*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1999; George Chauncey, *Gay New York, 1890-1940*, Paris, Fayard, 2003.

<sup>13</sup> Louise Bienvenue et Christine Hudon, « " Pour devenir un homme, tu transgresseras ...": Quelques enjeux de la socialisation masculine dans les collèges classiques québécois (1880-1939) », *The Canadian Historical Review*, 86-3 (Sept 2005), p. 485-511.

L'histoire de la masculinité sait aussi investir l'intime, le sentiment, l'identité personnelle, le privé, la relation au corps, etc<sup>14</sup>. L'univers sentimental masculin a fait l'objet de quelques études. Les recherches de Gabrielle Houbre retracent la culture sentimentale des jeunes hommes du 19<sup>e</sup> siècle de l'enfance à l'âge adulte, les différentes étapes et sphères dans lesquelles se forge l'éducation sentimentale des jeunes garçons et jeunes filles, proposant ainsi une généalogie de leurs sentiments. La collectivité étroite qu'est la famille est, selon l'auteur, la première à inculquer les éléments d'une éducation sentimentale, relayée ensuite par le collège où se forment des amitiés profondes qui prennent parfois des allures d'affectueuses idylles. Amitiés qui permettent aux garçons de développer la thématique amoureuse : échange de lettres, longues promenades qui favorisent le dialogue des cœurs, lecture des poètes. « C'est au cours de ces itinéraires de la sensibilité, où s'élaborent les brouillons de bien des discours amoureux, que les jeunes garçons apprennent avec le plus d'abandon à courtiser l'émotion, par le truchement des mots, des gestes, des regards et des implicites silencieux<sup>15</sup> ».

Au Québec, les recherches de Christine Hudon et de Louise Bienvenue, traitant des rapports entre garçons dans les collèges classiques pour la période allant

---

<sup>14</sup> Pour le Québec, notons la contribution de Christine Hudon portant sur les rapports au corps : « Le Muscle et le Vouloir. Le corps, la gymnastique et les sports dans les collèges classiques masculins au Québec (1870-1940) », Communication au colloque Québec-Wallonie : *Dynamique des espaces et expériences francophones*, Université Laval, 25 mai 2004 ; de Jarrett Rudy sur la construction de l'identité masculine à travers l'usage de la cigarette : *The Freedom to Smoke. Tobacco Consumption and Identity*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2005.

<sup>15</sup> Gabrielle Houbre, *La discipline de l'amour. L'éducation sentimentale des filles et des garçons à l'âge du romantisme*, Paris, Plon, 1997, p. 103 et « Prémices d'une éducation sentimentale : l'intimité masculine dans les collèges (1815-1848) », *Romantisme*, 68 (1990-II), pp. 9-22.

de 1870 à 1960, posent, pour le 19<sup>e</sup> siècle, les premiers jalons d'une histoire sur l'expérience sentimentale masculine au québécoise. Leur étude révèle que chez les collégiens québécois du 19<sup>e</sup> siècle, l'apprentissage d'une culture sentimentale et du jeu de la séduction se réalise en partie à l'intérieur de l'univers collégial. Lieu de socialisation sexué, le collège participe à façonner le jeune garçon selon un idéal masculin proposé, défini et diffusé par l'élite sociale, démontrant que la masculinité et la culture affective qui lui sont attachées sont un construit culturel variable dans le temps et dans l'espace.

Malgré ces avancées, il reste encore beaucoup à accomplir. Nous inspirant des récentes études portant sur la masculinité et sur le monde du sentiment et des émotions, notre étude explorera la littérature de savoir-vivre québécois afin de cerner les jeux et les enjeux masculins de la séduction et de retracer l'idéal masculin cautionné par l'élite de la société.

### **Le manuel de savoir-vivre comme source**

Produire une étude sur la masculinité et la séduction au 19<sup>e</sup> siècle peut paraître ardu en raison des sources plutôt limitées qu'un tel objet d'étude semble offrir. Toutefois en optant pour une exploration du discours normatif contenu dans les manuels de savoir-vivre, il est possible d'analyser les injonctions du discours et de voir comment se conjuguent, pour le jeune homme, masculinité, désir et raison.

Les historiens américains et britanniques ont réalisé les possibilités que le manuel de savoir-vivre pouvait présenter en histoire de la masculinité<sup>16</sup>. Certes, le manuel nous révèle non pas les pratiques réelles, mais plutôt un idéal social de comportement. Il n'en demeure pas moins que les pratiques restent fortement influencées par le rapport entre connaissance et action<sup>17</sup>. Le manuel de savoir-vivre nous renseigne sur les rôles que chacun doit tenir et sur les valeurs et les comportements jugés acceptables par la communauté, tout en nous laissant entrevoir les changements socio-culturels qui touchent la société<sup>18</sup>.

### **Manuel de savoir-vivre : une définition**

Qu'est-ce qu'un manuel de savoir-vivre? En décomposant l'expression nous retrouvons d'une part le mot « manuel » qui selon le *Littré* réfère à : « Titre de certains livres ou abrégés qu'on doit toujours avoir, pour ainsi dire à la main, et qui

---

<sup>16</sup> Ces études portant sur la masculinité ont toutes mis à profit la littérature de savoir-vivre: Mark C. Cranes et Clyde Griffen, dir., *Meaning for Manhood: Constructions of Masculinity in Victorian America*, Chicago, University of Chicago Press, 1990; E. Anthony Rotundo, *American Manhood : transformations in masculinity from the Revolution to the modern era*, New York, BasicBook, 1993; John. F. Kasson, *Rudiness & Civility. Manners in Nineteenth-Century Urban America*. New York, Hill and Wang, 1990; Howard P. Chudacoff, *The Age of the Bachelor. Creating an American Subculture*. Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1999; Robert B. Shoemaker. *Gender in English Society, 1650- 1850. The Emergence of Separate Spheres?* Harlow, England, Pearson Longman, 1998; John Tosh, *Manliness and Masculinities in Nineteenth-Century Britain*. Harlow, England, Pearson Longman, 2005.

<sup>17</sup> Alain Montandon, « Modèles de comportement social », dans Alain Montandon dir., *Pour une histoire des traités de savoir-vivre en Europe*. Clermont-Ferrand, Association des Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 1994, p. 401.

<sup>18</sup> La spécialiste de la littérature québécoise du 19<sup>e</sup> siècle, Micheline Cambron, souligne la richesse de la littérature de savoir-vivre pour investir les pratiques liées à la vie culturelle montréalaise au tournant du 20<sup>e</sup> siècle et pour « mesurer l'ampleur des transformations » à ce niveau. Micheline Cambron, « Mondanité et vie culturelle. Prescription et espace public » dans Micheline Cambron, dir. *La vie culturelle à Montréal vers 1900*, Montréal, Fides/BNQ, 2005, p. 121-131.

représentent l'essentiel des traités longs et étendus écrits sur la matière<sup>19</sup> ». D'une autre part, le mot « savoir-vivre » qui renvoie à : l'« habileté à conduire sa vie. Connaissance des usages du monde, et des égards de politesse que les hommes se doivent en société<sup>20</sup> ».

De manière générale, le manuel de savoir-vivre se présente comme un ouvrage de format très variable qui traite de sujets divers comme la politesse, la bienséance, le maintien, l'hygiène, la mode, les manières de table, la conversation, les relations hommes-femmes, etc. Il offre un ensemble de normes comportementales servant de guide au lecteur qui veut évoluer de manière adaptée à certaines strates de la société. Dans un souci d'édification morale, il prodigue aussi conseils et avis aux jeunes adultes sur le comportement moral à adopter, les traits de caractère à cultiver ou à proscrire, les devoirs conjugaux et les responsabilités de chacun envers la société. Instrument que toute personne désireuse de se mouvoir de manière harmonieuse dans la société doit avoir sous la main et surtout connaître, il attribue à chacun une place, une fonction et une manière d'être, garantissant ainsi l'équilibre de la sociabilité. Un manuel de savoir-vivre québécois souligne : « Étiquette, politesse, savoir-vivre, civilité sont autant de termes variés qui désignent, avec différentes nuances, les règles du commerce journalier entre gens du monde. Nous avons tenté de les recueillir dans les pages qui suivent et essayé de classer un certain nombre de cas assez précis pour

---

<sup>19</sup> « Manuel », Paul-Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française*. Monte-Carlo, Éditions du Cap, 1971.

<sup>20</sup> « Savoir-vivre », Littré, *Dictionnaire de la...* Alain Montandon souligne que la notion même de savoir-vivre n'apparaît qu'au 19<sup>e</sup> siècle dans les titres des traités, même si le terme était connu bien avant. Alain Montandon, « Le nouveau savoir-vivre », *Romantisme*, 96-2 (1997), p. 8.

bien caractériser l'esprit qui doit présider à nos propos sociaux, dans toutes les circonstances de la vie<sup>21</sup> »

### Un peu d'histoire...

Le manuel de savoir-vivre possède une longue tradition et au fil du temps son genre a subi quelques transformations. Les recherches de l'historienne spécialiste du genre épistolaire et de la littérature intime, Marie-Claire Grassi, démontrent que le manuel de savoir-vivre est issu du traité d'enseignement moral destiné au chrétien dans sa lutte contre les puissances du mal et les faiblesses de la nature humaine<sup>22</sup>. Il est passé, au 16<sup>e</sup> siècle, par la nouvelle rhétorique humaniste d'essence mondaine dont *Le livre du Courtisan* (1528)<sup>23</sup> et le *Galatée ou manière de vivre dans le monde* (1558)<sup>24</sup> apparaissent comme les premiers représentants. Au cours de l'Antiquité tardive, les auteurs des traités auraient construit essentiellement leur rhétorique autour de cette notion de combat constant marquant le cheminement d'un chrétien, et utilisaient une forme d'enseignement moral plutôt « autoritaire et totalitaire ». Le glissement de la Renaissance, vers une forme plus « ouverte » et moins « insolente » d'enseignement, révèle que la mission du manuel se renouvelle par le biais d'une laïcisation de la morale. L'objectif est moins d'assurer son salut éternel que d'acquérir

---

<sup>21</sup> Madame Marc Sauvalle, *Mille questions d'étiquette discutées, résolues et classées*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1907, p. 5.

<sup>22</sup> Dans cette tradition notons *Le Poignard du soldat chrétien* d'Érasme publié en 1504 et fortement inspiré de l'*Enchiridion ad Laurentium de fide et spe et caritate* de saint Augustin. Marie-Claire Grassi, « Autour de la notion de manuel », *Romantisme*, 96-2 (1997), p. 17-29.

<sup>23</sup> *Le livre du courtisan* est l'œuvre de l'italien Baldassare Castiglione et est publié à Venise en 1528 sous le titre original, *Il Libro del Cortegiano*.

<sup>24</sup> Écrit par Giovanni Della Casa le *Galateo overo de' costumi* est publié en 1558.



et préserver une reconnaissance sociale : « au lieu de partir des exigences qui doivent être imposées à un chrétien, le traité humaniste de la civilité part des exigences du monde et forge pour l'homme de bien de nouvelles armes<sup>25</sup> ». Si auparavant la morale comportait comme principes de base le christianisme et ses dogmes, au 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècle le manuel part désormais « d'une autre conception de l'homme, plus humaniste, et d'un autre rapport entre les deux ordres, l'ordre de Dieu et l'ordre du monde<sup>26</sup> ». L'homme se situe maintenant au centre de la réflexion, on réfléchit sur la présentation de soi, sur l'individu, sur sa place dans la société hiérarchisée et dans l'espace physique. Cette nouvelle conception de l'homme est accompagnée, selon Grassi, d'une préoccupation à produire une science morale dans un langage accessible à tous: il s'agit maintenant « d'enseigner le monde sans ennuyer », d'instruire l'homme du monde avec un outil renouvelé (anecdotes, maximes, proverbes). Il s'agit pour l'homme d'être reconnu, non plus par Dieu, mais bien par ses pairs, de faire sa place dans la société.

Au 19<sup>e</sup> siècle, ce genre littéraire se situe à son apogée. Alain Montandon voit dans ce siècle « le véritable âge d'or des traités de savoir-vivre<sup>27</sup> » et c'est à cette époque, que le genre prendra sa forme actuelle. C'est aussi durant cette période qu'il apparaît le plus prolifique. Un simple coup d'oeil à la *Bibliographie des traités de savoir-vivre en Europe* et à l'étude de Sarah E. Newton *Learning to Behave : A Guide*

---

<sup>25</sup> Grassi, « Autour de la notion... », p. 21.

<sup>26</sup> Grassi, « Autour de la notion... », p. 20.

<sup>27</sup> Alain Montandon, « Le nouveau savoir-vivre. En guise d'introduction », *Romantisme*, 96-2 (1997), p. 7.

*to American Conduct Books Before 1900*<sup>28</sup> suffit pour nous convaincre. À l'époque, de nombreuses éditions et rééditions circulent partout en Europe et en Amérique. Fait marquant, son contenu se diversifie et se spécialise, on discute de toutes les situations de la vie : les fiançailles, l'art de courtiser, le deuil, le mariage, le baptême, le bal, le voyage, la promenade au parc ou dans la rue. Autre constatation, le public visé est de plus en plus précis, les ouvrages sont désormais destinés aux jeunes hommes, aux amants, aux dames, aux célibataires, aux religieux, aux serviteurs, etc. Le foisonnement marqué de ce type de littérature s'explique par trois facteurs : premièrement, par une amélioration notable au point de vue des techniques de production et de publication littéraire et la présence de plus en plus marquée d'un lectorat urbain; deuxièmement, par la montée de nouvelles classes sociales : la petite et moyenne bourgeoisie<sup>29</sup>; et troisièmement par le phénomène d'urbanisation qui provoque des changements majeurs dans les rapports sociaux<sup>30</sup>. Les nouveaux riches, désireux de connaître et de s'approprier les principes et les règles qui distinguaient l'élite du reste de la société, représentaient la clientèle cible de ce genre d'ouvrage<sup>31</sup>,

---

<sup>28</sup> Alain Montandon, dir., *Bibliographie des traités de savoir-vivre en Europe*. Clermont-Ferrand, Association des Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand, 1995, 2 vol. ; Sarah E Newton. *Learning to Behave. A guide to American Conduct Books Before 1900*. Westport, Connecticut, Greenwood Press, 1994.

<sup>29</sup> Montandon, « Le nouveau savoir-vivre... », p. 10.

<sup>30</sup> L'étude de John F. Kasson fait le lien entre la multiplication des manuels de bienséance et le phénomène d'urbanisation qui nécessite d'adapter les codes d'interactions sociales à cette nouvelle réalité. John F Kasson, « Civility and Rudeness : Urban Etiquette and the Bourgeois Social Order in Nineteenth-Century America », *Prospects*, 9 (1984), p. 143-168.

<sup>31</sup> L'aristocratie et la haute bourgeoisie n'avaient pas besoin de ces manuels de savoir-vivre car chez eux les bonnes manières et les règles de bienséance se transmettaient « naturellement » dans le milieu familial. Mension-Rigau, Éric, *L'enfance au château. L'éducation familiale des élites françaises au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions Rivages, 1990, p. 174.

comme le souligne un manuel du 19<sup>e</sup> siècle : « La place de plus en plus importante que prend dans les relations sociales la question de l'étiquette, l'attention de plus en plus grande que l'on apporte à l'observation de ces règles pour classer un homme ou une femme dans la société, imposent à chacun le devoir d'en connaître à fond les finesses grandes et petites<sup>32</sup> ». De même, le phénomène d'urbanisation et les nouvelles mœurs citadines qu'il met en place nécessitent certains réajustements des normes comportementales. Normes que les auteurs des ouvrages de savoir-vivre s'appliquent à expliquer, à codifier ou à carrément à dénoncer. La multiplication des ouvrages de savoir-vivre se trouve donc intimement liée aux changements économiques, technologiques, sociaux, culturels que connaissaient les sociétés occidentales de l'époque.

Qui écrit ces manuels? Les auteurs de ce type de littérature apparaissent comme un groupe hétéroclite composé d'hommes comme de femmes. Quelquefois une personne reconnue pour sa réussite sociale ou sa fréquentation de la grande société. Parfois, des prêtres, des médecins ou de purs inconnus. Comme l'a noté John F. Kasson dans une étude sur les manuels de savoir-vivre américains, l'utilisation d'un pseudonyme se rencontre fréquemment à l'époque, les auteurs signent souvent, « Censor », « Mentor », « American lady », pour se donner une certaine autorité

---

<sup>32</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde, l'amour, la cour, le mariage : conseils sages pour toutes les situations délicates qui peuvent se présenter depuis la naissance de l'amour jusqu'au mariage et même plus tard : exposé des devoirs à remplir et des règles d'étiquette relatives aux demoiselles et aux garçons d'honneur, aux baptêmes et à divers anniversaires : avec un système complet de télégraphie amoureuse, le langage des fleurs et celui du mouchoir et quelques remarques sur la timidité et le moyen de la faire passer.* Montréal, C.O. Beauchemin, 1898, p. II.

morale et sociale<sup>33</sup>. Compte tenu que le contenu, les valeurs et normes comportementales demeurent généralement les mêmes d'un manuel à l'autre, l'identité de l'auteur importe finalement peu. L'innovation et la touche personnelle de l'auteur se manifestaient essentiellement dans la forme que prenait le guide.

Enfin, si le savoir-vivre en tant qu'objet d'étude a déjà depuis plusieurs décennies, reçu une attention particulière de la part des sociologues et anthropologues<sup>34</sup>, les historiens quant à eux ont démontré un intérêt plutôt tardif, stimulé par de nouvelles approches historiques, dont fait partie l'histoire du genre. En prodiguant à son lectorat conseils et avis sur le rôle et la place que chacun doit tenir en société, les manuels de savoir-vivre ont eu un rôle certain dans la construction et la diffusion d'un idéal masculin et à ce titre ils se présentent comme une source extrêmement intéressante pour les historiens du genre.

## **Le corpus**

### ***Où trouver les manuels de savoir-vivre québécois?***

Pendant les années 1990, les historiens et les spécialistes de littérature européens et américains ont répertorié les nombreuses éditions et rééditions de

---

<sup>33</sup> John F. Kasson a noté que sur les cent manuels de savoir-vivre (publiés aux États-Unis entre 1830 et 1910) qu'il a analysé pour son étude, près de la moitié sont écrits par des auteurs anonymes ou encore sous un pseudonyme. John F. Kasson, « Civility and Rudeness : Urban Etiquette and the Bourgeois Social Order in Nineteenth-Century America », *Prospects*, 9 (1984), p. 147.

<sup>34</sup> Notons quelques incontournables en la matière : Norbert Élias, *La société de cour*, Flammarion, Paris, 1985, et *La Civilisation des mœurs*, Calmann-Lévy, Paris, 1973 ; Erving Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, t. I : *La Présentation de soi*, t. II : *Les Relations en public*, Éditions de Minuit, Paris, 1973 ; Dominique Picard, *Du code au désir. Le corps dans la relation sociale*, Dunod, Paris, 1983, et *Les Rituels du savoir-vivre*, Éditions du Seuil, Paris, 1995.

manuels de savoir-vivre publiés sur une période s'échelonnant sur plus ou moins cinq siècles<sup>35</sup>. Malheureusement, ces travaux n'incluent pas la production et la publication de manuels québécois et canadiens. Comme aucune recension des manuels de savoir-vivre canadiens ou québécois n'a encore été produite, il nous a fallu, dans un premier temps, dresser la liste des ouvrages en question. Où chercher ? Les services des livres rares des bibliothèques nationales (canadienne et québécoise), universitaires et privées présentaient un nombre important de manuels de savoir-vivre québécois et canadiens et nous ont permis d'établir une liste préliminaire contenant près d'une cinquantaine de titres<sup>36</sup>.

Pour les fins du mémoire, nous n'avons retenu que les ouvrages édités au Québec pendant la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle et le premier quart du 20<sup>e</sup> siècle<sup>37</sup>. Par manuel de savoir-vivre québécois, nous entendons, tout ouvrage correspondant à la définition donnée plus haut et publiés au Québec. Il pouvait donc être possible que certains d'entre eux soient tout simplement une édition française ou américaine. Toutefois, une majorité d'auteurs indique que leur guide est un amalgame de règles et de principes français, anglais et américains, adaptés à la réalité de la société canadienne-française. Par exemple, la préface d'un manuel de savoir-vivre précise :

---

<sup>35</sup> Montandon, *Bibliographie des traités...*; Newton. *Learning to Behave...*

<sup>36</sup> Le lecteur retrouvera en annexe la liste complète des manuels de savoir-vivre ou guides divers que nous avons répertoriés lors de nos recherches.

<sup>37</sup> Le phénomène de séduction ne peut-être borné par deux dates précises. Si la production de manuels de savoir-vivre québécois remonte au-delà de 1863, elle demeure tout de même très modeste. Les années 1860 marquent en fait les débuts d'un nombre sans cesse croissant de publication du genre et ce jusqu'aux événements et bouleversements entourant la Première Guerre mondiale, date butoir de notre étude.

On trouvera, sans doute, au cours des milles paragraphes qui suivent, beaucoup de solutions traditionnelles reproduites à peu près textuellement; dans d'autres cas, nous avons dû emprunter certaines explications aux grands traités français sur la matière en les adaptant à la vie sociale du pays; d'autres fois, ce sont les manuels anglais et américains qui nous ont mis sur la piste du problème et de la réponse; mais toujours, nous avons strictement observé le caractère essentiellement canadien de cet ouvrage<sup>38</sup>.

Nous n'avons pas établi de critères quant à la forme, au format ou à au nombre de copies diffusées. Conséquemment, nous retrouvons dans notre corpus des guides volumineux (359 pages) et d'autres offrant à peine plus de 10 pages de contenu. Les formes de présentations sont diverses et répondaient à un besoin de clarté, de brièveté, d'amusement et d'efficacité (catéchismes, questions et réponses, dialogues, modèles épistolaires, anecdotes, mise en situation, chansons, poèmes ou thématiques). En ce qui a trait à la diffusion, nous avons noté que sur les quatorze ouvrages de savoir-vivre retenus, dix ont fait l'objet d'une ou plusieurs rééditions, ce qui laisse supposer qu'ils ont connu une diffusion et un succès notable.

Les critères de sélection ont donc plutôt porté sur le contenu. Nous avons retenu les ouvrages qui étaient dédiés spécifiquement aux jeunes amoureux et amants des deux sexes. Ainsi, le guide *Le guide des amoureux et des gens du monde* entend :

[...]enseigner au jeune homme et à la jeune fille qui s'aiment la plus sûre voie pour arriver à la réalisation de leur rêve et de leur idéal, [...]. Tous les écueils de cette route, nous les avons signalés en indiquant les moyens de les éviter ou de les contourner ; toutes les rencontres, nous les avons prévues avec la

---

<sup>38</sup> Sauvalle, *Mille questions...*, p. 7.

façon de les utiliser ou de les écarter; tous les ports de salut, nous les avons notés; tous les subterfuges, nous les avons dévoilés; toutes les joies, nous les avons décrites; toutes les douleurs, nous les avons effleurées, et enfin tous les bons conseils, nous les avons prodigués<sup>39</sup>.

Enfin, nous avons retenu de manière générale les ouvrages qui présentaient des éléments propices à une étude sur la masculinité et la galanterie amoureuse. Nous avons retenu les manuels québécois suivants:

- Duquet, J.N. *Le miroir des caractères. Art de juger les hommes*. Québec, s.n., 1885, 144 p.
- Gaultier, Abbé Aloisius Edouard Camille. *Traits caractéristiques d'une mauvaise éducation, ou, actions et discours contraires à la politesse et désignés comme tels par les moralistes tant anciens que modernes*. Québec, 1879, Imprimerie du « Nouvelliste », 76 p.
- *Guide des amants. Considérations sur l'amour et le mariage suivies de pensées sur les femmes, lettres d'amour, déclarations, aveux, reproches, ruptures, réconciliations, billets d'invitation pour dîners et soirées du langage des fleurs, du mouchoir et d'un choix de poésies pour albums, etc.* Montréal, Edward Léveillé, 1885, 252 p.
- *Guide des jeunes amoureux, pour parler et écrire*. Québec, s.n., 1863, 32 p.
- Jefferson, Francis George. *Best Advice to Young Ladies and Gentlemen before they Get Married*. Montréal, Québec, s.n., 1889 ou 1890, 32 p.
- *La vraie politesse et le bon ton, plus particulièrement à l'usage des élèves des collèges, pensionnats, etc. et de tous ceux qui entrent dans la société*. Montréal, Sénécal, 1873, 143 p.
- *Le guide des amoureux et des gens du monde, l'amour, la cour, le mariage : conseils sages pour toutes les situations délicates qui peuvent se présenter depuis la naissance de l'amour jusqu'au mariage et même plus tard : exposé des devoirs à remplir et des règles d'étiquette relatives aux demoiselles et aux garçons d'honneur, aux baptêmes et à divers anniversaires : avec un système complet de télégraphie amoureuse, le langage des fleurs et celui du mouchoir et quelques remarques sur la timidité et le moyen de la faire passer*. Montréal, C.O. Beauchemin, 1898, 206 p.

---

<sup>39</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. II.

- *Le secrétaire des amoureux et des gens du monde contenant des modèles de correspondance, de conseils pour faire un bon mariage et un guide pour toutes les formalités et les cérémonies.* Montréal, Beauchemin, 1917, 79 p.
- *Le véritable guide des jeunes amoureux. Nouveau recueil de lettres. Déclarations d'amour, compliments, aveux, reproches, ruptures, raccommodements, demande en mariage, etc., etc.* Saint-Justin, Québec, Librairie W.H. Gagné, 190-, 64 p.
- Nitouche, L. *L'ami des salons.* Montréal, Librairie Ste-Henriette, 1892, 95 p.
- Rouleau, l'abbé T.G. *Manuel de bienséance.* Québec, s.n., 1897, 88 p.
- Saussy, Victorien de, *Peut-on être heureux sans se marier ?*. s.l., s.n., 189-, 14 p.
- Sauvalle, Marc. *Recueil de discours préparés : allocutions, speeches, compliments, condoléances, toast avec réponses appropriés à toutes les circonstances de la vie et à tous les milieux suivi de quelques conseils sur la diction et la tenue / par Marc Sauvalle.* Montréal, Beauchemin, 1901, 245 p.
- Sauvalle, Madame Marc. *Mille questions d'étiquette discutées, résolues et classées.* Montréal, Beauchemin, 1907, 359 p.

### *Les limites*

Ce type de sources comporte certaines limites qu'il convient d'exposer. D'abord, à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, la production des manuels de savoir-vivre est intimement liée à la montée de la petite et la moyenne bourgeoisie et au phénomène d'urbanisation. Il faut donc retenir que ce genre de littérature était destiné à cette clientèle nouvellement établie, visant l'établissement et vivant essentiellement en milieu urbain. Notre étude ne peut pas prétendre ainsi investir l'ensemble des comportements amoureux des jeunes hommes de l'époque.

Deuxièmement, bien que ce genre de source ne puisse avoir la prétention de rendre compte des expériences vécues et des pratiques réelles en matière de galanterie amoureuse, ces dernières sont toutefois grandement influencées par le rapport entre la



connaissance de ses règles de galanterie et l'action. Les manuels de savoir-vivre possèdent l'avantage de véhiculer le modèle masculin par excellence, qui est celui de la culture des élites sociales, idéal auquel les jeunes hommes de milieux différents pouvaient, chacun à leur manière, s'identifier. Présentant un registre de valeurs et de normes masculines parmi lesquels les jeunes hommes venaient puiser et s'inspirer, les manuels de savoir-vivre constituent une porte d'entrée exceptionnelle pour investir l'univers masculin de la séduction et des émotions.

### **Méthodologie et plan du mémoire**

La réalisation d'une telle étude se basera sur une analyse qualitative de la rhétorique de l'idéal comportemental masculin. Elle nous permettra de retracer l'idéal masculin et de saisir les jeux et les enjeux du processus de séduction. C'est en suivant le jeune homme dans les différentes étapes qui précédaient les fiançailles que nous voulons investir l'univers masculin de la séduction et tenter d'appréhender l'idéal masculin, modèle pensé « comme étant la réalisation maximum du *gestus* en société<sup>40</sup> ».

Le premier chapitre s'attardera à relever les modes et les lieux de rencontres (établis et nouveaux) susceptibles de mettre le jeune homme en présence de la gent féminine. Quels endroits et quelles activités les jeunes hommes devaient privilégier pour voir et observer les jeunes filles? La séduction se posant comme un rite de rencontre impliquant le corps et l'esprit. Les chapitres suivants chercheront à cerner

---

<sup>40</sup> Montandon, « Modèles de comportement... », p. 401.

les différentes méthodes utilisées par les jeunes hommes pour attirer l'attention et créer un effet de désir chez le sexe opposé. Nous étudierons, dans le deuxième chapitre, la mise en scène du corps masculin et le « travail des apparences » en nous arrêtant plus particulièrement aux vêtements, au maintien, à l'hygiène corporelle, aux différentes techniques de positionnement dans l'espace, etc. Enfin, le troisième chapitre suivra le jeune homme dans les diverses étapes que constituent les présentations, l'enquête, la cour et la déclaration d'amour. Nous verrons quelles stratégies de séduction (mise en scène de l'âme et de l'esprit) sont prescrites et valorisées et quels sont les enjeux masculins entourant chacune des démarches.

## Chapitre 1

### Voir et observer les jeunes filles

#### *Le silence*

*Au lieu de vains serments dont le vain bruit s'envole,  
Je demande un regard, un geste, une parole.  
Que l'âme donne à l'âme ce qu'elle reçoit à son tour;  
Oui, je préfère encore à des mots sans puissance  
Un coup d'œil, un sourire et même un silence,  
Le doux silence de l'amour*

*Guide des amants. Considérations sur l'amour et le mariage..., 1885.*

Être en présence de jeunes filles, et repérer celle parmi elles qui fera battre son cœur, représentait pour le jeune homme les débuts de l'aventure amoureuse et du processus de séduction. Toutefois, au 19<sup>e</sup> siècle où les jeunes hommes vivaient bien souvent, jusqu'à la fin de leurs études, à l'écart du sexe opposé<sup>1</sup>, les jeunes filles étaient l'objet d'une surveillance constante de la part de leur entourage. De plus, les convenances contenaient bien des élans et approcher le beau sexe pouvait sembler compliqué et ardu. Cette étape commandait au jeune homme de la patience, de l'opportunisme et surtout la fréquentation, aux moments opportuns, des endroits et des occasions susceptibles de le mettre en présence de la gent féminine. Étape subtile composée de « hasards » soigneusement organisés et surveillés par les adultes, le « repérage » et l'observation des jeunes filles possédaient leurs lieux et leurs occasions. Le sujet de ce chapitre sera de relever, tels qu'ils sont présentés dans notre corpus, les lieux et les moments favorables aux rencontres avec les jeunes filles.

---

<sup>1</sup> Les collèges classiques recevaient une clientèle exclusivement masculine et employaient essentiellement des hommes. Dans certains cas, toutefois, les religieuses étaient chargées de préparer et servir les repas et si, en de rares exceptions des femmes laïques assuraient aussi quelques tâches, elles étaient « soigneusement soustraite au regard juvénile ». Christine Hudon et Louise Bienvenue, « Entre franche camaraderie et amours socratiques », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 57, 4 (printemps 2004), p. 486.

Les manuels de savoir-vivre ne donnaient pas de suggestions explicites quant aux endroits à fréquenter pour rencontrer les jeunes filles. Mais à travers les règles, les interdits et les conseils pour toutes les circonstances de la vie en société, qu'ils présentaient, il a été facile de répertorier les lieux et les moments où les interactions sociales entre jeunes hommes et jeunes filles pouvaient être possibles. Nous avons distingué deux types de modes ou de lieux de rencontre amoureuse : ceux issus du 19<sup>e</sup> siècle et les autres que le phénomène d'industrialisation et d'urbanisation ont fait naître au tournant du siècle, et que nous désignerons sous le terme de l'époque : « fashionables<sup>2</sup> ». Ces derniers sont venus, comme l'a démontré Denise Lemieux, non pas remplacer, mais plutôt, se joindre aux lieux et aux modes traditionnels de rencontre qui continuent à encadrer, même en milieu urbain, les rencontres entre jeunes adultes<sup>3</sup>.

Bien que les manuels de bienséance soient une source prolifique, nous avons jugé pertinent d'aller au-delà des données qu'ils nous livraient en ajoutant un certain nombre d'informations liées à la nouvelle sociabilité qui s'installe à la fin du siècle. Bien sûr, les ouvrages de savoir-vivre témoignent des changements et des transformations socioculturels qui touchaient la société dans laquelle ils sont produits. Toutefois, ces habitudes de vie en vogue n'ont été consignées qu'une fois bien établies et ancrées dans la société. C'était donc parfois avec un peu de retard que les guides rendaient compte des nouvelles réalités sociales et culturelles.

---

<sup>2</sup> Mot apparu au 19<sup>e</sup> siècle et qui dérive du mot anglais « fashion », et qui signifie « à la mode ».

<sup>3</sup> Denise Lemieux, « Lieux de sociabilité de la jeunesse et changement socio-culturel dans la formation des couples (1880-1940) ». Dans Roger Levasseur dir., *De la sociabilité. Spécificité et mutations*. Montréal, Boréal, 1990, p. 145-146.

### 1.1 Quelques principes avant de débiter

Avant d'entrer dans le vif du sujet et de suivre le jeune homme dans le monde de la galanterie amoureuse, certains principes de séduction méritent d'être énoncés. La séduction est un art en soi qui est régi par un système de principes qui concourt à procurer un sens à la démarche<sup>4</sup>. Certains de ces préceptes, dont les manuels de savoir-vivre font état, étaient particulièrement ancrés dans l'imaginaire social et contribuaient à modeler de manière profonde, les comportements masculins en matière de séduction.

Premièrement, comme nous l'avons vu, au 19<sup>e</sup> siècle, le mariage était posé comme un idéal masculin à atteindre et demeurait une institution incontournable et un des fondements de la société. En tant que tel et comme nous l'indique l'extrait suivant, il donnait un sens et une finalité au processus de séduction : « un homme à moins de nourrir des idées ultérieures de mariage, n'a pas le droit de manifester à l'égard d'une dame des attentions qui la distinguent du reste de la société<sup>5</sup> ». Un de ces principes était donc qu'un jeune homme ne pouvait courtiser une jeune fille s'il n'avait pas l'intention de l'épouser par la suite. En conséquence, le processus de séduction ne devait exister que s'il était en lien étroit avec la finalité qui lui était attribuée : le mariage. Tout libertinage était proscrit tant chez les jeunes hommes que chez les jeunes filles. Comme nous le verrons, cette finalité est venue justifier et légitimer la création et la tenue des nombreuses activités de sociabilité

---

<sup>4</sup> Malek Chebel, *Le corps dans la tradition au Maghreb*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984, p. 136.

<sup>5</sup> *Guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 77.

organisées, par la famille, destinées à une jeunesse en quête d'un conjoint ou d'une conjointe.

Deuxième point à souligner : « Le gentilhomme parfait est, par définition, celui qui n'oblige jamais, en rien, une femme à prendre l'initiative<sup>6</sup> ». En cette fin de 19<sup>e</sup> siècle, c'était donc au jeune homme qu'il revenait de faire les avances à la jeune fille qu'il désirait connaître, jamais le contraire car pudeur et réserve féminines obligeaient. En fait, le rôle ou plutôt le seul privilège de la jeune femme résidait dans la possibilité d'accepter, de limiter ou de refuser les avances du jeune homme : « Le sort de la femme est d'être fiancée et conquise<sup>7</sup> ». Le processus de séduction campait ainsi le jeune homme dans le rôle d'initiateur et de futur fiancé.

Enfin, il ne faut pas oublier que si le rituel de séduction était construit par des interdits et des contraintes, il permettait tout de même aux jeunes adultes d'aménager un interstice favorable au langage de la séduction. Les traités de savoir-vivre proposaient des conseils, ou faisaient des allusions, aidaient à contourner de manière subtile, et certes tout à fait convenable, les interdits et les exigences sociales.

---

<sup>6</sup> Madame Marc Sauvalle, *Mille questions d'étiquette discutées, résolues et classées*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1907, p. 299.

<sup>7</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde, l'amour, la cour, le mariage : conseils sages pour toutes les situations délicates qui peuvent se présenter depuis la naissance de l'amour jusqu'au mariage et même plus tard : exposé des devoirs à remplir et des règles d'étiquette relatives aux demoiselles et aux garçons d'honneur, aux baptêmes et à divers anniversaires : avec un système complet de télégraphie amoureuse, le langage des fleurs et celui du mouchoir et quelques remarques sur la timidité et le moyen de la faire passer*. Montréal, C.O. Beauchemin, 1898, p. 77.

## 1.2. Les lieux et les modes de rencontre du 19<sup>e</sup> siècle

### 1.2.1. *Les occasions organisées*

Jusqu'au tournant du 20<sup>e</sup> siècle, les rencontres avec l'autre sexe étaient surtout axées autour de la famille et de la parentèle ce qui favorisait, même en milieu urbain et ce jusque dans les années 1920-1930, les mariages endogames ou consanguins<sup>8</sup>. Les visites familiales, les vacances, les cérémonies comme les mariages et les baptêmes, les bals, les salons, les après-midi de thés, ou encore, les soirées de bridge ou de danse dans la demeure familiale, avaient formé jusqu'au début du 20<sup>e</sup> siècle une structure de sociabilité propice pour les rencontres entre les jeunes adultes des deux sexes. Les familles côtoyaient de manière régulière la parentèle, les voisins et les amis et la résidence familiale était un endroit de sociabilité qui se caractérisait par un va-et-vient constant<sup>9</sup>. Si, pour la plupart, les mariages n'étaient pas arrangés<sup>10</sup>, les fréquentations, les lieux et les activités de sociabilité des jeunes adultes faisaient, eux, l'objet d'une attention particulière de la part de l'entourage et servaient un but précis.

Des « petites sauteries », données par une mère pour sa fille, aux visites de politesse et aux thés d'après-midi, en passant par le bal et la réception offerts pour marquer les « débuts » d'une jeune fille, des activités de sociabilité étaient organisées dans le but de favoriser des rencontres entre de jeunes adultes de sexes opposés. Elles constituaient pour

---

<sup>8</sup> Lemieux, « Lieux de sociabilité de la jeunesse... », p. 139.

<sup>9</sup> Françoise Noël, *Family Life and Sociability in Upper and Lower Canada, 1780-1870*. Montréal & Kingston, McGill-Queen's University Press, 2003, p. 211.

<sup>10</sup> Nous donnons au terme « arrangé » le sens de forcé qui caractérise les ententes conclues entre deux clans ou deux familles qui obligent les promis à s'engager.

les jeunes hommes les occasions indiquées pour se trouver en présence de jeunes filles célibataires.

### ***1.2.2 Faire ses « débuts » ou son « entrée dans le monde »***

Faire ses « débuts », ou son « entrée dans le monde », était un des événements les plus marquants de la vie bourgeoise. Centré sur les filles, ce rituel de passage indiquait symboliquement et concrètement leur entrée dans la vie adulte, sur la scène sociale et sur le marché matrimonial<sup>11</sup>. Le rituel se caractérisait par la tenue d'un bal des débutantes<sup>12</sup> qui nécessitait des mois de préparation et visait à présenter la jeune débutante à la « société », mais surtout aux jeunes hommes célibataires.

Si le jeune homme n'avait pas de rituel aussi spécifique pour marquer son entrée sur la scène sociale et le marché matrimonial, l'événement n'en était pas moins marquant et important. À preuve, les manuels de savoir-vivre avaient pour la plupart l'objectif de guider le jeune homme qui commençait à fréquenter la société :

La politesse se compose de bien des détails; il n'en est point qui soit à négliger. Il ne faut quelques fois pas grand'chose pour acquérir la réputation d'un homme poli et il n'en faut quelquefois de bien petites pour se faire la réputation d'un homme incivil. Une petite honnêteté, une bagatelle, un rien peut contribuer à l'établissement d'un jeune homme et lui procurer

---

<sup>11</sup> Denise Girard, « Les débuts dans la jeunesse bourgeoise montréalaise (1920-140) », dans Gérard Bouchard et Martine Segalen, *Une langue, deux cultures. Rites et symboles en France et au Québec*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1997, p. 249-263

<sup>12</sup> Le bal des débuts était donné au mois d'octobre à l'occasion de l'Armistice et ouvrait la saison des mondanités. Cette dernière prenait fin en avril avec une pose pendant le carême. Girard, « Les débuts dans la jeunesse... », p. 252.



l'avancement dans le monde; une légère inattention peut suffire aussi pour dégoûter de lui ses protecteurs et lui faire manquer sa fortune<sup>13</sup>.

L'entrée du jeune homme dans le monde se produisait souvent à la fin de ses études, soit entre dix-huit et vingt ans, l'étape était marquée par l'achat de l'habit de soirée nécessaire au jeune homme qui fréquente la « société<sup>14</sup> ». C'est à ce moment qu'il se voyait présenté et introduit dans les salons mondains et les réceptions, par un membre de la famille ou un ami, déjà initié aux usages du monde<sup>15</sup>. Cette « entrée dans le monde » représentait un défi de taille pour le jeune homme et soulignait, comme le fait ressortir l'étude de l'historienne française Gabrielle Houbre, les retrouvailles avec l'autre sexe<sup>16</sup>. C'est ce qu'indique bien le fait que nous ayons retrouvé un nombre intéressant de manuels de bienséance qui se proposaient de guider « l'amoureux dans les labyrinthes d'intrigue » et de donner certains renseignements sur la nature et le caractère de la femme: « Il n'est pas inutile [...] de donner aux jeunes amoureux quelques indications sur le caractère de la femme, sur le mode de connaître ce qui est coquetterie et ce qui est sincérité. Les jeunes gens sont ainsi mieux armés contre les roueries féminines<sup>17</sup> ».

---

<sup>13</sup> Abbé Aloisius Edouard Camille Gauthier, *Traits caractéristiques d'une mauvaise éducation, ou, actions et discours contraires à la politesse et désignés comme tels par les moralistes tant anciens que modernes*, Québec, Imprimerie du Nouvelliste, 1879, p. xiii.

<sup>14</sup> Denise Girard, *Mariage et classe sociales. Les montréalais francophones entre les deux Guerres*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 2000, p. 37 ; Gabrielle Houbre, *La discipline de l'amour. L'éducation sentimentale des filles et des garçons à l'âge du romantisme*, Paris, Plon, 1997, p. 197.

<sup>15</sup> Houbre, *La discipline de l'amour...*, p. 202.

<sup>16</sup> Houbre, *La discipline de l'amour...*, p. 202.

<sup>17</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 60.

Cet événement ouvrait la porte sur une saison de mondanités qui offrait à ces jeunes adultes, une multitude d'activités et d'occasions de rencontres toutes orchestrées dans le but avoué de favoriser les rapprochements entre les deux sexes.

### ***1.2.3 Les petites sauteries entre amis (es)***

Les « petites sauteries » étaient données par une mère pour sa fille. Elle avait pris soin d'y inviter « Tous ceux [les jeunes hommes] qui sont connu d'elle ou de son mari, les fils de ses amis, qu'on les ait rencontrés ou non et les amis de ses amis intimes [...]»<sup>18</sup>, bref tous les jeunes hommes célibataires qui se présentaient comme un parti avantageux. Triés sur le volet, les jeunes hommes conviés à ces petites soirées, où le temps se partageait entre la conversation, la danse, les jeux de cartes et la musique, avaient alors l'occasion de faire plus ample connaissance avec des jeunes filles de leur âge.

### ***1.2.4 Les visites***

Dans la même veine, les visites de politesse étaient des occasions de rencontre entre jeunes hommes et jeunes filles. Elles se faisaient d'ordinaire entre 16 heures et 18 heures. Pour une première visite cependant il était conseillé de s'y rendre entre 16 et 17 heures et de ne pas dépasser 15 minutes de visite. Elle pouvait se prolonger si le jeune homme était invité à rester pour le thé, habituellement servi vers 17 heures. Comme le souligne un guide de savoir-vivre, « Les jeunes gens font généralement le dimanche après-midi leurs visites de politesse; c'est dans les grandes villes, comme Montréal, la coutume admise à cause de

---

<sup>18</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette...*, p. 138.

l'impossibilité où sont les messieurs de faire leurs visites dans la semaine, en raison de leurs occupations<sup>19</sup> ». Si les visites représentaient une occasion d'être mis en présence de jeunes filles, un jeune homme inconnu ne pouvait toutefois pas faire une visite, même en compagnie d'une personne invitée, sans d'abord avoir reçu la permission de la dame qui recevait<sup>20</sup>. Néanmoins, puisque les jeunes filles à marier étaient encouragées à rencontrer un grand nombre de jeunes hommes, la permission ne devait pas rencontrer tellement de résistances.

### **1.2.5 Le « five o'clock tea »**

Activité de sociabilité bien implantée chez les bourgeois de l'époque, les thés d'après-midi pouvaient rassembler deux ou trois personnes (petit thé) ou encore une douzaine de personnes (grand thé). Très ritualisé, le *five o'clock tea* permettait à quelques jeunes filles que la maîtresse de maison avait désignées, de « faire preuve de grâce, de tact et d'attention » et « de plaire dans ces délicates fonctions<sup>21</sup> » que représentait le service du thé. Assister à ces *five o'clock tea* permettait au jeune homme d'observer la jeune fille, que le temps d'un thé d'après-midi, on avait mis de l'avant.

La lecture des manuels des savoir-vivre permet de noter que les premières expériences en société représentaient pour les jeunes adultes des moments privilégiés de rencontre et d'observation. La saison des mondanités, qui s'ouvrait avec le bal des débutantes et se poursuivaient à travers les différentes activités de sociabilité telles les thés,

---

<sup>19</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette...*, p. 325.

<sup>20</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette...*, p. 335.

<sup>21</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette...*, p. 308.

les visites, les soirées dansantes ou de bridge, les dîners ou encore les activités de bienfaisance, offraient aux jeunes hommes des occasions propices pour être en présence de jeunes filles. Ces activités étaient organisées dans un but précis : provoquer des rencontres susceptibles de déboucher sur un mariage. Toutefois, par sa nature imprévisible et complexe, le processus de séduction ne pouvait être strictement confiné à l'intérieur d'un espace-temps défini.

#### ***1.2.6 L'église haut lieu de repérage et de rencontres***

L'église paroissiale n'était pas, loin de là, un lieu prescrit de la sociabilité amoureuse, mais les jeunes adultes de l'époque l'utilisaient quand même à cette fin. Selon un des manuels de savoir-vivre consultés, l'église était le lieu de sociabilité par excellence où se déroulaient les rencontres<sup>22</sup>. Lieu de culte chrétien obligé de tous, l'église rassemblait en ses murs et de manière régulière, presque toute la gent féminine de la paroisse et parfois même quelques jeunes filles des paroisses voisines. Le jeune homme qui assistait à la célébration religieuse ou encore celui qui se « stationnait » près de l'église avait donc, à portée de regard, l'ensemble des jeunes filles célibataires de la paroisse. C'était donc à loisir qu'il pouvait observer les jeunes filles et distinguer celle avec qui il désirait faire plus ample connaissance.

---

<sup>22</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 87. Soulignons de même que les recherches de Denise Lemieux et Lucie Mercier, basées sur des autobiographies rédigées par des femmes de l'époque, démontrent que l'église était au tournant du 20<sup>e</sup> siècle un lieu favorable aux rencontres amoureuses et à la formation des couples. Denise Lemieux et Lucie Mercier, *Les femmes au tournant du siècle, 1880-1940. Âges de la vie, maternité au quotidien*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, p. 117-118.

Cette habitude était réprouvée par les moralistes, comme le soulignent ces extraits : « la flirtation à l'église est absolument odieuse et contraire à la retenue domestique la plus élémentaire ; c'est une indignité que l'on ne saurait trop blâmer [...] l'homme qui s'y livre est un impertinent dont l'affection ne peut pas être respectable [...] »<sup>23</sup>. Un autre manuel précise : « un vrai monsieur tient trop à l'estime des bonnes familles pour se permettre de stationner près de l'église, à l'ouverture ou à l'issue d'une cérémonie religieuse, sous un prétexte quelconque<sup>24</sup> ».

Mais la séduction était un jeu qui se jouait à deux : « [...] et la femme qui y répond [à la flirtation] fait preuve d'une bassesse de caractère digne de son complice<sup>25</sup> ». Les moralistes de l'époque attribuaient à la nature féminine le besoin insatiable de plaire et de se préoccuper de ses avantages physiques, traits de caractère qui étaient particulièrement remarqués et condamnés à l'occasion des services religieux : « Les femmes mondaines [...] ont une singulière religion : c'est le dimanche, en grande parure, qu'elles font à Dieu une visite de cérémonie, à l'heure où tout le monde y va [...] »<sup>26</sup>. Un autre s'indigne : « Il va sans dire que l'on ne doit se présenter à l'église qu'avec une toilette convenablement soignée. Chez la femme, le faste, l'extravagance dans la toilette, l'air évaporée, le désir d'attirer l'attention, toutes choses déplacées dans les assemblées mondaines, deviennent

---

<sup>23</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 87.

<sup>24</sup> L'abbé T.G. Rouleau, *Manuel des bienséances. À l'usage des candidats aux brevets d'école primaire*, Québec, 1899, p. 81.

<sup>25</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 87.

<sup>26</sup> *La vraie politesse et le bon ton, plus particulièrement à l'usage des élèves des collèges, pensionnats, etc. et de tous ceux qui entrent dans la société*. Montréal, Sénécal, 1873, p. 45.

coupables à l'église<sup>27</sup> ». L'église est par nature un lieu de culte mais aussi de rencontre fraternel. Elle est, pour les paroissiens et paroissiennes, un cadre de sociabilité essentiel et indiqué. C'est quand ce lieu de sociabilité devient prétexte et stratégie pour voir et être vu, que les moralistes s'indignent. Le jeu de séduction n'avait pas sa place à l'église, pourtant les extraits précédents indiquent que, malgré l'exaspération que cette pratique suscite, les jeunes adultes s'y adonnaient.

### ***1.2.7 Et les autres occasions...***

Outre les contextes traditionnels nommés précédemment, d'autres activités de sociabilité pouvaient favoriser les rapprochements avec la gent féminine. Les événements sacramentaux comme les baptêmes et les mariages et même les funérailles réunissaient familles et amis. Les soupers de bienfaisances, les bazars, la chorale de l'église et autres activités du genre facilitaient également les rencontres entre jeunes et jeunes filles. Cependant, et bien que tous ces modes de rencontre traditionnels aient depuis longtemps encadré la sociabilité amoureuse de la jeunesse québécoise, le phénomène d'industrialisation et d'urbanisation va profondément bouleverser les manières de faire des jeunes amoureux.

## **1.3 Les lieux « fashionables » de la sociabilité amoureuse**

À la fin du 19<sup>e</sup> siècle, le Québec a connu une période importante d'industrialisation, d'urbanisation et de migration vers la ville. Entre 1891 et 1911, Montréal a vu sa

---

<sup>27</sup> *La vraie politesse et le bon ton...*, p. 42.

population doubler<sup>28</sup>. Phénomènes importants qui ont provoqué la transformation des sociabilités, que ce soit au niveau des comportements, des espaces ou des mentalités relatifs au mariage et aux sentiments amoureux<sup>29</sup>. En cette fin de siècle le mariage d'amour triomphe et les pages des manuels de savoir-vivre l'exposent clairement en s'insurgeant contre les mariages arrangés : « Des égaux qui s'estiment, se respectent et s'aiment, voilà ce que doivent être les amoureux d'abord et les époux ensuite ; et c'est à ces conditions seules que le mariage est une union sainte ; autrement il devient une association d'intérêts, ou pis encore, un marché odieux, un pacte d'immoralité et de honte<sup>30</sup> ». On conseillait même aux jeunes amoureux qui se voyaient refuser, par leurs parents, le consentement, de faire preuve d'une « attente patiente [qui] aura l'avantage de mettre à l'épreuve la constance des amoureux jusqu'à ce qu'ils se décident enfin à se dispenser du consentement qu'ils ont vainement mais justement sollicité<sup>31</sup> ». Un autre manuel offrait même aux jeunes filles un modèle de « Lettre au père de son futur qui est opposé au mariage » et qui va comme suit : « [...] Pierre m'aime, je l'aime aussi. Et vous aurez beau faire, vous ne nous empêcherez pas de nous aimer et de nous épouser un jour<sup>32</sup> ». D'une sociabilité qui évoluait dans le cadre familial ou privé, les jeunes Québécois de l'époque ont eu accès à une sociabilité qui se tenait de plus en plus à l'intérieur d'une spatialité publique<sup>33</sup>. La nouvelle

<sup>28</sup> Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*. Montréal, Boréal, 2000, p.160.

<sup>29</sup> Lemieux, « Lieux de sociabilité... », p. 137-152.

<sup>30</sup> *Guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 96.

<sup>31</sup> *Guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 96.

<sup>32</sup> *Le secrétaire des amoureux et des gens du monde contenant des modèles de correspondance, des conseils pour faire un bon mariage et un guide pour toutes les formalités et les cérémonies*, Montréal, Librairie Beauchemin limitée, 1917, p. 28.

<sup>33</sup> Cette nouvelle forme de sociabilité rendait la supervision de la famille, de la communauté et de l'Église, sur les modes de rencontre et le choix des conjoints moins facile et moins pressante, laissant ainsi aussi une place

sociabilité qui se caractérisait par l'émergence de nouveaux loisirs et de nouveaux lieux de rencontre va plutôt exister parallèlement au cadre traditionnel, sans l'évincer<sup>34</sup>.

À la fin du 19<sup>e</sup> siècle, Montréal offrait à ces habitants plusieurs lieux d'amusement et de récréation qui proposaient une panoplie de divertissements propices aux rencontres amoureuses. Notons l'ouverture de nombreux parcs, notamment le parc du Mont-Royal en 1876 et le parc Sohmer en 1889, qui offraient plusieurs activités telles que de la danse, des cirques, des magiciens, des pique-niques, des cafés-concerts, du théâtre, des fêtes et des feux d'artifice, témoigne de ce phénomène<sup>35</sup>. S'ajoutent à ces nouveaux lieux de nouveaux loisirs comme le cinéma, les vacances en villégiature ou les sports qui permettent à la jeunesse de l'époque de se côtoyer en dehors du cadre familial et communautaire.

### ***1.3.1 Le parc et la rue à l'heure de la promenade***

La promenade au parc ou dans la rue constituait, comme le laisse entendre le modèle épistolaire suivant : « Lettre d'un jeune marchand à une demoiselle qu'il a vue dans un endroit public », un cadre de rencontre de circonstance pour les jeunes adultes. Proposé aux jeunes hommes, le modèle souligne que les jardins et les parcs sont un endroit à fréquenter pour apercevoir des jeunes filles : « Mademoiselle, peut-être que vous ne serez pas surprise de recevoir une lettre d'une personne qui vous est inconnue [...] vous vous

---

plus grande à l'expression des sentiments et au langage amoureux. Lemieux, « Lieux de sociabilité... », p.150.

<sup>34</sup> Lemieux, « Lieux de sociabilité..., », p. 145-146. Roger Levasseur, *Loisir et culture au Québec*, Montréal, Boréal Express, 1982, p. 41-56.

<sup>35</sup> Yvan Lamonde et Raymond Montpetit, *Le parc Sohmer de Montréal. 1889-1919, un lieu populaire de culture urbaine*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, p. 29-34.



rappellerez votre promenade du dimanche dernier, au jardin du Fort [...]»<sup>36</sup> ». Le modèle de lettre proposé construit le scénario du jeune homme en question remarquant une jeune fille au moment où il faisait une promenade au parc, et qui, tombé sous le charme, désire faire sa connaissance.

Les manuels de savoir-vivre étaient nombreux à prodiguer conseils ou mise en garde à propos de la promenade au parc ou dans la rue. Certains guides, comme celui cité plus haut, laissent voir que la promenade était l'occasion pour le jeune homme d'apercevoir des jeunes filles. Toutefois, les moralistes, conscients que dans ces endroits publics où subitement tous faisaient figure d'inconnus, il était parfois tentant de faire fi des règles de savoir-vivre et de se laisser aller à un certain relâchement<sup>37</sup>, s'élevaient contre l'idée que les jeunes adultes tentent d'y faire des avances : « Il existe aussi une autre façon de faire connaissance, contre laquelle on ne saurait trop s'élever. [...] Aucun monsieur n'est autorisé à parler à une dame et aucune dame ne doit, si on lui parle, entrer en conversation pendant sa promenade, avec un monsieur étranger sans que celui-ci lui ait été présenté<sup>38</sup> ». Les moralistes rappelaient sans cesse aux jeunes filles de ne pas encourager les avances : « Quelques jeunes filles sont assez imprudentes, sans songer à mal, sans doute, pour accepter des attentions et même quelquefois des fleurs de la part d'un monsieur dont elles

---

<sup>36</sup> *Guide des jeunes amoureux et des gens du monde...*, p. 9.

<sup>37</sup> Dominique Picard, « Lieux publics et savoir-vivre », dans Alain Montandon dir., *Étiquette et politesse*. Clermont-Ferrand, Association des Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Clermont-Ferrand, 1992, p. 79-94.

<sup>38</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 87-88.

ne connaissent pas le nom [...]»<sup>39</sup>. Cet extrait indique bien que les jeunes hommes profitaient de ces endroits pour faire du repérage et même des avances.

### ***1.3.2 Les événements festifs***

Les Montréalais avaient accès à différents événements festifs répartis pendant l'année. Pensons au carnaval d'hiver, qui proposait une longue liste d'attractions : patinage, boustifaille, musique, glissade de traîne sauvage, course de raquettes, concours de hockey, ou encore, aux différentes expositions à grand déploiement, dont la fameuse exposition de la Puissance du Canada, pendant laquelle on présentait curiosités scientifiques et nouvelles machines, le tout agrémenté de feux d'artifices, de jeux et de spectacles de divertissements, sans oublier les bals costumés qui se tenaient lors du Mardi gras et du carnaval d'hiver<sup>40</sup>. Tous ces événements, qui ne duraient qu'un court moment, ont aussi fait partie des espaces de civilités qui ont dû favoriser quelques rencontres amoureuses.

### ***1.3.3 Le théâtre, les spectacles et le cinéma***

Le théâtre connaît aussi, à partir de 1896, une effervescence marquée. La mise en place d'un théâtre « commercial » qui permettait la circulation des spectacles des tournées organisées à partir de New York<sup>41</sup>. Le désir de créer un théâtre canadien-français amène l'ouverture du Théâtre des Variétés (1898), du Théâtre national (1900) et du Théâtre des

<sup>39</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 88.

<sup>40</sup> Bibliothèque et archives nationales. *Site revues d'un autre siècle*, [en ligne]. <http://www4.banc.qc.ca/illustrations/acceuil.htm/> (Page consultée le 7 juin 2006)

<sup>41</sup> Lucie Robert, « Chronique de la vie théâtrale », dans Micheline Cambron, dir., *La vie culturelle à Montréal vers 1900*, Montréal, Éditions Fides et la Bibliothèque nationale du Québec, 2005, p. 73.

Nouveautés (1902)<sup>42</sup>. L'ouverture des cafés-concerts, dont l'El Dorado en 1899, lance une nouvelle tradition dans le monde du théâtre : le « théâtre-concert »<sup>43</sup>. Ce bouillonnement constitue le signe d'un intérêt de plus en plus marqué envers ce genre de divertissement.

Les manuels de savoir-vivre donnaient quelques conseils pour organiser une « partie de théâtre » entre amies. Ces sorties au théâtre ne comprenaient généralement pas plus de huit à dix personnes<sup>44</sup>, mais permettaient certainement aux jeunes hommes de faire de nouvelles rencontres ou du moins d'apercevoir quelques « charmantes figures ». Les jeunes filles d'ailleurs ne semblaient pas gênées d'y faire du repérage, car le rappel à l'ordre suivant revient souvent dans les guides : « Elle ne braque jamais son lorgnon sur une personne qui lui est inconnue, ni même sa lorgnette au théâtre<sup>45</sup> ». Pour le jeune homme célibataire, le théâtre était sans doute un endroit à fréquenter, car selon Madame de Sauvalle, il était tout à fait « convenable pour deux jeunes femmes d'aller seules au théâtre, même le soir, [...] pourvu qu'elles se tiennent avec dignité<sup>46</sup> ».

Le cinéma fait son apparition à Montréal en 1896, entre cette date et 1920, les salles se multiplient. Jusqu'en 1919, elles programmeront une variété d'activités comme le vaudeville, le théâtre, les spectacles variés et bien entendu des films<sup>47</sup>. À partir de ce moment, le cinéma connaîtra un succès monstre et attirera des foules considérables, au

<sup>42</sup> Robert, « Chronique de la vie théâtrale », p. 74-84.

<sup>43</sup> Robert, « Chronique de la vie théâtrale », p. 77.

<sup>44</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette*..., p. 313.

<sup>45</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette*..., p. 298.

<sup>46</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette*..., p. 315.

<sup>47</sup> Les données, avant 1920, quant au nombre de salles ouvertes à Montréal sont aléatoire et disparates mais il est possible d'avancer quelques chiffres : 1907 (5 salles), 1909 (18), 1911 (10), 1919 (17). Yvan Lamonde et Perre-François Hébert. *Le cinéma au Québec. Essai de statistique historique (1896 à nos jours)*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1981, p. 20-23.

grand découragement des moralistes et du clergé, qui voyaient ce nouveau divertissement comme une menace pour la moralité des habitants<sup>48</sup>.

### 1.3.4 Les sports

La fin du 19<sup>e</sup> siècle marque aussi pour les Québécois l'émergence de nouveaux sports. Ces activités, essentiellement polarisées autour de la gent masculine, favorisaient toutefois dans certains cas la mixité. Aux dires d'un manuel de savoir-vivre certains sports exigent même « le concours des deux sexes<sup>49</sup> ». C'est le cas notamment du golf (1873), du croquet (c1870), du tennis (c1890)<sup>50</sup> et de la bicyclette (1868). Cette dernière activité était, au début du 20<sup>e</sup> siècle, « devenue un passe-temps très populaire<sup>51</sup> ». Acceptable pour d'aucun, et plutôt mal vu par d'autres, comme en témoigne cet extrait : « Revenons à des idées plus saines. Arrière, les femmes vélocipédistes [...] »<sup>52</sup>. La bicyclette semblait favoriser les rencontres entre gens des deux sexes. À ce sujet, un manuel rappelle à l'ordre les jeunes hommes entreprenants : « L'idée qu'un homme a le privilège d'adresser la parole à une femme qu'il ne connaît pas, simplement parce qu'elle est en bicyclette est plus qu'erronée [...] Rejoindre et pédaler à côté d'une femme non accompagnée ou lui couper la route est une impertinence<sup>53</sup> ». Si ce dernier extrait, contrairement au premier, semblait

---

<sup>48</sup> Linteau, *Histoire de Montréal ...*, p. 250-251.

<sup>49</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette...*, p. 299.

<sup>50</sup> Pour les dates de l'intégration de ces sports aux Québec, voir Donald Guay, *La conquête du sport. Le sport et la société québécoise au XIX<sup>e</sup> siècle*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 1997, p. 60.

<sup>51</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette...*, p. 27.

<sup>52</sup> Victorien de Saussy, *Peut-on être heureux sans se marier ? / Par un célibataire*, s.l., s.n., 189 ?, p. 11.

<sup>53</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette...*, p. 27.

accepter les femmes à bicyclette, il s'indigne toutefois que ce sport soit prétexte aux rencontres entre inconnus.

Non seulement, à cette époque, les jeunes adultes pratiquaient-ils de plus en plus de sports (hockey, crosse, baseball, etc.), mais ces loisirs se doublaient de ce que Donald Guay nomme la « sociabilité sportive » : assister aux parties de sports est alors devenue une activité de sociabilité prisée par la bonne société. Prenons par exemple les courses de chevaux. Ces dernières avaient attiré, depuis le début du 19<sup>e</sup> siècle, une foule impressionnante de spectateurs. Toutefois, selon Donald Guay, pendant la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle, elles ont eu mauvaise réputation en raison des nombreux débordements de violence qui marquaient généralement l'événement. Ce n'est qu'à partir de 1860, comme le souligne Donald Guay, que l'élite changera d'attitude envers ce genre de divertissement. Les courses sont alors devenues un spectacle « attrayant », voire « magnifique »<sup>54</sup>. D'ailleurs, selon un des guides de savoir-vivre, les jeunes hommes distingués étaient fortement encouragés à inviter des jeunes femmes aux courses ou aux parties de sports. « Les dames, vont, de nos jours, avec grand plaisir, aux courses ou aux joutes de crosse et de balle<sup>55</sup> ». Les estrades d'un terrain sportif accueillaient donc un public certainement en grande partie masculin, mais aussi, féminin, probablement au grand plaisir de ces messieurs, joueurs et spectateurs.

---

<sup>54</sup> Guay, *La conquête du sport...*, p. 138-145.

<sup>55</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette...*, p. 140.

### 1.3.5 La villégiature et les voyages

« Aujourd'hui, il est de mode d'aller passer le temps des chaleurs d'été à la campagne<sup>56</sup> » affirme un des manuels de savoir-vivre publié en 1873. Phénomène encore essentiellement élitiste au tournant du 20<sup>e</sup> siècle, les pratiques de villégiature se sont affirmées sur la rive sud-ouest de Montréal (Dorval, Pointe-Claire et Beaconsfield) à partir des années 1880<sup>57</sup>. L'ouest de l'île de Montréal accueillait l'élite anglophone, tandis que Boucherville, autre haut lieu de villégiature à l'époque, deviendra l'endroit privilégié de l'élite francophone<sup>58</sup>. Ce phénomène nouveau doit son essor au développement des trains de banlieue qui relient Montréal à sa périphérie<sup>59</sup> et à la mise en place, dans le cas de Boucherville, du service de transport rapide et régulier d'un bateau à vapeur<sup>60</sup>.

Les vacances, qui réunissaient famille, amis et inconnus dans une atmosphère de plaisirs et de gaieté, ont certainement été un moment favorable aux rencontres romanesques entre jeunes adultes. Les nombreuses activités qui s'organisaient dans les endroits de villégiature avaient de quoi offrir aux jeunes des occasions de nouer de nouvelles connaissances : régates, parties d'euchre, fêtes de nuit, excursions, bals, dîners, yachting, etc.

---

<sup>56</sup> *La vraie politesse et le bon ton...*, p. 96.

<sup>57</sup> Caroline Aubin des Roches, *Représentations et pratiques de la villégiature à Montréal au tournant du XX<sup>e</sup> siècle*, mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal, 2004, p. 79-80.

<sup>58</sup> Gilles Pépin dir., *La belle époque de la villégiature à Boucherville*, Boucherville, Société d'histoire des Îles Percées, 1999.

<sup>59</sup> Michèle Dagenais, « Fuir la ville : villégiature et villégiateurs dans la région de Montréal, 1890-1940 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 58-3 (hiver 2005), p. 315-345.

<sup>60</sup> Gilles Pépin, « Le bateau à vapeur », dans Gilles Pépin dir., *La belle époque de la villégiature à Boucherville*, Boucherville, Société d'histoire des Îles Percées, 1999, p. 6-8.

Aux yeux des moralistes, les voyages représentaient pour la jeunesse des occasions de relâchement des règles de politesse et des convenances : « les voyages sont pour certaines personnes un écueil relativement à la politesse. Sous prétexte qu'on est en pays étranger, qu'on n'est pas connu, on est exposé à se laisser entraîner (sic) hors des convenances<sup>61</sup> ». Les déplacements en chemin de fer ou à bord d'un bateau à vapeur, les séjours à l'hôtel, aux bains de mer ou aux eaux, favorisaient les nouvelles connaissances et nombreux étaient les manuels qui prodiguaient conseils et rappels à l'ordre. Ces derniers étaient particulièrement destinés aux jeunes filles, car « on exige moins de réserve chez un homme que chez une femme<sup>62</sup> ». En ces lieux, la promiscuité plaçait nécessairement la jeune fille en présence de gens inconnus (entendons des hommes) et les manuels suggéraient vivement à la jeune fille d'être sur ses gardes et de « ne donner aucune prise à la familiarité<sup>63</sup> ». Surtout à la mer et aux eaux, il lui était conseillé d'éviter d'entrer en conversation avec les étrangers, dont les antécédents pouvaient ne pas être honorables. À lire les recommandations données aux jeunes filles, il semble que les jeunes hommes fréquentaient les lieux et qu'ils y avaient une certaine liberté, que la réserve et la prudence féminine devaient freiner.

## Conclusion

Relever les endroits et les occasions susceptibles de mettre le jeune homme en présence de la gent féminine nous a permis de constater qu'il existait plusieurs possibilités.

---

<sup>61</sup> *La vraie politesse et le bon ton...*, p. 91.

<sup>62</sup> *La vraie politesse et le bon ton...*, p. 92.

<sup>63</sup> *La vraie politesse et le bon ton...*, p. 93.

Les modes et les lieux de sociabilité issus du 19<sup>e</sup> siècle, sur lesquels la famille avait la main mise, poursuivaient un but précis, celui de provoquer des rencontres amoureuses pouvant déboucher sur un mariage. Participer à ces rencontres organisées comme le bal des débutantes, les thés d'après-midi ou profiter de la possibilité qu'offraient les visites de politesse ou les petites réceptions données en l'honneur d'une jeune fille, offraient aux jeunes gens des lieux d'observation hospitaliers et efficaces. L'église s'avérait un espace de sociabilité favorable au repérage.

Parallèlement à ces modes traditionnels de rencontre, s'est développée, à partir de la décennie de 1870, une autre sociabilité, qui prenait forme autour des nouveaux lieux et divertissements qu'offrait la vie en milieu urbain. Les promenades au parc, les divers événements à caractères festifs, l'arrivée et la pratique de nouveaux sports, le théâtre et le cinéma ou encore les voyages et les nouveaux moyens de transport, ont permis à la jeunesse de l'époque de se rencontrer sans supervision directe et obligatoire. Ces modes de rencontre « fashionables » se distinguaient particulièrement par leur caractère public et social. Cette nouvelle sociabilité était propice, selon les manuels de savoir-vivre, à l'éclosion d'un certain laxisme dans la bienséance. Elle facilitait, chez les jeunes adultes, le désir de nouer contact avec des inconnus. Ajoutons à cela, la liberté de circulation que possédaient les jeunes hommes. À n'en pas douter, les occasions de rencontrer les jeunes filles se multipliaient.

Mais une fois en présence, comment attirer leur attention? Comment être vu et remarqué d'elle? Comment et quand initier l'approche? Quelles stratégies les jeunes



hommes devaient-ils adopter ou au contraire éviter? Dans la prochaine partie de ce travail, nous suivrons le jeune homme dans cette deuxième étape du processus de séduction : être vu et reconnu.

## Chapitre 2

### Attirer l'attention, être vu et remarqué : la mise en scène du corps

*Une dame aperçoit un monsieur, peut-être même le lui présente-t-on, ou le rencontre-t-elle accidentellement, l'aperçoit-elle devant sa maison, ou dans la rue, au bal, au théâtre, à l'église, immédiatement elle ressent pour lui un sentiment inconnu jusqu'alors, — (...) Ah ! il n'y a pas à en douter, du moins elle le croit ; son cœur est pris, il a subi l'influence magnétique de celui qui est désormais son idole : elle aime enfin. Les yeux du bel étranger, — car dans un amour de ce genre, l'être aimé est forcément toujours beau, — semblaient lui lancer des regards dont le sens était trop significatif pour pouvoir être mis en doute...<sup>1</sup>*

*Le guide des amoureux et des gens du monde, 1898.*

#### 2.1 La mise en scène du corps

Le corps est « porteur et producteur de signes<sup>2</sup> ». L'expression corporelle est généralement ce qui permet de créer un effet chez l'autre, d'établir un lien et de provoquer une ouverture. Le geste subtil, moins inconvenant que la parole, apparaissait comme le vecteur et le messager du langage amoureux. La position du corps, les sourires, les regards, les effleurements, le souffle, les silences même, représentaient l'outillage de séduction à privilégier, tout comme une allure physique soignée. À ce titre, le corps est impliqué et sollicité de diverses manières dans le processus de séduction et entretient des rapports spécifiques avec son environnement matériel et social. Le corps, modelé et contrôlé suivant

---

<sup>1</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde, l'amour, la cour, le mariage : conseils sages pour toutes les situations délicates qui peuvent se présenter depuis la naissance de l'amour jusqu'au mariage et même plus tard : exposé des devoirs à remplir et des règles d'étiquette relatives aux demoiselles et aux garçons d'honneur, aux baptêmes et à divers anniversaires : avec un système complet de télégraphie amoureuse, le langage des fleurs et celui du mouchoir et quelques remarques sur la timidité et le moyen de la faire passer.* Montréal, C.O. Beauchemin, 1898, p. 6.

<sup>2</sup> Philippe Perrot, *Le travail des apparences. Le corps féminin, XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1984, p. 199.

les usages et les modes, devient, selon Philippe Perrot, signe d'appartenance à une époque, à un groupe social et à un genre. Il est mis en valeur et soumis au travail des apparences pour répondre à l'image de ce qui est perçu comme beau et désirable<sup>3</sup>.

Partie prenante du processus de séduction, la mise en valeur du corps masculin a donc donné lieu à une foule de conseils et de réflexions de la part des moralistes de l'époque. Afin de brosser un tableau des stratégies de mise en scène du corps masculin, nous avons relevé, classé et analysé les passages susceptibles de nous éclairer. Deux parties organisent ce chapitre. D'abord les techniques d'approches, qui se caractérisent par le positionnement du corps dans l'espace. Dans un deuxième temps, les éléments relatifs au travail des apparences et au dressage du corps qui augmentaient le pouvoir masculin de séduction : l'expressivité, le maintien du corps, les vêtements, l'hygiène, les parfums et les bijoux.

### ***2.1.1 Se positionner physiquement : quelques techniques***

Se positionner dans l'espace constitue une stratégie propre au processus de séduction. À partir de ce moment, les hasards sont hautement surveillés et organisés. Ce n'est pas tout de voir et d'être mis en présence de la gent féminine, encore faut-il s'y faire remarquer et se démarquer des autres. Pour ce faire, les stratégies déployées par les jeunes hommes reposaient sur différentes techniques « d'allées et venues » ou de « positionnement dans l'espace ». Stratégies de séduction que l'ensemble des modèles de lettres offerts par les guides de savoir-vivre du corpus évoque.

---

<sup>3</sup> Perrot, *Le travail des apparences...*, p. 8.

Un modèle épistolaire proposait le scénario suivant : « Mademoiselle, ayant eu pendant plusieurs dimanches le plaisir de me placer dans un banc voisin du vôtre, je me flatte d'avoir attiré votre attention<sup>4</sup> ». Ce modèle de lettre souligne que pour attirer l'attention d'une jeune fille sur lui, un jeune homme qui assistait au service religieux pouvait s'asseoir intentionnellement, pendant plusieurs semaines consécutives dans un banc près de celle-ci. Bien que le jeune homme n'ait pas jusqu'à maintenant eu la possibilité de s'adresser à la jeune fille, le modèle épistolaire laisse voir que cette stratégie fait mouche puisqu'il fait dire au jeune homme : « je me flatte d'avoir attiré votre attention ». Une fois l'intérêt suscité, le guide de savoir-vivre propose au jeune homme un exemple de lettre à envoyer à la jeune fille afin de lui demander de bien vouloir le recevoir en visite. Le même manuel offre aussi un modèle de réponse pouvant servir à la jeune fille et qui indique qu'une telle stratégie peut s'avérer efficace pour le jeune homme qui l'utilise : « Je ne fais aucune connaissance sans en instruire ma mère. Je lui ai montré vos lettres, monsieur, et, comme votre assiduité à assister à la messe lui fait concevoir une bonne opinion de vous, elle me dit de vous écrire [...] »<sup>5</sup>.

Les modèles épistolaires mettent en évidence que ce geste répétitif posé par un jeune homme pouvait créer un effet d'abord chez la jeune fille, mais tout aussi important, ce petit manège était en mesure de lui attirer l'estime de la mère. Faire preuve d'assiduité à

---

<sup>4</sup> *Guide des jeunes amoureux, pour parler et écrire*. Québec, [s.é.], 1863, p. 5.

<sup>5</sup> « Lettre d'un jeune marchand à une demoiselle qu'il a vue dans un endroit public », dans *Guides des jeunes amoureux...*, p. 6. Il faut savoir que théoriquement une jeune fille ne pouvait répondre personnellement à une lettre envoyée par un jeune homme, à plus forte raison par un inconnu. Selon la règle, elle ne pouvait refuser ou accepter les hommages du jeune homme sans en avertir ses parents auparavant, qui jugeaient ensuite si le jeune homme paraissait convenable et honnête.

la messe, bien qu'il soit impossible de dire si cette assiduité devait résulter d'une réelle piété ou tout simplement d'un certain opportunisme, pouvait permettre au jeune homme d'obtenir l'approbation maternelle pour la poursuite d'une correspondance.

Un autre exemple épistolaire suggérait comme scénario que la promenade au parc pouvait devenir un lieu où la technique « d'allées et venues » permettait au jeune homme de se faire apercevoir : « [...] je suis persuadé que quand vous vous rappellerez votre promenade du dimanche dernier, au jardin du Fort, il ne sera pas nécessaire de vous dire que cet épître vous est envoyée par celui qui a pris plaisir à se croiser souvent avec vous dans les allées. Je vous prie de me pardonner, ma demoiselle, la liberté que j'ai prise, à la promenade, en vous regardant sans cesse [...]»<sup>6</sup>. Le passage indique que la tactique fonctionnait, les spécialistes de l'étiquette y présente le jeune homme comme « persuadé » qu'elle se souviendra de lui. En utilisant cette stratégie « d'allées et venues » la jeune fille risque probablement de le remarquer et de l'encourager, par des signes divers (regards ou sourires), à lui écrire. Ces modèles épistolaires de déclaration et de réponse, diffusés dans les manuels de savoir-vivre, démontrent qu'une telle stratégie pouvait provoquer l'effet désiré et créer une ouverture. « Monsieur, une lettre que vous avez envoyée à Mademoiselle G\*\*\*\* N\*\*\*\*\* m'a été montrée par elle. Cette jeune personne est une de nos parentes. [...]Vous paraissez très sincère dans vos desseins [...] d'après ce que je sais vous me

---

<sup>6</sup> *Guides des jeunes amoureux pour parler et écrire...*, p. 9.

paraissent vous convenir l'un l'autre. Je vous confierai qu'elle vous a remarqué au jardin du Fort et me semble vous trouver de son goût [...] <sup>7</sup> ».

Les mêmes techniques qu'à la promenade ou à l'église, c'est-à-dire, passer fréquemment ou s'asseoir près de la jeune fille en jetant de regards discrets, pouvaient être utilisées par le jeune homme qui assistait à un bal. Néanmoins, la meilleure manière d'attirer l'attention restait d'y danser. Encore fallait-il savoir danser, car, selon les manuels, un jeune homme qui ne connaissait pas parfaitement les figures d'une danse devait absolument s'y abstenir.

La danse, comme l'a démontré l'historienne Cécile Dauphin, représentait un moment important de la rencontre entre jeunes hommes et jeunes filles. Circonstance qui permettait à deux inconnus de sexe opposé de s'approcher et surtout d'établir un contact physique (main sur la taille et main dans la main), autrement condamné<sup>8</sup>. Les soirées de danses tenaient lieu, pour certains moralistes, d'occasions de dévergondage, car on y « court, on galope, on tourbillonne, on saute et souvent hors de mesure ; dans cette agitation désordonnée, dans cette course échevelée, dans ce galop déréglé, dans ce tournoiement vertigineux, le cavalier prend sa danseuse à bras-le-corps, lui étreint la taille, et la tient si rapprochée de sa poitrine que les haleines se confondent [...] <sup>9</sup> ». Elle offrait aux jeunes hommes et aux jeunes filles une occasion légitime qui autorisait les rapprochements physiques faits à la dérobée. La danse avec ces corps rapprochés apparaissait également

---

<sup>7</sup> *Guide des jeunes amoureux pour parler et écrire*, p. 9.

<sup>8</sup> Cécile Dauphin, « Au cœur du savoir-vivre », dans Cécile Dauphin et Arlette Farge, *Séduction et Société. Approches historiques*, Paris, Seuil, p. 203-204.

<sup>9</sup> *La vraie politesse et le bon ton, plus particulièrement à l'usage des élèves des collèges, pensionnats, etc. et de tous ceux qui entrent dans la société*. Montréal, SÉNÉCAL, 1873, p. 81.

comme une circonstance propice aux souffles caressants ou à l'offrande d'un parfum à peine perceptible, mais étudié et travaillé.

En raison de son caractère intimiste, des règles strictes venaient baliser ce court épisode de rapprochement. D'abord, un jeune homme ne pouvait donner la main à la jeune fille qu'il conduisait à la piste de danse, il devait lui offrir son bras. Une fois sur la piste de danse ce n'était qu'aux premières notes de musique que le jeune homme était en droit d'enlacer la taille de sa partenaire de danse et l'étreinte se terminait si tôt la danse achevée<sup>10</sup>. Malgré ses contraintes, les jeunes adultes savaient parfaitement comment poser des gestes et des regards à la dérobée et ainsi tirer profit de ce bref moment de rencontre.

Tout résidait dans la mesure; démontrer une trop grande assiduité à l'endroit d'une jeune fille en particulier dénotait un manque de respect envers les conventions sociales et pouvait provoquer des commentaires que tout bon jeune homme cherchait à éviter. À la question : « Peut-on danser plusieurs danses avec une même jeune fille au cours d'une soirée? » Madame de Sauvalle affirmait que : « Rien ne s'y oppose sauf la prudence. Si l'on n'est pas fiancé avec la jeune fille, et si l'on a pas l'intention de le devenir, une telle assiduité peut être compromettante<sup>11</sup> ». Il était alors conseillé de ne pas danser plus de deux danses avec la même jeune fille, sauf dans le cas où la soirée se prolongeait.

Le jeune homme pouvait faire durer le plaisir dans l'obligation qu'il avait de conduire sa partenaire au buffet : « on amène au buffet la dame avec laquelle on se trouve au moment où a lieu le souper, si elle n'est pas venue avec quelqu'un, car dans ce cas on ne

---

<sup>10</sup> Madame Marc Sauvalle, *Mille questions d'étiquette discutées, résolues et classées*. Montréal, Beauchemin, 1907, p. 21.

<sup>11</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette...*, p. 90.

doit pas usurper son privilège. Si elle n'est pas engagée, on doit lui trouver un siège, s'il y a moyen, et veiller qu'elle soit servie de plats qui lui plaisent<sup>12</sup> ». Les quelques danses auxquelles il avait droit avec une jeune fille représentaient des moments importants pour attirer l'attention et captiver l'intérêt de celle-ci soit par ses talents de danseur, par sa connaissance des règles de galanterie, par sa présence et par la prévenance dont il faisait preuve à son égard.

À la lumière de ces extraits, il est évident que le jeune homme qui voulait attirer l'attention d'une jeune fille et créer un effet de désir en se positionnant avantageusement dans l'espace, se devait d'opter, dans certains cas (église et le parc), pour la constance et la patience. Dans d'autres cas, comme la danse, une assiduité trop marquée de la part du jeune homme pouvait au contraire jouer contre lui. La danse se posait certes comme un outil de rapprochement et de séduction pour le jeune homme. Toutefois, le jeune homme devait veiller à ne pas se faire remarquer du reste de l'assemblée, en accaparant une jeune fille ou en l'enlaçant trop longuement au cours d'une danse. Néanmoins, un danseur hors pair, élégant, attentionné, audacieux et subtil dans les limites du convenable possédait des atouts indéniables auprès de la gent féminine.

---

<sup>12</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette...*, p. 22.



### 2.1.2 Une alternative pour les timides : la lettre et le billet doux

Selon *Le secrétaire des amoureux et des gens du monde*, « Les lettres ont été de tout temps le fil conducteur de l'amour<sup>13</sup> ». Les nombreux guides de ce genre offraient aux jeunes hommes désireux d'entrer en contact avec une jeune fille, des modèles épistolaires parmi lesquels ils pouvaient puiser leur inspiration. Le billet doux ou la lettre s'avéraient pour certains jeunes hommes plus timides un outil important de séduction qui lui permettait de faire connaître à la jeune fille ses sentiments et ses intentions : « Dimanche dernier, j'ai pris la liberté de vous suivre, à une distance respectueuse, jusqu'à votre domicile, afin de me procurer votre adresse et de pouvoir vous envoyer ces quelques lignes, jugeant que c'était le moyen le plus délicat que je puisse trouver pour vous faire connaître ma passion. Si vous m'accordez l'honneur de vous visiter [...]»<sup>14</sup> ». Écrits sur un papier choisi avec soin, la lettre ou le billet était remis de manière adroite à une personne « de laquelle on n'approche pas avec facilité<sup>15</sup> ». Le billet doux par exemple permettait au jeune homme de demander à une jeune fille, un signe de reconnaissance ou une « faveur muette » :

Mademoiselle, je n'ai pu vous voir sans vous aimer, et quoique mes yeux vous aient seuls exprimé combien votre personne m'est chère, je présume que la passion qui m'entraîne partout où je puis vous contempler, vous aura fait remarquer que vous avez en moi un adorateur. Puisque je ne suis pas assez heureux pour pouvoir vous parler, accorder moi (sic) du moins

<sup>13</sup> *Le secrétaire des amoureux et des gens du monde contenant des modèles de correspondance, de conseils pour faire un bon mariage et un guide pour toutes les formalités et les cérémonies*. Montréal, Beauchemin, 1917, p. 5.

<sup>14</sup> *Guide des jeunes amoureux pour parler et écrire*, p. 5.

<sup>15</sup> *Le véritable guide des jeunes amoureux. Nouveau recueil de lettres. Déclarations d'amour, compliments, aveux, reproches, ruptures, accommodements, demande en mariage, etc., etc.* Saint-Justin, Québec, Librairie W.H. Gagné, 190-, p. 15.

une faveur muette qui me serait si précieuse. Si mon amour ne vous est pas désagréable, mettez un ruban bleu dans votre parure [...]<sup>16</sup>.

L'utilisation de cette forme de communication, est présentée comme une solution intéressante pour les plus timides, mais les spécialistes de l'étiquette amenaient certaines mises en garde. Par mesure de protection contre les indiscretions ou les imprudences, on conseillait au jeune homme de signer simplement d'une initiale, d'un nom de baptême ou d'un signe quelconque<sup>17</sup>. Aux paresseux qui auraient été tentés de retranscrire intégralement un modèle épistolaire, les auteurs des manuels de savoir-vivre faisaient cette mise en garde qui les inciterait à faire preuve d'un peu d'imagination et de bonne volonté :

Gardez-vous bien de copier une lettre dans un formulaire ou un autre ouvrage, car cela pourrait vous jouer de mauvais tour. À ce sujet, voilà ce qui est arrivé tout récemment à un de nos jeunes citadins qui n'avait pas mis en pratique le conseil que nous venons de donner. Il avait copié, dans un formulaire, une fort jolie lettre à une jeune fille. Malheureusement pour lui, celle-ci avait entre les mains le même livre où il avait puisé son beau modèle. Mademoiselle ne voulut pas laisser une si belle lettre sans réponse. Son billet était ainsi conçu : « Monsieur, pour la réponse à votre charmante lettre, tournez la page<sup>18</sup>.

Si la timidité demeurerait acceptable, et même séduisante si elle s'exprimait selon les formes, la paresse, le manque d'esprit et d'imagination représentait en des attributs un peu moins estimables. S'inspirer et se guider des exemples épistolaires permettait aux jeunes hommes de mettre des mots sur les émotions qu'ils ressentaient et d'attirer l'attention d'une

<sup>16</sup> *Le véritable guide des jeunes amoureux...*, p. 14-15.

<sup>17</sup> *Le véritable guide des jeunes amoureux ...*, p. 19.

<sup>18</sup> *La vraie politesse et le bon ton...*, p. 109.

jeune fille. Toutefois, il s'agissait de faire naître un intérêt positif; envoyer à une jeune fille l'intégral d'un modèle épistolaire donnait certainement le droit à celle-ci de douter de la sincérité du jeune homme et de son audace.

Sur une note plus légère, *L'ami des salons* proposait aux jeunes amoureux le langage du timbre-poste. Outre l'affranchissement des lettres, les timbres-poste servaient également aux initiés à transmettre des messages. La place qu'ils occupaient sur l'enveloppe leur prêtait une signification précise. Par exemple, placé à l'angle supérieur droit, tête en haut, il signifiait « Je désire votre amitié » ou encore pour exprimer « Je vous admire », le jeune homme devait placer le timbre-poste, tête en haut, à l'angle gauche supérieur de l'enveloppe<sup>19</sup>. Cette méthode de correspondance offrait aux jeunes amoureux initiés un moyen astucieux pour signifier des sentiments à la jeune fille qu'ils désiraient connaître.

## 2.2 Quand le corps devient langage de séduction

« Chez l'homme, ce qui domine, c'est une beauté mâle, énergique. Il pose fièrement, marche avec assurance et regarde autour de lui d'un air dominateur<sup>20</sup> ». Il brille par son courage et « l'apanage de sa puissance ». Il est celui qui, en contrôlant parfaitement son corps et ses gestes, sait tout de même employer la force quand des circonstances

<sup>19</sup> L. Nitouche, *L'ami des salons*. Montréal, Librairie Ste-Henriette, 1892, p. 17.

<sup>20</sup> *Guide des amants. Considérations sur l'amour et le mariage suivies de pensées sur les femmes, lettres d'amour, déclarations, aveux, reproches, ruptures, réconciliations, billets d'invitation pour dîners et soirées du langage des fleurs, du mouchoir et d'un choix de poésies pour albums, etc.* Montréal, Edward Lèveillé, 1885, p. 19.

sérieuses le demandent<sup>21</sup>. L'idéal masculin de la fin du 19<sup>e</sup> siècle établit des rapports renouvelés au corps par un contrôle de plus en plus marqué des gestes, de l'expressivité, du maintien et des odeurs corporelles. L'esthétique masculine incarnait des qualités et des valeurs sociales: un corps en santé, bien proportionné, ferme et en contrôle indiquait une beauté morale et un esprit vif<sup>22</sup>. Cette « beauté mâle » s'acquerrait chez le jeune homme dès son passage au collège par des exercices physiques et des exercices de diction, une formation au théâtre et à la musique, des règles d'hygiène corporelle de plus en plus rigide et le contrôle de soi<sup>23</sup>. Ce rapport au corps, inculqué chez le jeune homme dès son enfance, influe sur le processus de séduction. Le corps matériel, outil de séduction, porteur de signes, devait tenter de ressembler le plus possible à cette corporalité idéale masculine qui exprimait le « vrai monsieur », le « vrai homme ».

### **2.2.1 Le visage**

Le visage constitue pour les amoureux l'outil de communication par excellence : « il séduit plus sûrement, plus subtilement que les mots<sup>24</sup> ». Il représente « le lieu à la fois le plus intime et le plus extérieur du sujet ; celui qui traduit le plus directement et de la façon la plus complexe l'intériorité psychologique et celui aussi sur lequel pèsent les plus fortes contraintes<sup>25</sup> ». Les manuels de savoir-vivre insistent sur le fait que nos pensées et nos

---

<sup>21</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 23.

<sup>22</sup> Mosse, *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*. Paris, Éditions Abbeville, 1997, p. 49-57.

<sup>23</sup> Claude Galarneau, *Les collèges classiques au Canada français (1620-1970)*, Montréal, Fides, 1978, p. 201-215.

<sup>24</sup> Jean-Jacques Courtine et Claudine Haroche, *Histoire du visage. Exprimer et taire ses émotions (XVI<sup>e</sup>-début XIX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, 1994, Éditions Payot & Rivages, p. 9

<sup>25</sup> Courtine et Haroche, *Histoire du visage...*, p. 275.

sentiments se manifestent inévitablement sur notre visage menaçant parfois les règles de convenances. Malgré ce constat fataliste, les prescripteurs signalent l'imprudence et l'impolitesse qu'il y a à laisser lire toutes ses impressions sur son visage. Ce dernier devait être soumis, dans la mesure du possible, aux règles de la discrétion et de la contenance. Un jeune homme, sans tomber dans le snobisme qui impliquait que du matin au soir il faille « tenir la tête haute, composer son visage, n'y laisser lire aucune de ses impressions<sup>26</sup> », devait démontrer un certain contrôle, tout en montrant un visage bienveillant. Calme, souriant et détendu, il obtenait du succès en société s'il savait éviter de montrer des signes d'impatience, de colère ou d'étonnement sur son visage. Pendant la conversation, un air boudeur et mécontent attestait d'une très mauvaise éducation. Rire aux grands éclats à propos de tout et de rien dénotait chez le jeune homme un manque flagrant de sérieux et un penchant pour la moquerie<sup>27</sup> et risquait de compromettre ses chances de conquête amoureuse. Un manuel mettait en garde les jeunes hommes amoureux, qui, pour se rendre intéressants, « font les distraits, veulent paraître malheureux, ne sourient jamais et soupirent comme la brise d'automne à travers les arbres dépouillés<sup>28</sup> ». Une telle attitude apparaissait ridicule aux yeux de la jeune fille et des autres. Le jeune homme devait posséder ce sang-froid qui caractérisait la nature masculine et qui lui permettait de maîtriser les émotions et les passions, sans toutefois avoir l'air de porter un masque.

Force est de constater que les codes faciaux étaient genrés. Si les convenances et la bienséance exigeaient chez le jeune homme un contrôle constant de son expressivité

---

<sup>26</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette...*, p. 278.

<sup>27</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette...*, p. 279.

<sup>28</sup> *Guide des jeunes amoureux pour parler et écrire*, p. 18.

faciale, il en était tout autrement pour la jeune fille. Certains manuels encourageaient les jeunes filles à affecter de la jalousie et de l'embarras en se mordant les lèvres, en feignant de s'évanouir ou en rougissant à volonté : « ne rougit pas qui veut. Eh bien, on peut également rougir, ne vous désespérez pas. Retenez encore votre respiration, la poitrine haute; votre sein produira à la fois la plus prodigieuse agitation<sup>29</sup> ». Le jeune homme, à la recherche d'une jeune fille à aimer, devait bien décoder toutes ces « savantes agaceries [féminines] [...] dont la pudeur ne saurait cependant s'alarmer<sup>30</sup> ». Il devait toutefois se garder de révéler, par sa conduite ou l'expression de son visage, à quelle jeune fille allait sa préférence. Dans un face à face, deux compositions différentes du visage se rencontraient.

### 2.2.2 *Le regard*

Dans cette sociabilité du voir et du être vu (promenade, bal, théâtre, etc.), l'échange des regards devient, comme le souligne l'ethnologue Véronique Nahoum-Grappe, le cœur de l'événement et même sa raison d'être<sup>31</sup>. Le croisement des regards constituerait alors une action sociale courte qu'il faut savoir gérer (coup d'œil et plongée yeux dans les yeux)<sup>32</sup>. Le regard possède une puissance reconnue par les auteurs des manuels de savoir-vivre : « des yeux morts n'iront jamais éveiller chez les autres les sympathies vives et profondes ; ils n'entraîneront ni les cœurs ni les intelligences, ils n'ont aucun pouvoir<sup>33</sup> ». En séduction, un regard féminin désiré, puis refusé au jeune homme, suffisait, selon un des

<sup>29</sup> *Guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 66.

<sup>30</sup> *Guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 62.

<sup>31</sup> Véronique Nahoum-Grappe, « L'échange des regards », *Terrain*, 30 (mars 1998), p. 70.

<sup>32</sup> Nahoum-Grappe, « L'échange des regards », p. 69.

<sup>33</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette...*, p. 146.

manuels, à ce « qu'il tombe des hauteurs du rêve dans les bas fonds du réel misérable<sup>34</sup> ». Voir et regarder, c'est aller à la rencontre de l'autre, c'est lui permettre d'exister à nos yeux et à ceux des autres. Éviter le regard, éviter l'autre, signifie le non-être comme le souligne cet extrait :

*Lettre d'un amoureux timide* : Je ne veux pas passer pour un sot et il paraît que j'en suis un, puisque je ne sais plaire à aucune fille, pas même à toi, qui as l'air de me mépriser et de te cacher pour ne point me voir. J'ai couru toute la semaine après toi, sans te rencontrer. Veux-tu donc faire de moi la risée du village et que, par chez-nous, tout le monde sache que je t'aime quand tu ne m'aimes point? Aime-moi un peu pour faire taire les mauvaises langues<sup>35</sup>.

La masculinité du jeune homme se construisait par le pouvoir de séduction qu'il exerçait sur les jeunes filles et par l'idée que les autres avaient de ses capacités à plaire. En fuyant, en ignorant ou en refusant de poser son regard sur le jeune homme, la jeune fille nie son existence et surtout met en doute, aux yeux des autres, sa virilité et sa masculinité.

Le pouvoir du regard accordé ou refusé donne à la jeune fille une autonomie que les moralistes ont tentée de réguler : une jeune fille bien élevée ne se retourne pas dans la rue pour braquer les yeux sur quelqu'un, elle ne regarde pas un homme fixement ou effrontément<sup>36</sup> ; dès lors le regard semblait se soumettre. Pourtant, ces contraintes du regard faisaient aussi partie du jeu de séduction. S'il était interdit à une jeune fille de fixer intensément un jeune homme, « baisser les yeux, les lever à plusieurs reprises, [...] porter

---

<sup>34</sup> Victorien de Saussy, *Peut-on être heureux sans se marier, par un célibataire*, s.l., s.n., 189-, p. 12.

<sup>35</sup> *Le secrétaire des amoureux...*, p. 27.

<sup>36</sup> L'abbé T.G. Rouleau, *Manuel de bienséance*. Québec, 1897, p. 81.

son mouchoir à ses beaux yeux, comme pour essuyer une larme qui, pourtant, n'est pas venue<sup>37</sup> », représentait les outils féminins prisés de « l'arsenal charmant » et servait de réponse au regard masculin qui lui se voulait conquérant et passionné. Le regard masculin surveille et guette, sans toutefois indisposer : un « vrai monsieur » prend garde à ne pas blesser ou offenser une jeune fille par ses gestes. Ce regard masculin, que les manuels de savoir-vivre réclament « protecteur », la jeune fille doit le sentir sur elle, mais éviter de le toiser. Elle saura répondre en observant sans en avoir l'air, en lorgnant avec discrétion, en butinant du coin de l'œil, en rougissant, en se mordant les lèvres ou en souriant.

Moins soumis aux contraintes que le regard féminin, le regard masculin donne moins lieu à des instructions, mais voici tout de même quelques éléments. Le regard masculin se voulait parfois mystérieux et envoûtant et menait inévitablement au coup de foudre, phénomène trompeur, aux dires des moralistes, qui n'a rien à voir avec l'amour<sup>38</sup>. Le regard masculin devait aussi faire preuve de discipline : « Des yeux qui se promènent autour de la chambre comme pour chercher quelqu'un d'autre » démontrait un manque flagrant d'attention et de considération pour la jeune fille accompagnée. Le regard devait refléter l'émotivité intérieure du jeune homme, les sentiments nobles de son cœur, de la sincérité. On ne tolérait pas un regard, fuyant, insolent ou impénétrable, par contre un regard simple, franc, énergique, déterminé, sans malice et passionné, qui osait affronter les autres regards, méritait la confiance et l'intérêt d'une jeune fille.

---

<sup>37</sup> *Guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 66.

<sup>38</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 5.



Le manuel de Madame Sauvalle propose, pour le plaisir, un « langage des yeux » dont les jeunes hommes devaient comprendre le sens. Fermer les yeux signifie : je pense à vous. Fermer l'œil droit : soyez discret. Ou encore ouvrir les yeux d'une façon démesurée : je suis jalouse<sup>39</sup>. Le regard apprend à fureter, à louvoyer, à voir sans voir, à solliciter, à guetter de manière subtile et discrète<sup>40</sup>.

Premiers billets doux des amants, les regards sont furtifs, embrasés, complices, pénétrants, soupçonneux, indifférents. Ils possèdent un pouvoir communicationnel infini. C'est dans les yeux, explique *Le miroir des caractères. Art de juger les hommes*, « que se peignent les images de nos secrètes agitations, et qu'on peut les reconnaître. L'œil appartient à l'âme plus qu'aucun autre organe ; il semble y toucher et participer à tous ses mouvements; il exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les sentiments les plus délicats. Il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître ; il les transmet par des traits rapides<sup>41</sup> ».

### 2.2.3 De la voix à l'art de la parole

Un jeune homme avait tout à gagner à contrôler sa voix afin d'en tirer tous les avantages possibles. La gent féminine ne restait certes pas insensible à une voix masculine douce et agréable. La plupart des jeunes hommes avaient été entraînés au cours de leur séjour au collège à l'art de la parole<sup>42</sup> et les ouvrages comme celui de Marc Sauvalle,

<sup>39</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette...*, p. 149.

<sup>40</sup> Cécile Dauphin, « Au cœur du savoir-vivre » dans Cécile Dauphin et Arlette Farge, *Séduction et société. Approches historiques*, Paris, Seuil, 2001, p. 199-203.

<sup>41</sup> J.N. Duquet, *Le miroir des caractères. Art de juger les hommes*. Québec, s.n., 1885, p. 27.

<sup>42</sup> Galarneau, *Les collègues classiques...*, p. 204

*Recueils de discours préparés*<sup>43</sup>, rappellent l'importance de savoir maîtriser sa voix et de s'exprimer avec talent, qualités indispensables à l'homme du monde.

Le ton de la voix définissait le caractère viril du jeune homme. Un jeune homme qui possédait une grosse voix forte indiquait un homme robuste et courageux, au contraire une voix plutôt faible annonçait un homme timide; un menteur détenait quelques fois une voix « claire et sonnante », une voix tremblante signalait une nature soupçonneuse, enfin l'effronté et l'insolent avaient la voix haute<sup>44</sup>.

Un homme, dont « la voix tendue, toujours montée, toujours haute et sonore, ne cesse de décider<sup>45</sup> », ne méritait pas d'être estimé. « Le charme de la voix consiste essentiellement dans la beauté du timbre<sup>46</sup> » assure Madame de Sauvalle, une voix douce et pleine possédait assurément un fort pouvoir de séduction. Le jeune homme devait être en mesure de maîtriser sa voix pour ne pas blesser ou « effaroucher » les jeunes filles<sup>47</sup>. Savoir glisser à voix basse des mots de tendresse, des mots de caresse, détenait, selon un des manuels, un pouvoir remarquable<sup>48</sup>.

De même, maîtriser l'art de l'éloquence charmait le public féminin. Un des manuels rapporte que certains hommes affirmaient que ceux qui sont dotés d'une belle assurance et d'une langue bien pendue, « qui remplacent facilement les idées par des mots et qui

---

<sup>43</sup> Marc Sauvalle, *Recueils de discours préparés, allocutions, speeches, compliments, condoléances, toasts avec réponses appropriés à toutes les circonstances de la vie et à tous les milieux suivi de quelques conseils sur la diction et la tenue*, Montréal, Beauchemin, 1901, 245 p.

<sup>44</sup> Duquet, *Le miroir des caractères*..., p. 75.

<sup>45</sup> Duquet, *Le miroir des caractères*..., p. 71.

<sup>46</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette*..., p. 282.

<sup>47</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette*..., p. 300.

<sup>48</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde*..., p. 97.

substituent les compliments aux sentiments », étaient les favoris auprès de la gent féminine<sup>49</sup>. Constat que l'auteur attribue au dépit de certains hommes plus qu'à de l'honnêteté...

En général, les manuels s'entendent pour dire qu'un jeune homme devait savoir tenir une conversation, mais sans se montrer trop bavard, le vrai gentilhomme agit plus qu'il ne parle<sup>50</sup>. Pendant la discussion, il était tenu d'utiliser des termes mesurés, d'éviter les grossièretés, de se laisser taquiner et attaquer par une jeune fille ou une femme sans démontrer des signes d'impatience, de ne pas réagir avec emportement aux paroles maladroites ou vives que les femmes se permettent parfois de lancer<sup>51</sup>. Un jeune homme parfaitement éduqué, c'est-à-dire en contrôle de lui-même, ne saurait s'irriter de telles paroles. Afin de se garder d'être vu comme un fourbe, il devait savoir prodiguer éloges et flatteries sans verser dans l'abus, de peur de « dégoûter » les jeunes filles par un verbiage exagérément louangeur<sup>52</sup>, et ne pas débiter « des compliments apprêtés » ou « des politesses apprises<sup>53</sup> ». Laisser guider sa langue par son naturel et le sentiment de bienveillance que cultivait le gentilhomme donnait une impression favorable, car comme le souligne Madame de Sauvalle « c'est dans ce commerce avec elle, avec ses ménagements pour sa faiblesse, qu'il acquiert ses dons les meilleurs et les plus charmants<sup>54</sup> »

---

<sup>49</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 98

<sup>50</sup> Sauvalle, *Mille question d'étiquette...*, p. 278.

<sup>51</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette...*, p. 300.

<sup>52</sup> *Guide des jeunes amoureux pour parler et écrire*, p. 18.

<sup>53</sup> *Guide des amants. Considérations sur l'amour...*, p. 32-33.

<sup>54</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette...*, p. 300.

#### ***2.2.4 Baisez cette main délicate chers jeunes hommes***

Antique mode chevaleresque de la cour française qui symbolisait, selon Madame de Sauvalle, le respect et le charme, le baise-main redevient à la mode au début du 20<sup>e</sup> siècle. « Quoi de plus joli, de plus gracieux et de plus respectueux aussi, que de voir un homme baiser la petite main blanche d'une jolie femme<sup>55</sup> ». Le baise-main recèle une charge de séduction certaine. Il représente (comme la danse, quoique beaucoup plus furtivement) une occasion de rapprochement physique entre les deux sexes (lèvres du jeune homme posées légèrement sur la main de la jeune fille, qu'il tient délicatement dans la sienne). D'un point de vue purement stratégique il apparaît facilement exploitable : un léger serrement de main, un baiser subtilement prolongé et une plongée des regards qui closent le geste, possédaient certainement de quoi créer un effet chez la jeune fille. Profiter de cette nouvelle mode ne devait pas répugner le jeune homme à la recherche d'une jeune fille.

#### ***2.2.5 Le maintien du corps***

Veiller au maintien de son corps constituait un pas de plus vers cette distinction, qui selon Madame de Sauvalle, détenait un « charme puissant<sup>56</sup> ». La posture et la démarche en disaient long sur le tempérament du jeune homme et influençaient la disposition des autres à son endroit. Démontrer qu'il se présentait en qualité de « vrai monsieur », de « gentilhomme », exigeait qu'il porte une attention particulière à son maintien. Se tenir droit, sans raideur, sans affectation, calme, ne pas courber la tête, éviter les tics (se ronger

---

<sup>55</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette...*, p. 286.

<sup>56</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette...*, p. 277.

les ongles, froncer les sourcils et se creuser le front sans raison), s'abstenir d'avoir les bras pendants ou une bouche béante, permettait de faire montre de sagesse et de noblesse d'esprit, indice d'un homme digne d'être estimé. L'homme qui possédait un maintien droit et à la démarche alerte, était perçu comme quelqu'un de plus agile, de plus vif et de plus travaillant et surtout comme une personne en contrôle de soi qui n'était pas soumis à ses passions : caractéristiques qui définissaient l'idéal masculin. D'ailleurs, Madame de Sauvalle invitait les jeunes filles à regarder marcher leurs prétendants afin connaître leur caractère : les grands pas rapides indiquaient une humeur batailleuse et un esprit combatif, « les découragés, les mélancoliques traînent les pieds; les énergiques tendent le jarret ; les nonchalants se dandinent ; les timides rasent les murs<sup>57</sup> ». Pour éviter de passer pour un sot ou un ridicule, il devait se garder des gestes excessifs ou répétés et encore moins à des mimiques destinées à divertir l'auditoire<sup>58</sup>. Révélant un manque de maîtrise de soi, le jeune homme agité et nerveux, qui ne savait pas tenir en place, importunait son entourage et ne saurait jamais s'attirer l'estime des autres. Dans le but de développer l'habitude de rester calme et posé, un manuel proposait au jeune homme, aux prises avec ce genre de problème, de faire, quotidiennement, des exercices de contraintes<sup>59</sup>.

### **2.2.6 Le physique masculin désirable**

Les manuels de savoir-vivre étudiés accordaient peu d'importance aux caractéristiques physiques masculines idéales, même si la littérature scientifique indique

---

<sup>57</sup> Sauvalle, *Mille question d'étiquette...*, p. 153.

<sup>58</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette...*, p. 285.

<sup>59</sup> Rouleau, *Manuel des bienséances...*, p. 30-31.

que depuis la fin du 18<sup>e</sup> siècle il s'instituait un idéal masculin viril fondé sur des critères physiques précis<sup>60</sup>. Le modèle véhiculé dans les manuels semblait constitué essentiellement autour des valeurs morales. Au moment de séduire le jeune homme faisait appel à toutes « les grâces de son esprit ». Si le discours était parsemé de conseils sur le maintien, l'hygiène et les vêtements, force est de constater que les descriptions précises des qualités physiques masculines auxquelles les femmes auraient été sensibles restent assez rares. La littérature du savoir-vivre a plutôt distribué les qualités physiques selon une vision genrée du processus de séduction : la femme étant naturellement destinée à plaire plus par ses attributs physiques que les grâces de son esprit, les moralistes en ont donc abondamment décrit les attributs physiques. Les mises en garde étaient nombreuses à l'endroit des jeunes hommes contre les dangers de succomber à de jolis petits pieds cambrés, à une main de fée, à de beaux yeux bleus ou noirs, à une bouche mignonne, à un corps fait au moule, à un sourire et des dents magnifiques, à une taille souple et élégante, à de longues tresses soyeuses ou à des lèvres rubis. Aux dires des manuels, une jolie fille représentait souvent un piège redoutable qui rendait l'homme capable d'étourderie et de folie.

Tant bien que mal, nous avons tenté de répertorier les qualités physiques masculines idéales. Pour ce faire, l'utilisation d'un manuel relevant de la tradition de la physiognomonie a été d'un grand secours. Cette science, dominée par la figure de Johann Kaspar Lavater, avait pour but de juger l'intérieur d'un homme par son extérieur et plus

---

<sup>60</sup> Mosse, *L'image de l'homme...*, p. 25.

précisément d'établir un lien entre le corps d'un homme et sa véritable nature morale<sup>61</sup>. Fortement critiquée en son temps, elle a toutefois connu du succès dans les milieux lettrés et mondains, intérêt qui perdurera jusqu'à la fin du 19<sup>e</sup> siècle<sup>62</sup>. Selon cette spécialité « tantôt raisonnable, tantôt forcée », la beauté morale représenterait généralement le reflet de la beauté physique. « Tout homme dont la figure, dont la bouche, dont la démarche, dont l'écriture est de travers, aura dans sa façon de penser, dans son caractère, dans ses procédés, du louche, de l'inconséquence, de l'impartialité, du sophistique, de la fausseté, de la ruse, du caprice, des contradictions, de la fourberie, une imbécillité dure et froide<sup>63</sup> ».

Dans l'ouvrage de J.N. Duquet, *Le miroir des caractères. Art de juger les hommes*, 13 des 15 chapitres portants sur le corps ont été consacrés à la tête et au cou et deux seulement sur le reste du corps. La raison résidant dans l'idée que la tête désignait « la plus noble partie du corps humain, le siège de l'esprit et des facultés intellectuelles<sup>64</sup> ».

Sans énumérer une à une chacune des parties du corps humain expliquées dans l'ouvrage, retenons que l'idéal esthétique masculin établissait un lien très fort entre la beauté morale et la beauté physique. Un corps et un visage en tous points proportionnés et harmonieux étaient gage de sagesse, de distinction, de mesure, d'honnêteté, de force et de

---

<sup>61</sup> L'œuvre de Johann Kaspar Lavater : *Physiognomische Fragmente zur Beförderung der Menschenkenntnis und Menschenliebe*, paraît à Zurich en 1775-1778 et sera par la suite traduite en français. Première édition française repérée *L'Art de connaître les hommes par la physionomie, par Gaspar Lavater*, Paris, L. Prudhomme, 1806.

<sup>62</sup> Martine Dumont, « Le succès mondain d'une fausse science : la physiognomonie de Johann Kaspar Lavater », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 54 (1984), p. 4-29.

<sup>63</sup> Abbé Aloisius Edouard Camille Gaultier, *Traits caractéristiques d'une mauvaise éducation, ou, actions et discours contraires à la politesse et désignés comme tels par les moralistes tant anciens que modernes*. Québec, 1879, p. 11.

<sup>64</sup> Dans l'ordre : la tête, le visage, la chevelure et la barbe, le front, les sourcils, les yeux, le nez, la bouche, les dents, le menton et le cou, les mains et enfin les épaules, la poitrine, etc. J.N. Duquet, *Le miroir des caractères. Art de juger les hommes*. Québec, [s.é.], 1885, p. 11.

courage. Les fronts carrés avec l'os de l'œil bien solide annonçaient de la sagesse et du courage<sup>65</sup>. Les yeux bleus laissaient présager plus de faiblesse de caractère que les yeux foncés<sup>66</sup>. Les grosses lèvres parfaitement modelées et définies se montraient incompatibles avec la bassesse, la médisance et les mensonges<sup>67</sup>. Une chevelure noire, épaisse et plate indiquait un esprit simple, mais de l'assiduité. Les cheveux blonds coiffaient les jeunes gens à la nature délicate et « sanguin flegmatique ». Les roux représentaient un homme bon ou méchant. La noblesse d'esprit se retrouvait parmi les hommes aux cheveux jaune doré ou d'un blond tirant sur le brun. Les timides possédaient des cheveux fins tandis que les hommes courageux avaient des cheveux rudes<sup>68</sup>. Enfin, un torse large et carré était signe de force et de santé ; au contraire, une poitrine plate et creuse dénotait la faiblesse du tempérament; on remarquait une taille effilée chez le jeune homme énergique, actif et brillant, un corps pris d'embonpoint annonçait de la paresse et de la sensualité<sup>69</sup>.

Les lecteurs étaient cependant invités à utiliser ses principes de physiognomonie avec discernement. Toutefois, comme le souligne George Mosse, la physiognomonie a grandement contribué à la construction de l'idéal masculin moderne, qui découlait d'une définition bourgeoise de la vertu et qui tissait un lien intime entre la beauté physique et la beauté morale<sup>70</sup>. L'idéal esthétique masculin présenté ici et la valeur symbolique qui lui

---

<sup>65</sup> Duquet, *Le miroir des caractères*..., p. 23.

<sup>66</sup> Duquet, *Le miroir des caractères*..., p. 27.

<sup>67</sup> Duquet, *Le miroir des caractères*..., p. 41.

<sup>68</sup> Duquet, *Le miroir des caractères*..., p. 18.

<sup>69</sup> Duquet, *Le miroir des caractères*..., p. 54-55.

<sup>70</sup> Mosse, *L'image de l'homme*..., p. 33-34.



était rattachée ont certainement concouru à rendre désirables les jeunes hommes qui possédaient les caractéristiques physiques renvoyant aux qualités morales recherchées.

### **2.2.7 La coquetterie masculine**

Le désir constant de plaire, d'attirer l'attention et les regards simplement pour faire parler de soi n'était pas seulement l'apanage de la gent féminine. Au dire des manuels, il y avait des hommes qui consacraient toutes leurs énergies et leur esprit à la galanterie et à la coquetterie. Perçus comme des menteurs, des traîtres et comme « la honte de leur sexe et le déshonneur de la société », ces hommes, semble-t-il, n'avaient cure des sentiments qu'ils provoquaient chez les jeunes filles conquises<sup>71</sup>. « Ces faces de Janus s'agenouillant à tous les autels sans déposer leur cœur sur aucun. Tous les moyens leur sont bons pour arriver au but qu'ils se proposent, ils peuvent tout dire et tout faire : ils pourront dire à une naïve jeune fille qui n'a pour elle que sa beauté, que son intelligence est supérieure [...] c'est auprès de la jeune fille sans appui qu'il cherche trop souvent encore ses victimes<sup>72</sup> ».

La coquetterie, mal vue chez les jeunes filles, l'était encore plus chez un jeune homme. Se jouer des cœurs féminins démontrait une nature vaniteuse, égoïste et indigne d'un homme. En agissant de la sorte, il trahissait les valeurs fondamentales qui formaient et guidaient les actions d'un « vrai homme ». La droiture et le respect, envers les autres et surtout envers les femmes, se posaient comme le « critérium du savoir-vivre » et du parfait gentilhomme. Néanmoins, Victorien de Saussy, auteur d'un des guides du corpus,

---

<sup>71</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 58.

<sup>72</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 59.

soulignait à regret, que bien souvent les jeunes filles semblaient avoir un faible pour les « libertins » et les jeunes hommes qui font « un peu la vie » plutôt que pour les jeunes hommes honnêtes et respectueux<sup>73</sup>.

### **2.3 Les odeurs et les vêtements comme outils de séduction**

La beauté masculine passait également par les vêtements et l'hygiène corporelle, signes d'appartenance à l'idéal masculin bourgeois. En contexte de séduction, l'habillement pouvait servir le jeune homme à montrer une image favorable de lui-même et de sa place dans la société, tout en témoignant de ses moyens culturels et financiers<sup>74</sup>. L'élégance et la distinction appartenaient aussi au domaine de la propreté et des odeurs. Pour séduire, le corps devait laisser flotter des odeurs approuvées par le nouveau registre olfactif bourgeois.

#### ***2.3.1 Les vêtements, les bijoux et accessoires***

Au dire de l'ouvrage de J.N. Duquet, *Le miroir des caractères. Art de juger les hommes*, « La couleur, la coupe, la façon, l'assortiment d'un habit, tout cela est expressif encore et nous caractérise. [...] On reconnaît bientôt un homme qui s'est paré dans l'intention de plaire, celui qui ne cherche qu'à briller et celui qui se néglige, soit pour insulter à la décence (sic), soit pour se singulariser<sup>75</sup> ». Selon un autre manuel, un homme habillé correctement détenait une influence plus grande sur les hommes que sur les

---

<sup>73</sup> Saussy, *Le véritable guide du mariage...*, p. 4-5.

<sup>74</sup> Philippe Perrot, *Les dessus et les dessous de la bourgeoisie. Une histoire du vêtement au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1981, p. 171.

<sup>75</sup> Duquet, *Le miroir des caractères...*, p. 77.

femmes<sup>76</sup>. L'homme distingué devait savoir être bien mis pour affronter le monde et y faire sa place : « la mollesse des vêtements montre celle de l'âme<sup>77</sup> ».

Attirer l'attention de la gent féminine et surtout se démarquer de ses pairs impliquait que le jeune homme devait porter un intérêt particulier à son habillement. Les nombreux conseils à ce sujet prênaient, pour l'essentiel, la propreté et la simplicité. L'objectif du jeune homme était donc se conformer à la mode et aux normes d'élégance sans toutefois tomber dans le ridicule. L'excentricité ou l'étalage, attitudes qui l'auraient associé à un comportement féminin, de dandysme ou de nouveau parvenu, étaient incompatibles avec un caractère masculin viril : « un homme raisonnable se met tout autrement qu'un fat<sup>78</sup> ».

Les vêtements masculins de l'époque ne laissaient que peu de place pour les extravagances, la distinction venait de la coupe, de la qualité des tissus, de l'ajustement et des accessoires. Ses vêtements devaient être exempts de mauvais plis et de cette « fâcheuse marque du genou », se présenter sans fantaisie : ils n'arboraient aucune broderie et devaient être appropriés pour chaque événement et moment de la journée<sup>79</sup>. Il y avait trois choses pour lesquelles le jeune homme ne pouvait se montrer trop exigeant et attentionné : le chapeau, les gants et les souliers. Négliger ces trois articles démontrait un manque flagrant de bon ton et de distinction : des souliers cirés, brillants et sans marques d'usure ; les gants étaient propres et adaptés pour l'occasion (foncés pour le matin, gris en après-midi et

---

<sup>76</sup> Rouleau, *Manuel des bienséances...*, p. 79.

<sup>77</sup> *La vraie politesse et le bon ton...*, p. 47.

<sup>78</sup> Duquet, *Le miroir des caractères...*, p. 77

<sup>79</sup> L'habit de soirée (smoking) se porte, après six heures, pour l'opéra, le théâtre et pour les soirées mondaines; la redingote est le costume d'après-midi, pour les visites de politesse, les thés ou les réceptions; pendant la journée (le matin) le jeune homme portera un complet de bureau. Sauvalle, *Mille questions d'étiquette...*, p. 79-88, 316-317; Rouleau, *Manuel des bienséances...*, p.80.

impeccablement blancs lors des soirées mondaines), le chapeau rond ou mou se portait en journée, tandis qu'on réservait le chapeau haut de forme pour les soirées. Exhiber des habits qui laissaient voir de signes de délabrement, de saleté ou d'un usage prolongé manquait carrément d'élégance, aux yeux de Madame de Sauvalle<sup>80</sup>.

Si en général les manuels s'entendent sur la simplicité et la modération dans l'habillement et les accessoires, d'autres ouvrages comme celui de Jefferson, *Best advice to young ladies and gentlemen before they get married*, publié à la fin des années 1880, proposait au jeune homme un modèle de tenue vestimentaire beaucoup plus étoffé et, disons-le, pommadé et souvent contraire à la modestie masculine. Dans cet ouvrage, à teneur plutôt humoristique, l'auteur tient à apprendre aux jeunes hommes comment « pêcher » la femme idéale : « My dear jolly young gentlemen, come and sit around me, and I will give you a bit of wisdom how to fish for a decent wife<sup>81</sup> ». On lui conseillait de préparer avec soin « [his] fishing rod » et d'utiliser « the sweetest bait ». L'art de savoir s'habiller et se présenter représentait la première chose à mettre en pratique. L'auteur a donc passé en revue la tenue vestimentaire à adopter par le jeune homme invité à un dîner offert par la mère d'une jeune fille. Tout y était explicitement décrit afin de maximiser les chances du jeune homme face au jugement maternel : « her mamma will scan you from head to boots, and she is a good judge of the price of all your clothes and jewels, and you will be sorry if she turns up her nose at you<sup>82</sup> ». L'habillement du jeune homme, que le

---

<sup>80</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette...*, p. 81.

<sup>81</sup> Francis George Jefferson, *Best Advice to Young Ladies and Gentlemen before they Get Married*. Montréal, 1889 ou 1890, p. 16.

<sup>82</sup> Jefferson, *Best Advice to Young Ladies and Gentlemen...*, p. 16

regard de la mère scrutait et évaluait, servait d'indicatif à la mère pour confirmer ou refuser sa candidature comme prétendant de la jeune fille. Il s'agissait de charmer et de convaincre la mère de ses acquis financiers et culturels avant de pouvoir penser séduire la jeune fille et pour ce faire les conseils suivants lui étaient alors proposés:

Get a light pair of fitting pants, and short pair of shoes to let your nice silk striped socks be seen. Wear a white vest with a gold watch and chain. Look in the looking glass and squeeze all the black spots off your face, and put olive oil on to make it shine. Curl your moustache with the best scented wax with each ends sharp as a needle. Shave all thistles off your chin lest the lady's lips get pricked when you bid her good night. Tell your washerwoman to extra starch your collar and let it be stiff and high. Wear sparkling silk tie with a diamond pin in the shape of a horse shoe, for the means Good Luck. Comb your hair well and wash it. Wear three diamond rings on your fingers and also a new pair of kid gloves with two roses on your coat. Put plenty scent on your silk handkerchief and do not forget your golden handle staff<sup>83</sup>.

Bien que les manuels en général s'évertuaient à rappeler que la beauté et la richesse ne se révélaient pas un gage de bon mariage, que c'était de la folie « de laisser enchaîner son affection par la beauté, le génie, la fascination, avant que la raison soit convaincue de la solidité de principe, de la pureté de la foi et de la justesse d'esprit du mari futur<sup>84</sup> ». Que le mariage est une union sainte qui ne peut-être basé sur les intérêts matériels ou la beauté physique. Que l'amour conjugal, « amour sans fièvre, sans trouble, sans égarement », « essence même du mariage » n'a rien en commun avec cette « passion impétueuse et

---

<sup>83</sup> Jefferson, *Best Advice to Young Ladies and Gentlemen...*, p. 16

<sup>84</sup> *Le guide des amoureux et des gens...*, p. 27.

quelques fois terrible qui naît de l'effervescence des sens<sup>85</sup> ». L'importance de cet ouvrage, qui semble détonner du reste des manuels du corpus, réside dans le fait qu'il met en évidence l'attention que portaient les jeunes hommes à leur apparence et son utilité dans le jeu de la séduction. Du reste, comme le souligne l'auteur du *Guide des amoureux et des gens du monde*, les jeunes filles et leurs mères se montraient particulièrement sensibles aux caractéristiques physiques et matérielles dont le jeune homme jouissait. Apparaissait dans un cercle un beau jeune homme célibataire et riche : « pour le coup, les mamans secondent leurs filles » dans leur désir de plaire et de l'emporter, relate l'auteur du guide<sup>86</sup>. Francis George Jefferson comprenait très bien ce jeu, l'habillement et le style d'un jeune homme, par le message qu'il véhiculait, pouvaient inciter Cupidon à le favoriser. Les vêtements et l'art de s'habiller possèdent en soi un pouvoir de séduction indéniable pour le jeune homme, la qualité des vêtements et le temps pris pour prendre soin de sa personne témoignaient de sa distinction et de son élégance, « valeur nouvelle dans l'histoire des discours et des pratiques vestimentaires<sup>87</sup> » et valeur certaine en matière de séduction masculine

### **2.3.2 L'hygiène corporelle et les parfums**

Le parfum, les odeurs et le désir entretiennent un rapport certain dans le domaine de la séduction et participent à la capture amoureuse<sup>88</sup>. La mise en scène des odeurs

---

<sup>85</sup> *Le guide des amoureux et des gens...*, p. 10.

<sup>86</sup> *Le guide des amoureux et des gens...*, p. 62.

<sup>87</sup> Perrot, *Les dessus et les dessous ...*, p. 157.

<sup>88</sup> Annick Le Guérer, *Les pouvoirs des odeurs*, Paris, Éditions François Bourin, 1988, p. 16.

corporelles, dont émane une force d'attraction ou de répulsion<sup>89</sup>, suivra l'évolution des goûts et des comportements masculins et féminins. Alain Corbin a bien démontré qu'à partir du 18<sup>e</sup> siècle, l'intolérance à l'égard des odeurs désagréables (mauvaise hygiène corporelle et parfums lourds) s'est accentuée. À la fin du 19<sup>e</sup> siècle, une nouvelle sensibilité olfactive, dont les exigences ont donné lieu à de nouvelles pratiques d'hygiène corporelle et d'utilisation des parfums, a érigé la toilette intime en une fonction sociale<sup>90</sup>. Il s'agissait dès lors de ne pas incommoder ses voisins en répandant « autour de soi une odeur trop capiteuse, quelquefois même un mélange encore plus insupportable<sup>91</sup> ». Des odeurs incommodes dues à une mauvaise hygiène ou à un parfum trop fort pouvaient alors provoquer la mise à distance du jeune homme et diminuer son pouvoir de séduction.

Si la propreté des vêtements se présentait comme un impératif, l'hygiène corporelle faisait aussi partie des préoccupations masculines. Un jeune homme désireux de plaire en société et auprès de la gent féminine ne pouvait négliger certaines parties de son corps. Le « vrai monsieur », selon l'abbé Rouleau, était tenu d'avoir soin de sa personne « l'eau, le savon, un peigne, une brosse ne représentent pas une dépense dont il faille parler<sup>92</sup> ». Les manuels soulignaient que l'usage du bain, en particulier en été, devait être fréquent. À défaut de bain, ils suggéraient fortement ce que Vigarello nomme des « gestes de propreté locale<sup>93</sup> » qui regardaient principalement la figure, les mains et la tête qui devaient

---

<sup>89</sup> Le Guérer, *Les pouvoirs des odeurs*, p. 16.

<sup>90</sup> Alain Corbin, *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Flammarion, 1986, p. 85.

<sup>91</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette...*, p. 301.

<sup>92</sup> Rouleau, *Manuel des bienséances...*, p. 80.

<sup>93</sup> Georges Vigarello, *Le propre et le sale. L'hygiène du corps depuis le moyen âge*, Paris, Seuil, 1985, p. 174.

fréquemment être nettoyées. Une moustache propre et bien taillée laissait soupçonner un souci d'élégance, par contre des pointes de moustache retournées ostentatoirement témoignaient d'un caractère vaniteux<sup>94</sup>. Le jeune homme devait voir à ce que ses ongles restent courts et nets; « on aura jamais bonne façon avec des ongles en deuil<sup>95</sup> ». Enfin, une bouche malpropre apparaissait comme le parfait indicateur d'une mauvaise éducation, se laver la bouche et se brosser les dents tous les jours devait faire partie du rituel de toilette intime des jeunes hommes. Avoir soin de sa bouche et de ses dents répondait bien entendu au besoin de les garder saines, mais surtout d'éviter d'incommoder les autres en possédant « une haleine qui est la terreur de tous les voisins<sup>96</sup> ». S'abstenir de consommer de l'ail, des oignons, du fromage et des boissons fortes était une précaution à prendre pour le jeune homme qui se rendait à un événement mondain quelconque. Une haleine qui dégageait les odeurs « d'un fumet spécial » n'avait pas la cote en société et encore moins auprès des jeunes filles.

Ces préoccupations, de plus en plus marquées, envers l'hygiène corporelle ordonnent un usage différent des parfums<sup>97</sup>. À la fin du 19<sup>e</sup> siècle, le temps n'était pas aux parfums lourds et capiteux, comme le souligne, Alain Corbin : « exhaler un puissant parfum, c'est laisser supposer une propreté douteuse<sup>98</sup> ». Et une moralité douteuse, aux dires de Madame de Sauvalle, qui associait le privilège du port des parfums un peu violent

---

<sup>94</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette...*, p. 150.

<sup>95</sup> Rouleau, *Manuel des bienséances...*, p. 80.

<sup>96</sup> *La vraie politesse...*, p. 34-35.

<sup>97</sup> Corbin, *Le miasme et la jonquille...*, p. 86.

<sup>98</sup> Corbin, *Le miasme et la jonquille...*, p. 80.



à « celles qu'on ne veut pas nommer<sup>99</sup> ». L'utilisation des parfums et leurs compositions aromatiques ont été transformées par cette nouvelle sensibilité olfactive. Dès lors, la palette des odeurs qui visait la séduction se constituait d'essences végétales subtiles<sup>100</sup>. Madame de Sauvalle a accordé une section de son manuel aux parfums préférés des reines. Les fragrances à la mode et susceptibles de plaire aux hommes se composaient de jasmin, de muguet, de lavande ou encore de « foin frais coupé »<sup>101</sup>.

D'après Alain Corbin, la propreté du linge et du corps est alors devenue le parfum de l'homme bourgeois. Si on ne se parfume plus le corps – encore que le guide de Jefferson recommande de fixer sa moustache avec une cire parfumée –, la pratique de parfumer un élément des vêtements et les objets familiers prend de l'ampleur. Elle aurait été, toujours selon Alain Corbin, le privilège des femmes<sup>102</sup>. Toutefois un des manuels laisse voir qu'elle pouvait aussi servir le jeune homme lorsque l'auteur suggère à celui-ci de parfumer son mouchoir : « Put plenty scent on your silk handkerchief<sup>103</sup> », avant de se présenter à un dîner pour lequel il a reçu une invitation. L'économie et le contrôle de ses odeurs corporelles ont amené les bourgeois à privilégier les odeurs délicates et subtiles que seule une bonne hygiène corporelle permettait<sup>104</sup>. Le pouvoir de séduction était lié aux normes olfactives.

<sup>99</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette*..., p. 301.

<sup>100</sup> Corbin, *Le miasme et la jonquille*..., p. 86.

<sup>101</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette*..., p. 207-208. Le fait que Madame de Sauvalle propose la liste des parfums préférés des reines (Impératrice de Russie, impératrice d'Allemagne, le reine du Portugal, la reine d'Italie, etc) vient confirmer ce que Alain Corbin a souligné dans son étude : que la possession d'un parfum royal confirmait « l'appartenance à l'aristocratie du raffinement ». Corbin, *Le miasme et la jonquille*..., p. 91.

<sup>102</sup> Corbin, *Le miasme et la jonquille*..., p. 215.

<sup>103</sup> Jefferson, *Best Advice to Young Ladies and Gentlemen*..., p. 16.

<sup>104</sup> Corbin, *Le miasme et la jonquille*..., p.86.

### 2.3.3 Bijoux et accessoires

La mode masculine de l'époque ne laissait pas beaucoup de place à la fantaisie et à tout ce qui attirait l'attention. Le port des bijoux et accessoires chez les hommes était donc soumis à certaines restrictions liées à la modestie de la toilette. Une canne et un parapluie bien serré dans son fourreau, tenus par la poignée et la tête en bas, ajoutaient au style du jeune homme. Un gentilhomme ne portait pas quantité de bagues à ses doigts, il n'arborait pas de nombreuses breloques sur son gilet<sup>105</sup>. La bague s'avérait un outil intéressant pour le jeune homme : passée au premier doigt de la main gauche, elle signifie à l'entourage que le porteur était célibataire et à la recherche d'une femme<sup>106</sup>. Avis aux intéressées !

### Conclusion

Le jeune homme, qui initiait une démarche de séduction et désirait produire un effet, utilisait, selon les circonstances, des mises en scène du corps variées qui rendaient sa démarche et ses intentions explicites. Créer une réaction de désir chez le sexe opposé, se positionner face aux autres prétendants, réclamait ce « travail incessant de la culture sur la nature<sup>107</sup> », gage d'attention et d'estime.

Dans cette grande mise en scène, le corps se déplace et se positionne. Les techniques « d'allées et venues » et de « rapprochement physique » mises en œuvre par le jeune homme faisaient, comme le souligne l'étude des manuels de savoir-vivre, parties de

---

<sup>105</sup> Rouleau, *Manuel des bienséances...*, p. 80.

<sup>106</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 199.

<sup>107</sup> Perrot, *Le travail des apparences...*, p. 8.

l'outillage de séduction accepté et pratiqué. Elles demandaient de la subtilité, de la patience et une dose d'opportunisme.

Le corps parle aussi, souvent sans équivoque, les jeux du regard servaient d'indicateurs et de déclencheurs. Premiers billets doux des amants, les regards savaient caresser et toucher à distance, tout comme ils pouvaient se fermer à l'autre, l'ignorer, indiquer de la jalousie et de la colère. Le regard d'un jeune homme devait se contrôler tout en demeurant flamboyant et pénétrable. La capture amoureuse se réalisait aussi par le timbre de la voix et l'art de la parole, qui une fois bien maîtrisés laissaient transparaître les qualités masculines comme le courage, la douceur et la tolérance.

Le corps se couvre, se transforme, se dresse, il s'évertue, comme le souligne Philippe Perrot, à « ressembler aux mots et images<sup>108</sup> ». S'habiller avec goût, posséder un bon maintien, porter à son l'hygiène corporelle une attention particulière, démontrait une nature masculine élégante digne de respect et d'estime de la part de ses pairs.

La mise en scène du corps constituait donc une partie importante de la séduction masculine. Ayant fait l'objet, certainement, de moins de commentaires que la mise en scène du corps féminin, il n'en demeure pas moins que le corps masculin représentait un capital de charme qu'il fallait mettre en valeur et savoir utiliser à bon escient. L'idéal masculin en matière de séduction se construisait autour de cette mise en scène du corps étudiée et travaillée. Le travail des apparences venait augmenter le pouvoir de séduction du jeune homme sur les jeunes filles, mais également sur leurs mères.

---

<sup>108</sup> Perrot, *Le corps féminin...*, p. 8.

## Chapitre 3

### De l'art de faire la cour à la déclaration d'amour

*La conduite d'un amoureux en titre doit être basée sur une conception intelligente des devoirs de l'homme du monde.*

*Le guide des amoureux et des gens du monde, 1898.*

Fréquentant les endroits favorables aux rencontres avec la gent féminine, puis attirant l'attention d'une jeune fille et créant un effet de désir chez elle, le jeune homme continuait son opération de charme à travers trois étapes : les présentations, la cour et la déclaration d'amour. Au cours de ces différentes démarches, il devait s'employer à mettre en valeur sa candidature de soupirant en titre, dans le but de pouvoir demander la main de la jeune fille dont il était amoureux. À ce stade, faire valoir sa personne et sa situation sociale prévalait. Cela impliquait la mise en œuvre d'un autre type de stratégie de séduction que le travail des apparences : la mise en scène de l'esprit et de l'âme. L'étude des manuels de savoir-vivre du corpus souligne l'importance et le rôle des qualités de l'esprit et des principes moraux comme agent de séduction masculine. Un jeune homme devait savoir se comporter et adopter les qualités morales dignes d'un honnête homme afin de conquérir le cœur d'une jeune fille et gagner l'estime de sa famille.

### 3.1 L'étape des présentations et de l'enquête

« La première règle à observer en matière d'étiquette, lorsqu'il s'agit de faire sa cour, est celle de la présentation<sup>1</sup> », affirme un des manuels de savoir-vivre consultés. Un jeune homme, qui passait outre cette convention avant de faire des avances à une jeune fille, démontrait un mépris certain envers les convenances et risquait, selon les moralistes, de compromettre ses chances de réussites. Procédure incontournable, les présentations permettaient au jeune homme de se faire connaître officiellement auprès de la jeune fille et surtout de sa famille. Il n'y avait pas de règles fixes sur la manière d'obtenir ces présentations dont l'objectif était double : premièrement, être admis officiellement dans la société de la jeune fille et, deuxièmement, informer la famille de celle-ci sur ses intentions, sa réputation et sa situation financière.

Il existait plusieurs moyens pour parvenir à être introduit auprès de la jeune fille et de ses parents. Lorsque les deux jeunes adultes fréquentaient le même milieu, il s'avérait plutôt facile de glaner des informations concernant l'autre. Il s'agissait de s'enquérir de manière précise du statut social et de la respectabilité des familles respectives. Une fois ces informations acquises au moyen d'une « enquête aussi minutieuse que possible », le jeune homme était autorisé à solliciter l'aide d'une connaissance commune pour se faire introduire auprès de l'adorée.

Dans le cas où il se révélait difficile, voire impossible, de décrocher une audience de cette manière, le jeune pouvait « s'en rapporter aux événements et il est à supposer que le

---

<sup>1</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 88.

hasard soigneusement surveillé ne manquera pas de fournir la chance désirée<sup>2</sup> » ou encore écrire aux parents de la jeune fille et demander à être reçu en visite. Les manuels de savoir-vivre proposaient une panoplie de modèles épistolaires pour le jeune homme qui aspirait à faire la cour à une jeune fille. Adressée au père, la lettre formulait le désir d'offrir ses hommages à la demoiselle et sollicitait avec le père un entretien durant lequel il serait possible de livrer toutes les informations relatives à sa situation :

*Lettre d'un jeune homme au père d'une demoiselle à laquelle il désire faire sa cour*

Monsieur, j'ose me flatter que la doiture (sic) de mes intentions vous fera excuser la liberté que je prends en vous écrivant cette lettre, dans laquelle je vous fais connaître l'affection et l'estime que j'ai conçues pour mademoiselle votre fille. Je ne voudrais pas, monsieur, m'adresser à elle sans avoir votre assentiment ; je préfère, si toutefois vous me trouvez digne de cet honneur, me recommander à elle par votre approbation. La manière dont je conduis mes affaires et la réputation intacte dont je jouis, doivent vous être une garantie que je puis la rendre heureuse. Si vous consentez à m'honorer d'un moment de conversation, je m'expliquerai plus long et, j'espère ardemment, à votre satisfaction ; j'apprendrai alors de vous-même si je puis, former des rêves de bonheur pour l'avenir ou si je dois travailler à me guérir d'un amour qui, je le crains a poussé de trop profondes racines dans mon cœur pour être arraché facilement<sup>3</sup>.

Le jeune homme devait d'abord se rapporter aux parents de la jeune fille pour demander leur consentement avant de commencer à faire la cour. Il leur exposait sa

---

<sup>2</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 89.

<sup>3</sup> *Guide des jeunes amoureux, pour parler et écrire*. Québec, s.n., 1863, p. 8.

position financière et présentait les perspectives sur lesquelles il comptait assurer à la jeune fille une vie de ménage décente et heureuse. Malgré la liberté relative que possédait la jeune fille quant au choix d'un conjoint, cette dernière ne pouvait accepter les hommages d'un jeune homme sans que ses parents aient préalablement pris des informations sur lui. Mais, les parents ne devaient imposer un soupirant pour qui la jeune fille n'avait aucune attirance. Une fois la situation sociale et économique du soupirant étudiées par les parents, elle restait libre de refuser les hommages du jeune homme. L'utilité de cette étape était liée à l'importance de contracter un mariage socialement et financièrement avantageux. Les manuels insistaient beaucoup sur les avantages et la nécessité de connaître parfaitement le jeune homme et les présentations constituaient les prémices de cette investigation qui visait à assurer la réussite et le bonheur de l'union matrimoniale.

Se munir de renseignements sur le soupirant qui avait exprimé le désir de courtiser une jeune fille consistait essentiellement à se renseigner sur ses antécédents familiaux ainsi que sur sa condition sociale et économique. Avait-il dans le monde des amis? À quelle famille appartenait-il? Attirait-il l'honneur et l'estime de ses pairs? Jouissait-il d'une réputation et d'une moralité sans taches? Avait-il les ressources financières nécessaires? Provenait-il d'un milieu social équivalent à celle de la famille de la jeune fille?

Outre l'amour et les qualités morales, le bonheur conjugal reposait également sur les conditions sociales. Les guides de savoir-vivre mettaient l'accent sur l'idée que les amoureux devaient être issus du même milieu afin d'assurer un mariage heureux. Selon le *Guide des amoureux et des gens du monde*, il fallait « que la position et la fortune des

amoureux soient à peu près égales<sup>4</sup> ». L'inégalité des fortunes et de l'éducation constituait un facteur à ne pas négliger afin de contracter une union heureuse. Il semblait accepté qu'un jeune homme s'engage avec une jeune fille dont la fortune était moins importante, mais le contraire était plutôt mal vu. Un jeune homme, qui prenait comme épouse une jeune fille qui possédait une éducation et une fortune considérablement plus élevées que la sienne encourait, les reproches, la honte et le déshonneur. Un guide souligne que dans ce cas, la femme se croyait alors en droit de commander la maison, de décider des dépenses à faire et de tenir la bourse, laissant l'époux sans droit de parole : « si le mari se permet la moindre observation, elles n'en tiennent aucun compte; s'il élève la voix, on lui ferme aussitôt la bouche par ces mots : *C'est de votre femme que vous tenez votre position*. Pour un homme qui a quelques sentiments d'honneur, est-il rien de plus humiliant? Est-il une plus cruelle souffrance morale que celle d'être sous un joug aussi honteux?<sup>5</sup> ». Aucun homme ne pouvait espérer gagner le respect de sa femme et de son entourage s'il n'était pas le propre artisan ou héritier de sa position et de sa fortune. D'un point de vue masculin, chez les bourgeois, l'ascension sociale se réalise d'abord et surtout par une réussite professionnelle et familiale<sup>6</sup>.

Les présentations et la période d'enquête avaient pour objectif de limiter les écueils et les situations embarrassantes pour les familles impliquées. Mais elles représentaient aussi une occasion de construire un modèle masculin précis et absolu. Si elles semblaient surtout

---

<sup>4</sup> *Guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 34.

<sup>5</sup> *Guide des amants...*, p. 41-42.

<sup>6</sup> Voir à ce sujet « Le modèle bourgeois » dans André Rauch, *Le premier sexe. Mutations et crise de l'identité masculine*, Paris, Hachette, 2000, p. 85-120.



servir la famille de la jeune fille, on incitait quand même fortement le jeune homme à s'assurer des « qualités domestiques de l'adorée » et de tenter de savoir si « le service des provisions n'est pas pour elle lettre morte; si elle possède, comme toute femme le doit, certaines notions culinaires<sup>7</sup> ».

### 3.2 Faire la cour

« Les plus beaux jours de la vie d'un homme [...] sont ceux qu'il a passés à courtiser celle qui devait être sa femme<sup>8</sup> », disait un moraliste. Faire la cour représentait le moment où la jeune fille pouvait recevoir les hommages du jeune homme qui avait su produire une impression favorable lors des présentations. L'exercice consistait à faire preuve d'un dévouement absolu à l'égard de l'élue et de lui indiquer la mesure des sentiments et de l'amour qu'elle inspirait. Le sort de la femme étant « d'être fiancée et conquise<sup>9</sup> », le rôle du jeune homme était de conquérir son amour par une cour assidue et honnête. Faire la cour à une jeune fille consistait, selon un des manuels de savoir-vivre, « à faire preuve à son égard d'attentions pas assez accentuées pour alarmer et pas assez vagues pour n'être pas comprises<sup>10</sup> ». Un jeune homme honnête qui ne nourrissait pas d'idées ultérieures de mariage était tenu de ne pas manifester des attentions particulières envers une jeune fille et savait se garder de badiner avec les sentiments.

Faire la cour permettait aux deux jeunes adultes de mieux faire connaissance et de créer un attachement réciproque susceptible de se développer en un sentiment d'amour, de

---

<sup>7</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 89.

<sup>8</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 77

<sup>9</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 77

<sup>10</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 77.

confiance et de respect, gages d'un mariage heureux et stable. Le mot clé à cette étape du processus de séduction était l'assiduité. Cette attitude dévouée laissait au jeune homme la possibilité de faire comprendre à la jeune fille qu'elle avait conquis son cœur par ses « grâces enchanteresses », sa « charmante figure » ou son « esprit séducteur » et qu'il désirait ardemment qu'elle lui accorde son cœur.

Rendre hommage à une jeune fille signifiait multiplier et régulariser les visites à la demeure familiale pour se consacrer « aux extases amoureuses et au badinage idéal<sup>11</sup> ». Les sorties au théâtre, au restaurant, au parc devenaient des moments privilégiés pour éblouir et se faire aimer de la jeune fille par son intelligence, ses valeurs morales, ses idées et sa conversation. Étape qui préparait la déclaration d'amour, rendre ses hommages demandait de l'ingéniosité et de la perspicacité afin de conquérir le cœur de la jeune fille. Un manuel racontait :

Avant de faire une déclaration d'amour, il faut, avant tout, prendre des renseignements. Si c'est une fille qui sort de pension, il faudra exhater (sic) sa jeune imagination, développer son inclinaison sentimentale suivant qu'elle sera poussée par la tête ou par le cœur. Quelques romans d'amour glissés à l'insu des parents, et dont on fera l'analyse en s'apitoyant sur le sort des amants que la fortune se plaît à tourmenter [...]. Il faudra jouer franchement, étourdiment avec elle comme un véritable écolier, mais on conviendra de s'appeler frère et sœur; ces deux mots sont magiques, et ils sont la transition obligé (sic) d'un sentiment encore peu sensible, mais capable de s'élever à l'exaltation la plus effrénée. Si cette fille est, au contraire, timide, réservée, aimant ses parents avec tendresse, il faut, se dévouer à ses parents, montrer de la sagesse, développer devant elle les motifs de prudence qui vous ont

---

<sup>11</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 107.

dirigés dans telle occasion; rompez, rompez quelques fois cette monotonie circonspecte par un éclat de générosité et de désintéressement. Si c'est un enfant dont la misère ou la rudesse de ses parents ait tristement éprouvé le cœur, montrez-vous compatissant, généreux, mais avec délicatesse<sup>12</sup>.

Combien de temps dureraient ces « jours heureux » où les jeunes amoureux se courtoisaient? En règle générale, il n'était pas à souhaiter que la cour dure trop longtemps. Une cour qui tirait en longueur aboutissait souvent « à quelque froissement de personne ou de famille et Cupidon à force de voyager finit par ne pas aboutir à l'autel de l'Hymen<sup>13</sup> ». On incitait le jeune homme à ne pas « temporiser » dans les affaires d'amour, de peur de déplaire à la jeune fille et de perdre sa place au profit d'un autre soupirant qui aura su se montrer plus rapide : « jeunes gens, battez le fer quand il est chaud, ou peut-être vous le trouverez froid et n'en pourrez rien faire, quand vous vous mettrez à l'œuvre<sup>14</sup> ». D'un autre côté, une cour trop courte s'avérait lacunaire. Les manuels de savoir-vivre s'entendaient pour prescrire une cour d'environ douze à dix-huit mois.

### 3.3 L'art de plaire

Faire la cour à l'objet de son amour c'était d'abord s'assurer de lui plaire, et à ce titre plusieurs facteurs entraient en ligne de compte. Comme nous l'avons vu, l'art d'intéresser et de séduire une jeune fille passait entre autre par une mise en scène du corps (maintien, hygiène, vêtements). À l'étape de la cour, d'autres éléments comme les qualités morales, l'attitude, les visites ou les cadeaux venaient s'ajouter à l'outillage de séduction

<sup>12</sup> *Guide des jeunes amoureux pour parler et écrire...*, p. 21.

<sup>13</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 80.

<sup>14</sup> *Guide des jeunes amoureux pour parlé et écrire...*, p. 18.

masculin et contribuaient à accentuer l'effet de désir et le sentiment d'amour chez la jeune fille. Le travail des qualités de l'esprit et du coeur formait alors cette mise en scène de « l'âme » complément essentiel à la mise en scène du corps.

### ***3.3.1 La courtoisie : manifestation extérieure de toutes les vertus***

« Un homme [...] qui ignore les règles de politesse, peut-être un homme de probité, brave homme, homme à talents, si l'on veut, grand homme; mais il ne sera jamais un personnage agréable. On se renferme pour l'éviter [...] »<sup>15</sup>. La courtoisie, sentiment de bienveillance, de respect et d'amour, était de ces qualités masculines que le jeune homme devait impérativement cultiver et mettre en pratique afin de s'attirer l'estime d'une jeune fille et de ses pairs. Devenir un vrai gentilhomme, telle était l'ambition que tout jeune homme devait avoir en tête et, selon les manuels, obtenir ce titre constituait « le meilleur brevet social »<sup>16</sup>. S'activer à démontrer ces qualités de l'âme contribuait, aux dires des spécialistes du savoir-vivre, à augmenter ses chances de réussites en matières de fréquentations amoureuses.

Un homme courtois ne se gausse pas des sentiments des autres hommes ou femmes, il ne se laisse pas emporter par la colère, dans ses gestes et ses paroles il ne démontre pas de jalousie et enfin il ne méprise pas les lois de la société<sup>17</sup>. Un vrai monsieur empreint de courtoisie est calme, franc, cordial, bienveillant, respectueux des droits et sentiments

---

<sup>15</sup> *La vraie politesse et le bon ton, plus particulièrement à l'usage des élèves des collèges, pensionnats, etc. et de tous ceux qui entrent dans la société.* Montréal, Sénécal, 1873, p. 5.

<sup>16</sup> Madame Marc Sauvalle, *Mille questions d'étiquette discutées, résolues et classées.* Montréal, Beauchemin, 1907, p. 278.

<sup>17</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 22.

d'autrui, modeste et brave. Un gentilhomme est toujours ponctuel. Que ce soit lors des rencontres d'affaires ou des visites amoureuses, elle se présentait comme une qualité nécessaire chez l'homme du monde. Selon Madame de Sauvalle, arriver en retard ou carrément manquer un rendez-vous galant relevait du registre des offenses graves « propre à créer un ressentiment bien justifiable<sup>18</sup> » chez la jeune fille. Un jeune homme à la mémoire défectueuse devait se prémunir d'un petit carnet à l'intérieur duquel il consignerait ses différentes obligations sociales.

Se montrer attentif et à l'écoute au cours d'une rencontre avec la jeune courtisée, lui permettait de connaître et de satisfaire « avec le plus gracieux des empressements<sup>19</sup> » ses désirs, ses goûts, inclinaisons et principes. Un soupirant qui regardait constamment sa montre ou paraissait distrait passait pour négligeant et n'augurait rien de prometteur. Aucune jeune fille ne devait encourager l'amour d'un jeune homme discourtois et dont la conduite pourrait l'embarrasser. « Les amoureux qui se conduisent en ours sont bons à rester dans les bois<sup>20</sup> » arguaient les moralistes.

### **3.3.2 De l'intelligence et des principes**

Un jeune homme ne pouvait espérer gagner le respect et l'amour d'une jeune fille s'il ne possédait pas certaines qualités personnelles et une honorabilité sans taches. Aux dires des manuels, les grâces de l'esprit faisaient partie de l'outillage de séduction du jeune homme. *Le guide des amoureux et des gens du monde* a mis « l'intelligence » en première

---

<sup>18</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette...*, p. 304.

<sup>19</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 97.

<sup>20</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 22.

place de la liste de qualités à rechercher chez un jeune homme: « Un homme inintelligent ne peut jamais imposer à une femme le respect; sans respect, il ne peut y avoir d'estime, et sans estime il n'y a pas d'amour<sup>21</sup> ». Savoir imposer le respect et s'affirmer était des qualités masculines par excellence qui menaient le jeune homme vers la réussite sociale et professionnelle.

Viennent se greffer à cette qualité essentielle une foule de principes qui participaient eux aussi à construire l'idéal masculin de l'époque. L'amour du travail procurait le respect et le bonheur; la réussite professionnelle, l'estime et l'admiration. L'honneur masculin bourgeois tenait dans la volonté, la détermination et l'ardeur au travail. Futur chef de famille, protecteur et pourvoyeur de celle-ci, le jeune homme qui n'avait pas un emploi du temps respectable, fut-il immensément riche, ne se présentait pas comme une valeur sûre pour un mariage heureux et stable. La jeune fille qui épouserait un tel jeune homme s'exposait, comme le démontrent les recherches de Thierry Nootens portant sur ces héritiers ratés, à vivre scandales, déshonneur et même abandon, anéantissant ainsi ses chances de s'établir dans la société<sup>22</sup>. L'oisiveté et la paresse, selon les moralistes, menaient inéluctablement le jeune homme dans les dédales du vice et de l'immoralité<sup>23</sup>. L'honorabilité masculine consistait à jouir d'une réputation sans taches et de la protection

---

<sup>21</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 20.

<sup>22</sup> Thierry Nootens, « "What a Misfortune that Poor Child Should Have Married Such a Being as Joe" : Les fils prodiges de la bourgeoisie montréalaise, 1850-1900 », *Canadian Historical Review*, 86, 2 (June 2005), p. 225-256.

<sup>23</sup> C'est dès leur passage au collège que l'on tente de contrer les effets de l'oisiveté et d'initier les pensionnaires à leur condition d'homme. Claude Galarneau a bien démontré l'obsession que l'autorité des collèges manifestait à l'égard de l'oisiveté et de ses effets. Les règlements, la surveillance constante et les activités quotidiennes laissaient peu de temps libre aux jeunes hommes pensionnaires du collège. Claude Galarneau, *Les collèges classiques au Canada français (1620-1970)*, Montréal, Fides, 1978. p. 210-215.

de l'opinion publique<sup>24</sup>. Posséder un nom souillé par des pratiques libertines signifiait être catalogué dans la classe des hommes immoraux et irrespectueux du sexe faible. « Le critérium du savoir-vivre<sup>25</sup> » était le respect du genre féminin.

Avoir des principes arrêtés, posséder le courage de ses opinions, faire montre de ténacité et de courage, sans faire preuve d'effronterie, caractérisait également le gentilhomme. Le cursus des collèges classiques que fréquentaient les jeunes bourgeois de l'époque, prisait l'exercice de la dispute, qui consistait en un échange d'arguments divergents sur un sujet précis, permettant ainsi de développer chez le collégien son leadership et sa capacité de persuasion<sup>26</sup>. Soucieux de faire bonne impression auprès de la jeune fille qu'il a choisi de conquérir, le jeune homme devait défendre ses idées et ses positions avec fermeté et délicatesse, sans blesser ou offenser quiconque. S'attirer l'estime et le respect d'autrui et des femmes passait par le respect de lui-même et de ses idées : « Avant que nous respections un homme, il faut qu'il apprenne à se respecter lui-même<sup>27</sup> ». Encore fallait-il que celui-ci ait une opinion à lui. Faire figure de girouette en matière d'opinion, n'avait rien pour inspirer confiance et séduire une femme. Les hommes inconstants intellectuellement faisaient preuve d'une faiblesse de caractère, offraient un tableau désolant, et ne méritaient aucunement l'estime d'une femme. Comment un homme, infidèle à ses opinions, pourrait-il être fidèle à ses affections?

---

<sup>24</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 89.

<sup>25</sup> Sauvalle, *Mille questions d'étiquette...*, p. 300.

<sup>26</sup> Galarneau, *Les collèges classiques...*, p. 180-215.

<sup>27</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 21.

### 3.3.3 *Les présents, les éloges et autres familiarités*

Un jeune homme qui faisait sa cour devait-il offrir des présents à la jeune fille qu'il courtisait? Les manuels de savoir-vivre sont catégoriques à ce sujet : pas de cadeaux avant la déclaration d'amour officielle. Une fois cette étape franchie, le jeune homme était autorisé à exprimer sa reconnaissance et son bonheur en offrant à la famille un panier de fruits, du gibier ou des bonbons. Les cadeaux ne pouvaient profiter seulement à la jeune fille, car c'eût été attirer toute l'attention sur elle seule et négliger de remercier les membres de la famille qui lui prodiguaient politesses et reconnaissance.

Les fleurs s'offraient à l'adorée, mais le jeune homme ne devait manquer d'en offrir aussi aux sœurs de celle-ci. Bien entendu, le soupirant idéal avait préalablement consulté un des nombreux guides portant sur le langage des fleurs afin de livrer cet hommage sans faire naître d'ambiguïtés. Les fleurs par leur couleur et leur variété exprimaient un grand nombre de sentiments ou de pensées, en voici quelques exemples puisés dans les différents guides du corpus : Le lis, le lilas ou la primevère signifiaient : « Je n'ai jamais aimé que vous », la vivace portant le nom « d'oreille d'ours » apparaissait comme la plante de la séduction, la tulipe et le géranium rouge énonçaient : « votre beauté me fait désirer d'être votre époux » ou encore offrir des fleurs des champs voulait dire : « Simplicité, c'est la vertu des belles âmes »<sup>28</sup>.

Rendre un hommage amoureux à la jeune fille convoitée pouvait aussi prendre la forme de paroles et de regard offerts. D'ailleurs, un des spécialistes du savoir-vivre affirme

---

<sup>28</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 197-198; Nitouche, *L'ami des salons*, p. 22.



que l'hommage le plus cher à la femme courtisée est « l'hommage des yeux qui se reposent sur elle avec amour et admiration; c'est ce regard qu'elle sent plutôt qu'elle en voit, qu'elle accueille avec réserve tout en étant sûre de le rencontrer au moindre appel<sup>29</sup> ». Les éloges et les compliments prodigués avec mesure, honnêteté et respect ont toujours un effet positif, tout comme les paroles d'amour prononcées en catimini.

En cette fin de siècle où la hantise du péché de la chair rendait tout rapprochement physique suspect, le baiser, les serremments de mains et les regards passionnés étaient marqués par les restrictions morales. Toutefois, les entraves mondaines, aux dires d'un guide de savoir-vivre, augmentaient la valeur de ces attentions subtiles : « ainsi donnés à la dérobee, elles ont la douceur exquise du fruit défendu<sup>30</sup> ».

Le savoir plaire cependant n'était pas un gage absolu de succès comme le souligne certains moralistes. Si ces derniers incitaient fortement le jeune homme à posséder de bonnes qualités et des honneurs, certaines jeunes filles se laissaient plutôt charmer, semble-t-il, par des jeunes hommes qui « aiment faire la vie » et qui se montrent distant et parfois même indifférents. Cette attitude n'était pas forcément mauvaise, car trop de chaleur pouvait nuire. « On prétend quelquefois que les hommes qui professent à l'égard des femmes le respect le plus exalté et le plus intransigeant sont rarement ceux qui réussissent le mieux avec le sexe<sup>31</sup> ». Une jeune fille ne devrait pas écarter de la course un soupirant qui lui a d'abord paru froid ou indifférent, qui lui a déplu au cours d'une valse, qui ne suivait pas certaine modes ou qui a fait montre d'audace en risquant quelques observations,

<sup>29</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 97.

<sup>30</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 98.

<sup>31</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 98.

elle pourrait trouver chez ce jeune homme le mari idéal. Un amoureux répondant au plus « délicieux idéal » pouvait parfois se transformer en un mari froid et inattentif<sup>32</sup>.

### 3.4 La déclaration d'amour

Après avoir consacré ses énergies à rendre hommage à la jeune fille et à tenter de s'attirer son amour, le jeune homme devait penser à faire sa déclaration officielle. Étape incontournable que *Le guide des amoureux et des gens du monde* définit comme suit : « La déclaration d'amour est l'offre que fait le jeune homme à la jeune fille de son amour en demandant le sien en échange; c'est une démarche qui se passe uniquement entre les deux amoureux et qui diffère totalement de la demande formelle<sup>33</sup> ». La déclaration d'amour se présentait comme une affaire sérieuse qui ne méritait pas d'être prise à la légère. En exprimant son désir et son amour, le jeune homme prodiguait l'honneur le plus grand qu'un homme puisse accorder à une femme. Cette démarche indiquait que la jeune fille choisie était pour lui supérieure aux plus belles<sup>34</sup>.

Le jeune homme devait se montrer catégorique et clair sur ses intentions futures. Il ne lui suffisait pas, comme le soulignaient les moralistes, d'avouer son amour à la jeune fille, mais également de lui faire part de son intention d'en faire son épouse et de s'assurer qu'elle partage ses sentiments<sup>35</sup>. Les nombreux conseils, encouragements et suggestions, prodigués par les spécialistes du savoir-vivre, mettent en évidence le caractère éprouvant d'une telle démarche. Comment procéder : de vive voix ou par écrit? Et surtout comment

<sup>32</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 27.

<sup>33</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 94.

<sup>34</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 94.

<sup>35</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 91.

savoir que l'on plaît à la jeune fille? De quelle manière vaincre la timidité et la peur du refus et du rejet, réalités immanentes du jeu de séduction? La déclaration d'amour représentait le moment où le jeune homme espérait voir ses espérances confirmées. Les manuels du corpus offraient de nombreux modèles épistolaires mettant en lumière cet état d'esprit.

*Déclaration d'amour*

Mademoiselle,

L'aveu que je viens vous faire de la passion que vous avez fait naître chez moi vous étonnera-t-il? Je ne le crois pas; vous êtes si aimable, si ravissante, que vous devez être habituée à conquérir les cœurs. Ma déclaration vous offenserait-elle? Je ne pense pas; car vous seriez trop injuste si vous me faisiez un crime de n'avoir pu garder en moi l'expression de l'amour que vous m'inspirez. Mes sentiments vous déplairaient-ils? Il me semble que vous ne pouvez me reprocher de savoir apprécier votre charmante figure, votre esprit séducteur et vos grâces enchanteresses. Non! je ne suis pas coupable, parce que je vous déclare respectueusement l'affection que je vous porte; mais je puis être malheureux, si vous refusez d'agréer mes hommages. Votre amabilité, votre beauté et vos nombreuses qualités, mademoiselle, vous feront trouver beaucoup d'admirateurs. Vous rencontrerez, je n'en doute pas, des adorateurs plus méritants que moi; mais jamais vous séduirez un cœur qui vous aime avec plus d'ardeur. Avec quelle inquiétude je vais attendre votre réponse. Faites-moi connaître au plutôt, je vous conjure, si je dois marquer comme mon plus beau jour, celui où je vous vis pour la première fois. Je vous laisse à décider, mademoiselle, si je serai le plus heureux ou le plus malheureux des mortels; si vous agréez l'offre respectueuse que je vous fais de mon cœur, je travaillerai à vous convaincre qu'*amour constant* est la devise de celui qui brûle de se dire à vos pieds<sup>36</sup>.

---

<sup>36</sup> *Guide des jeunes amoureux pour parler et écrire...*, p. 10-11.

Il y avait deux manières de s'exécuter, mais avant de se lancer et comme la déclaration d'amour était parfois effectuée en même temps que les présentations, le jeune homme avait intérêt à se renseigner, car « du moment qu'il aime, l'homme, même le plus sage, ne voit plus aucun objet sous son véritable jour. [...] parce qu'un homme amoureux confie trop vite sa passion, et qu'à moins de ruses en amour, on est ridicule ou sur le point de le devenir<sup>37</sup> ». Pour ces raisons, le jeune homme ne se pâmait pas devant une coquette sous peine d'être l'objet de ses moqueries ni se jetait au pied d'une jeune fille naïve et simple qui ne connaissait pas ses sentiments, agir ainsi la ferait fuir et avertir ses parents à coup sûr. « Il faut circonvenir les femmes et s'en emparer doucement<sup>38</sup> ». Le guide poursuit en disant que sur cent déclarations faites sans préparation, seulement une produira l'effet escompté<sup>39</sup>. Malgré le fait que généralement la jeune fille à laquelle le jeune homme faisait une déclaration s'y attendait toujours un peu par des « indications préalables provenant soit du ton des paroles soit de certaines particularités des manières<sup>40</sup> », la peur de vivre un rejet rendait souvent les jeunes hommes hésitants. C'est pourquoi on leur suggérait de se préparer et de prendre des renseignements sur la jeune fille qui devait recevoir cet hommage.

La première façon de faire et de loin la plus recommandable : la déclaration d'amour exprimée de vive voix, en personne. Le jeune homme devait choisir le moment propice à une telle démarche afin de pouvoir capter l'attention et le respect de la jeune fille.

---

<sup>37</sup> *Guide des jeunes amoureux pour parler et écrire...*, p. 20.

<sup>38</sup> *Guide des jeunes amoureux pour parler et écrire...*, p. 20.

<sup>39</sup> *Guide des jeunes amoureux pour parler et écrire...*, p. 20.

<sup>40</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 92.

L'avantage de cette manière de procéder se retrouve dans les multiples « artifices » que le langage offre et qui peuvent très bien servir les ambitions du jeune homme qui sait s'en servir. Si l'usage de la langue ne devait en aucun cas être utilisé pour tromper la jeune fille, on conseillait tout de même au jeune homme d'adopter une diction « quelquefois précipitée et chaleureuse, en d'autres temps froide, inquiète et embarrassée » dans le but donner aux sentiments ainsi exposés, une « expression plus forte et plus puissante »<sup>41</sup>. Ces nuances du langage trouvaient un écho favorable chez la jeune fille intelligente qui découvrait rapidement « tout ce qu'il y a de vrai et de sincère dans ces paroles » et faisait « la part du métal pur et de l'alliage »<sup>42</sup>.

Le deuxième moyen de faire sa déclaration d'amour, à utiliser en dernier recours et seulement si une rencontre n'a pas été possible, consiste à faire une déclaration écrite, honnête et franche. Mais la multitude de modèles épistolaires de déclaration d'amour laisse plutôt penser que cette façon moins noble en principe de faire connaître ses sentiments aura dans le fond servi beaucoup de jeunes hommes amoureux. Faire sa déclaration d'amour par écrit était mieux que de ne pas en faire du tout, car prolonger la période de la cour trop longuement par peur d'être rejeté était fort mal perçu.

### 3.5 La timidité et la peur du rejet

Malgré la force et la sincérité des sentiments qui animaient le jeune homme, certains devaient faire face à cette « émotion mentale » pénible qu'étaient la timidité et la peur du rejet. Les spécialistes du savoir-vivre affirment que la timidité avait généralement pour

---

<sup>41</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 92.

<sup>42</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 92.

cause : « la sensibilité du tempérament et la méfiance accompagnées d'une confiance en soi très limitée et généralement de peu d'énergie<sup>43</sup> ». Cette timidité excessive, souvent corollaire de la peur du rejet, pouvait amener certains jeunes hommes à constamment reporter le moment de la déclaration d'amour, ce qui livrait le couple à l'incertitude. Dans des cas extrêmes, la peur du rejet menait certains jeunes hommes, pourtant amoureux de la jeune fille, mais toujours hésitants, à devenir vieux garçon.

La peur du rejet et du refus venait marquer viscéralement le processus de séduction et contribuait à définir l'idéal masculin. Cette inquiétude d'être l'objet de rabrouements et de railleries transparaît dans plusieurs manuels de savoir-vivre. Il existe des conseils prodigués sur la conduite à adopter en pareille circonstance. D'une manière plus subtile, ce sentiment, de prime abord négatif et péjoratif, surmonté devient un symbole de courage masculin. La déclaration est donc une épreuve qui forge le caractère.

Le jeune homme qui voyait sa proposition refusée, soit parce que la jeune fille avait déjà fait son choix et accepté les hommages d'un autre jeune homme ou pour la simple raison que les sentiments ne s'avéraient pas réciproques, devait conserver une attitude digne de respect et d'estime, et ce, « quand même elle le blesserait de l'aveu de son indifférence<sup>44</sup> ». « Écouter la voix du devoir », savoir se résigner, ne pas insister de crainte de se donner des « airs de ridicule ». Se montrer intelligent et prendre la jeune fille au mot, pouvait éviter au soupirant déçu de passer pour un niais et ainsi sauvegarder son honneur. Agir en homme, garder la tête haute malgré un amour-propre blessé, démontrait de la part

<sup>43</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 190.

<sup>44</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 94.

de l'amoureux éconduit un courage digne d'un gentilhomme. Le code d'honneur masculin lui interdisait de manquer de considération ou de blâmer en public la jeune fille qui l'avait repoussé. Ce même code lui commandait de garder secrètes les paroles confiées par celle-ci ou encore ce qui s'est passé entre lui et elle pendant qu'il la courtisait<sup>45</sup>. C'est dans l'expérience du rejet que le principe suivant revêt tout son sens : « *La conduite d'un amoureux en titre doit être basée sur une conception intelligente des devoirs de l'homme du monde*<sup>46</sup> ».

## Conclusion

Les étapes du processus de séduction explorées dans ce chapitre démontrent que la mise en scène de « l'âme » et des « grâces de l'esprit » s'avérait essentielle pour conquérir le cœur d'une jeune fille. Les présentations et l'enquête permettaient d'établir si les intentions du jeune homme apparaissaient honnêtes et si sa situation sociale et financière constituait une assise stable et favorable à une union heureuse et profitable.

Dans le cas où la jeune fille et la famille se montraient encourageantes et consentantes à ce que le soupirant fasse une cour en règle à la jeune fille, le jeune homme devait alors tout mettre en oeuvre pour plaire. Adopter un comportement digne d'un gentilhomme, se montrer courtois, respectueux, attentif, avenant, courageux, honnête, passionné et de bonne compagnie envers la jeune fille et sa famille faisait partie de l'outillage de séduction d'un galant.

---

<sup>45</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 128-129.

<sup>46</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 97.

La courtoisie impliquait une panoplie de principes qui de prime abord avaient pour fonction de rendre les relations avec autrui plus agréables. La politesse amoureuse possédait une charge de séduction certaine et pouvait certainement servir le jeune homme dans son désir de plaire à la jeune fille qu'il courtisait

Démontrer de l'intelligence, de l'assurance, des principes moraux honorables et faire preuve d'énergie au travail présentait des atouts indéniables pour le jeune homme déterminé à conquérir l'amour de la jeune fille qui a accepté de se laisser courtiser. Faire la cour demandait aussi de l'assiduité et de la régularité, qualités que les visites à la maison familiale permettaient de déployer.

La période, où le jeune homme s'attachait à gagner l'amour et le cœur de la jeune fille, apparaissait comme les plus beaux jours d'un homme. Toutefois, malgré les plaisirs et l'allégresse que procurait cet épisode, le prolonger inutilement, par plaisir ou par peur d'être rejeté lors de la déclaration d'amour représentait une erreur stratégique. Les amoureux trop hésitants à exprimer leur amour courraient la chance de se voir écarté de la course par un prétendant plus rapide ou encore d'attiser l'impatience et la tristesse de la jeune fille.

La peur du rejet s'est révélée un élément intrinsèque du jeu de séduction par la place qu'elle occupe dans les pages des manuels et surtout pour l'expérience masculine et bien réelle qu'elle représente. Coincé dans le rôle d'initiateur, tributaire du bon vouloir féminin pour la concrétisation de ses espérances amoureuses, cette distribution genrée des rôles accentuait chez le jeune homme la charge émotive et masculine reliée à l'acceptation, au



refus et au rejet. Sans l'approbation et les encouragements de la jeune fille, le jeune homme voyait ses ambitions de soupirant réduites à néant. Sans succès amoureux, il risquait de rester célibataire et d'accéder au titre non enviable voire suspect de « vieux garçon ».

## Conclusion

L'étude des manuels de savoir-vivre québécois publiés au cours des dernières décennies du 19<sup>e</sup> siècle et des deux premières du 20<sup>e</sup> siècle nous a permis d'explorer les codes de la séduction masculine, d'en suivre les étapes, les enjeux et les idéaux. Bien que représentant un idéal, ils nous éclairent sur certaines facettes bien réelles de la séduction et de la masculinité. La première étant qu'au cœur du jeu de séduction résidait une finalité prééminente, le mariage. Base de la société, l'union conjugale représentait, aux dires des moralistes, la seule voie honnête et envisageable, avec la prêtrise, pour les jeunes hommes de l'époque. Cet objectif marquait de manière déterminante l'ensemble du processus de séduction et surtout contribuait à la définition d'un idéal masculin bourgeois, chef et père de famille, professionnellement et socialement bien établi.

La littérature du savoir-vivre permet de suivre une opération de charme suivant ses diverses étapes. Fréquenter les endroits et participer aux activités de rencontres susceptibles de mettre le jeune homme en présence de jeunes filles constituait la première étape du jeu de séduction. Qu'il s'agisse des modes et des lieux de rencontre issus du 19<sup>e</sup> siècle comme les visites, les bals, les soirées, les « five o'clock tea » et l'église ou encore de nouvelle sociabilité « fashionable » qui s'institue au tournant du 20<sup>e</sup> siècle (parcs, théâtre, spectacles, carnivals, sports et villégiature), les activités de sociabilité permettaient aux jeunes hommes de voir, d'observer et de charmer les jeunes filles. Les occasions de rencontre entre les deux sexes étaient donc nombreuses et déterminées par l'idée du mariage.

Créer un sentiment de désir et d'attirance chez le « beau sexe » nécessitait, dans un premier temps, une « mise en scène du corps ». Pensons ici aux différentes stratégies pour

se positionner dans l'espace afin d'être aperçu et d'attirer l'attention d'une jeune fille en particulier (allées et venues au parc, positionnement stratégique à l'église ou au bal, ou encore, pour les plus timides l'envoi d'une lettre ou d'un billet doux). Cette mise en scène du corps révélait un désir de contrôle de soi, de ses gestes, de ses émotions et de ses odeurs. Le corps parle. Suivant un registre précis et genré, le visage, les regards, les gestes subtils, le timbre de voix servaient de déclencheurs et d'indicateurs dans la capture amoureuse. Adopter une posture droite et une démarche alerte, arborer des vêtements propres, de bon goût et sans extravagance, porter un intérêt particulier à son hygiène corporelle contribuait à propulser le jeune homme vers l'atteinte de cet idéal masculin qui répondait aux critères du beau et du désirable.

Si le travail des apparences venait augmenter le pouvoir de séduction du jeune homme au moment d'attirer l'attention, les procédures suivantes impliquaient d'autres stratégies. Ces dernières prenaient appui sur ce que nous avons identifié comme la mise en scène de « l'âme et de l'esprit ». Les présentations, l'enquête, l'art de plaire et de courtiser et la déclaration d'amour constituaient des étapes essentielles et incontournables pour conquérir le cœur d'une jeune fille et l'estime des familles engagées dans une relation qui doit déboucher sur une union matrimoniale. Faire montre d'une conduite digne d'un honnête homme apparaissait, aux dires des moralistes, comme l'accomplissement masculin par excellence. L'idéal masculin se caractérisait par ces qualités d'esprit et de cœur que sont le courage de ses idées et de ses émotions, l'honnêteté, le respect de la femme, l'assiduité, l'amour du travail, la considération pour autrui et la bienveillance. Être vif

d'esprit, savoir observer et écouter permettait au jeune homme de plaire et de combler tous les désirs de son adorée et surtout, l'orientait et le guidait dans la continuation des démarches menant aux fiançailles et au mariage.

Notre périple au cœur du monde masculin de la séduction nous a également permis de mettre en lumière une autre réalité : le jeune homme de la fin du 19<sup>e</sup> siècle désireux de rencontrer, de connaître et de courtiser une jeune fille, se retrouvait campé dans le rôle d'initiateur et tributaire du bon vouloir féminin. Il appartenait à la jeune fille de refuser ou d'encourager les avances du jeune homme lorsque ce dernier manifestait le désir de faire connaissance, ou encore au moment où il lui déclarait son amour. Cet état des choses engendrait une peur masculine du rejet et du refus. Les manuels de savoir-vivre regorgeaient de conseils et d'encouragements relatifs à cette expérience certainement courante et difficile, qui marquait le cheminement amoureux des jeunes gens. Un jeune homme hésitant, maladroit, trop timide ou continuellement repoussé par la gent féminine, courrait le risque de subir la disgrâce de rester célibataire, et ainsi de compromettre sérieusement sa réussite sociale et professionnelle : « [le célibataire] vieillit rapidement, quelques fois même son intelligence diminue, son énergie, et son esprit d'initiative perdent aussi de leur vigueur. S'il était marié. Il aurait développé (sic) ses talents avec plus d'énergie, il aurait pu devenir un homme marquant dans les affaires ou dans la politique, il aurait pu être utile à ses concitoyens et à son pays<sup>1</sup> ». Réussir socialement impliquait nécessairement de se marier, et pour ce faire, le jeune homme devait être outillé et conseillé

---

<sup>1</sup> Victorien de Saussy, *Peut-on être heureux sans se marier? Par un célibataire*. s.l., s.n. 189-, p.5.

afin de surmonter la timidité et d'affronter le rejet et le refus, principales difficultés masculines au succès amoureux.

En somme, la conquête amoureuse est un art que le jeune homme devait maîtriser et les manuels de savoir-vivre en livraient les secrets, les techniques et les stratégies. Ainsi explicités, les jeux et les enjeux de la séduction contribuaient à construire et diffuser un idéal masculin issu de la société bourgeoise.

### **L'émergence de nouvelles mœurs : le flirt et le célibat masculin**

À la fin du 19<sup>e</sup> siècle, la bourgeoisie voit les cadres sociaux et les valeurs morales associés à l'idéal masculin remis en question et menacés par les mouvements préconisant l'émancipation des femmes, l'émergence de nouvelles bases établissant la virilité provenant surtout de la classe populaire et l'apparition d'un monde et d'une culture gaie masculine. Ces phénomènes viendront altérer le paysage culturel et diversifier les critères de masculinité jugés acceptables<sup>2</sup>.

Au-delà d'un discours normatif prônant un idéal masculin cautionné par la bourgeoisie, les manuels de savoir-vivre québécois laissent entrevoir l'avènement des changements socio-culturels qui viendront bouleverser les modes et les enjeux de la séduction et effrité cet idéal masculin. Explorer et analyser le monde masculin de la séduction a permis d'identifier ces réalités nouvelles que sont le flirt et le célibat masculin. Ces nouveaux phénomènes socio-culturels ont retenu l'attention des spécialistes du savoir-vivre, révélant ainsi leur existence et soulignant les préoccupations qu'ils engendrent.

---

<sup>2</sup> Chauncey, *Gay, New York...*, p. 145-166; Mosse, *L'image de l'homme moderne...*, p. 91-108.

Le flirt<sup>3</sup>, cette « maladie » et « mode dangereuse » aux dires des moralistes de l'époque, se manifeste en raison « d'un mépris général de l'opinion publique », qui aurait affecté les esprits et contribué à rendre le mariage moins intéressant pour une jeunesse en quête plus de plaisir que de vie de famille et de responsabilités : « Dans cette course au clocher pour le plaisir, le mariage peut quelquefois passer au milieu des obstacles, mais on avouera que ses chances diminuent graduellement<sup>4</sup> ». Ils s'inquiètent de constater que de plus en plus de jeunes adultes entrent en relation sans se préoccuper « des cérémonieuses formalités d'autrefois, ni [de] la raideur de la génération [précédente]<sup>5</sup> ». La jeunesse, prise de « hardiesse », se rencontre en tout lieux et fait connaissance sans façon, faisant fi des notions et des finesses du code de la civilité.

Néanmoins, en cette fin de siècle, le flirt, ce jeu ambigu, demeure encore léger et subtil : phrases à double entente, regards et sourires échangés en catimini ou effleurements équivoques constituent l'arsenal du « flirteur » et de la « flirteuse »<sup>6</sup>. La peur, le désir et la crainte se côtoient et poussent les jeunes adultes à faire preuve de retenue dans ce nouveau jeu amoureux. Le flirt attire le blâme, les reproches et la condamnation de la part des

<sup>3</sup> Selon Fabienne Casta-Rosaz, pendant le premier quart du 19<sup>e</sup> siècle c'est d'abord le mot « flirtation » qui fait une entrée timide et marginale dans les milieux bourgeois. La décennie de 1880 verra le mot se généraliser et se franciser en « flirter », « flirt » et « flirteur », « fleurteuse ». Le flirt apparaît selon elle comme le miroir d'une époque : celle de la transition entre la fin de l'ère puritaine et la révolution sexuelle. Fabienne Casta-Rosaz, *Histoire du flirt. Les jeux de l'innocence et de la perversité, 1870-1968*. Paris, Bernard Grasset, 2000, p. 24.

<sup>4</sup> *Le guide des amoureux et des gens du monde, l'amour, la cour, le mariage : conseils sages pour toutes les situations délicates qui peuvent se présenter depuis la naissance de l'amour jusqu'au mariage et même plus tard : exposé des devoirs à remplir et des règles d'étiquette relatives aux demoiselles et aux garçons d'honneur, aux baptêmes et à divers anniversaires : avec un système complet de télégraphie amoureuse, le langage des fleurs et celui du mouchoir et quelques remarques sur la timidité et le moyen de la faire passer.* Montréal, C.O. Beauchemin, 1898, p. 83.

<sup>5</sup> *Guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 83.

<sup>6</sup> Casta-Rosaz, *Histoire du flirt...*, p. 40.

moralistes. Il contrevient aux règles de bienséance, aux normes sociales et aux valeurs morales et pour ces raisons on l'associe souvent à la déchéance et à la négation de l'amour conjugal, seul sentiment qui :

peut assurer le bonheur sur la terre, [qui] répond à la fois à la loi divine et à la loi humaine : il maintient la continuité de la vie, base de l'univers; il crée la famille, base de la société, source en font des jouissances les plus pures, sauvegarde les devoirs les plus sacrés, il apparaît comme la première condition du bonheur, on pourrait dire même l'existence morale de l'homme<sup>7</sup>.

Le flirt, « caprice frivole », jeu malhonnête aux conséquences funestes, où l'amour compte pour peu, où la passion, sentiment éphémère s'il en est un, brouille les sens et conduit à la perdition, se retrouve au banc des accusés d'une société conservatrice qui tient à préserver ses valeurs et le tissu social organisés autour de la notion du mariage et de la famille.

Si les moralistes s'indignent de ce nouveau jeu amoureux, ils s'affolent encore davantage de constater qu'un nombre sans cesse grandissant de jeunes hommes retardent ou fuient littéralement le mariage et la vie de famille : « There are many gentlemen who prefer to be bachelors than to bear the expense of keeping a dear wife and happy family<sup>8</sup> ».

Ce phénomène, l'historien Howard P. Chudacoff l'a adroitement cerné lorsqu'il s'est penché sur le sujet dans une étude portant sur la progression du célibat masculin, aux États-Unis entre 1890 et 1920. D'après lui, le phénomène du célibat masculin apparaît

---

<sup>7</sup> *Guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 18.

<sup>8</sup> Francis George Jefferson, *Best Advice to Young Ladies and Gentlemen before they Get Married*, Montréal, 1889 ou 1890, p. 13

suffisamment considérable à la fin du 19<sup>e</sup> siècle pour inquiéter moralistes, prêtres et défenseurs de l'institution du mariage. Établissant l'âge d'or du célibat entre 1880 et 1930, les recherches de Chudacoff démontrent que c'est pendant ces années que le nombre de célibataires est le plus élevé aux États-Unis (mis à part le dernier quart du 20<sup>e</sup> siècle) pour ensuite connaître un déclin notable, à compter des années 1930, qui connaissent une revalorisation du mariage. Ce constat trouve, selon lui, son explication dans trois phénomènes<sup>9</sup> qui valent la peine d'être exposés ici, dans la mesure où elles s'appliquent très bien, d'après nous, à la société québécoise de l'époque.

Première hypothèse : la croissance du célibat et l'apparition d'une culture qui lui est propre s'expliquent entre autres par le fait que la société vit un processus important d'industrialisation, d'urbanisation, de migration vers la ville qui offre aux hommes de nouvelles opportunités économiques et sociales. De ces faits, découle que la supervision de la famille, de la communauté et de l'Église sur le choix de vie des jeunes adultes devient peu à peu difficile et permet à plus de jeunes hommes de vivre un célibat prolongé ou définitif.

Deuxièmement : la ville, par ses particularités spatiales, démographiques, économiques, technologiques et sociales favorise l'émergence de ce phénomène de la vie de célibat et surtout d'une culture masculine qui lui est spécifique (subculture). Subculture qui, selon lui, vient participer à la culture urbaine dans son ensemble, dans un mouvement de réorganisation et non de désorganisation.

---

<sup>9</sup> Howard Chudacoff, *The Age of the Bachelor. Creating an American Subculture*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1999, p. 6-7.



Enfin, troisièmement, chaque homme est célibataire pendant une période de sa vie, laps de temps qui varie d'un individu à l'autre et qui tend à s'allonger pendant les décennies couvrant les années 1880 à 1930.

Mise en évidence par les recherches de Chudacoff, le fait que les jeunes hommes sont de plus en plus nombreux à choisir le célibat comme style de vie s'observe à plusieurs endroits dans les manuels de savoir-vivre québécois analysés et mérite qu'on s'y attarde quelque peu, ne serait-ce que pour énoncer de nouvelles pistes de recherche.

Les guides abondent d'indices nous indiquant la possibilité pour le jeune homme d'opter pour le célibat et de s'écarter du rôle traditionnel d'homme marié et père de famille. Notons entre autres la question que pose le jeune garçon qui écrit au moraliste Victorien de Saussy, auteur de l'ouvrage *Peut-on être heureux sans se marier ?* : « Après avoir lu les sages conseils que vous donnez aux jeunes gens des deux sexes dans le Véritable guide du Mariage, je ne saurais m'adresser à un autre qu'à vous pour savoir si on peut être heureux sans se marier », ou encore : « grand nombre de garçons ne se marient pas [...] ils préfèrent rester seuls » et aussi : « Ne songez pas au célibat [...] ». Les mots utilisés par l'auteur : « songez » et « préfèrent » sont révélateurs, car ils impliquent l'idée de considérer le célibat comme style de vie, chose pratiquement impensable pour un jeune homme du début du 19<sup>e</sup> siècle, mais qui semble faire partie du possible en cette fin de 19<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>. Comment

---

<sup>10</sup> L'étude de Catherine Renaud portant sur le célibat féminin laïc à Montréal à la fin du 19<sup>e</sup> siècle démontre qu'un nombre important de femmes ne se marient pas simplement par choix. Catherine Renaud, *Une place à soi? Aspects du célibat féminin laïc à Montréal à la fin du 19<sup>e</sup> siècle*, Mémoire de M.A. (Histoire), Université de Montréal, 1993. Peter Ward note également dans son étude *Courtship, Love, and Marriage in Nineteenth-Century English Canada*, qu'à partir de 1850 le nombre de célibataires (hommes-femmes) tend à augmenter. Il souligne, sans toutefois aller plus loin, que ce phénomène ne s'explique pas simplement par le fait que les

expliquer ce glissement, ces transformations de la vision qu'ont les jeunes hommes face au mariage et au célibat? Voyons d'abord comment les moralistes expliquent la situation.

En grande partie, selon eux, les hommes célibataires le deviennent par la faute des femmes :

Vous me direz : « Mais pourquoi ne vous êtes-vous pas marié? "C'est ce que j'ai expliqué dans le " Véritable guide du mariage". Le célibataire n'est pas toujours blâmable de ne pas se marier. Le beau sexe est généralement volage, il me fait peine de le dire, et il m'a fait plus de peine encore de l'avoir constaté, et pas un célibataire ne vous dira pas qu'il n'a pas été trompé par celles qu'il a aimées, parmi lesquelles il aurait choisi sa femme. Voilà pourquoi il y a des vieux garçons<sup>11</sup>.

Et encore, « à l'extravagante étourderie de certaines femmes, leur ignorance ou leur mépris des détails du ménage contribuent pour une bonne part à cet état des choses<sup>12</sup> ». Dans l'esprit du moraliste Victorien de Saussy, la femme est en grande partie responsable du fait qu'il y ait des hommes qui fuient le mariage : « Avec l'éducation superficielle que l'on donne à la plupart des jeunes filles, le rôle de la femme pourrait bien changer. [...] Moins de pianos et de falbalas, mais un peu plus d'économie domestique, de pratique de ménage, voilà ce qui forme de bonnes ménagères, femmes d'ordre et d'économie<sup>13</sup> ». Le discours et le ton qu'emploie l'auteur suggèrent certainement que la société conservatrice vit des moments d'insécurité et de malaise face aux changements socio-culturel et

---

célibataires n'avaient pas réussi à s'établir et à trouver un ou une partenaire, mais qu'il faut y voir un indice de la mise en place de nouvelles alternatives de vie que certains adopteront par choix. p. 51-52.

<sup>11</sup> Saussy, *Peut-on être heureux...*, p. 5-6.

<sup>12</sup> Saussy, *Peut-on être heureux...*, p. 10.

<sup>13</sup> Saussy, *Peut-on être heureux...*, p. 10.

économiques qui favorisent une remise en question du rôle traditionnel assigné aux femmes et à un effritement de la division établie entre les hommes et les femmes. Sa critique témoigne d'une volonté de préserver la tradition et d'assurer la stabilité dans la société : « Revenons à des idées plus saines. Arrière, les femmes vélocipédistes qui portent des pantalons; arrière les femmes aux allures et aux tendances masculines. La charmante et douce compagne de l'homme n'est jamais aussi belle que dans le noble rôle de l'ange du foyer<sup>14</sup> ». Écho du discours dominant, Victorien de Saussy démontre une forte opposition à toutes modifications dans le rôle de la femme, le maintien de l'idéal masculin bourgeois en dépendait, la virilité masculine se définissant d'une part par le statut de la femme, et d'autre part par les groupes catégorisés comme contre type, dont font partie les célibataires<sup>15</sup>.

Le célibat masculin peut-il s'expliquer simplement par le fait que les femmes ne sont plus intéressées à devenir de bonnes épouses et ménagères, qui verront à rendre leur foyer agréable, poussant ainsi les jeunes hommes à dédaigner le mariage et à vivre une vie sans « charmes » et « ennuyeuse »? Bien entendu, nous ne pouvons pas ignorer le fait qu'en cette fin de 19<sup>e</sup> siècle certains hommes pouvaient être effrayés ou déstabilisés face au mariage ou encore méprisaient littéralement tout ce qui entourait les conventions familiales et domestiques<sup>16</sup>. Toutefois, plusieurs facteurs peuvent justifier le fait que les jeunes

---

<sup>14</sup> Saussy, *Peut-on être heureux...*, p. 11.

<sup>15</sup> George Mosse insiste sur l'importance du rôle des contre-modèles dans la consolidation de l'idéal masculin moderne. La femme qui travaillait, fumait ou encore portait des vêtements masculins entraînait alors dans la catégorie des contre-modèles à combattre. Mosse, *L'image de l'homme...*, p. 16 et 86-89.

<sup>16</sup> Selon George Chauncey, le fait de rejeter radicalement les conventions familiales et domestiques constituait un élément central de la subculture célibataire, subculture qui partage un grand nombre de ses caractéristiques avec la culture masculine populaire. George Chauncey, *Gay New York, 1890-1940*, Paris, Fayard, 2003, p. 105.

hommes tendent au célibat et semblent apprécier ce style de vie. Sans évacuer complètement les facteurs démographiques et économiques, nous croyons plutôt, tout comme l'historien Howard P. Chudacoff, que ce sont des raisons d'ordre socio-culturels et personnels qui ont joué un plus grand rôle dans le fait que le célibat devienne un choix de vie envisageable.

Chudacoff et Chauncey ont brillamment démontré que le phénomène du célibat est intimement lié à l'urbanisation. La vie en milieu urbain présente, en cette fin de siècle, de nombreuses possibilités pour les jeunes hommes désireux de modifier le contexte social de leur existence par l'acquisition d'une certaine indépendance au niveau économique, social et sexuel<sup>17</sup>. Que ce soit les nouvelles formes de sociabilité dont nous avons fait état dans le premier chapitre de cette recherche, ou encore l'organisation, autour des clubs sportifs et privés ou toute autre association, d'une sociabilité exclusivement masculine, les jeunes hommes détenaient les moyens de fonder un réseau de liens interpersonnels distincts des cadres relationnels qu'offrait le réseau familial, écartant de la sorte l'idée reçue et diffusée selon laquelle les célibataires vivaient littéralement comme des êtres reclus et solitaires.

Outre une sociabilité renouvelée, le nombre croissant de célibataires en milieu urbain crée une demande de services « spécialisés », favorisant ainsi l'apparition et la multiplication de commerces répondant à ces nouveaux besoins. L'ouverture des bains publics, les nombreux salons de barbier, qui outre le service de rasage et de coupe de cheveux proposaient également des soins capillaires ou traitements faciaux, les buanderies,

---

<sup>17</sup> Chudacoff, *The Age of...*, p. 65-74. Chauncey, *Gay New York...*, p. 169-181.

les *drug stores*, les tailleurs, les restaurants et tous les autres établissements commerciaux susceptibles de combler les besoins des célibataires vont contribuer à rendre la vie de célibat plus accessible et agréable<sup>18</sup>.

C'est sans surprise pour nous que les moralistes, hommes de leur époque, dressent un portrait plutôt péjoratif du célibat laïque rappelant constamment au lecteur que : « La vie du célibat n'a pas de charmes; elle est ennuyeuse. Le célibataire n'éprouve que des ennuis, il ne peut se distraire [...]»<sup>19</sup> » ou encore « le vieux garçon, au contraire, est malheureux ». Dans une société qui prône le couple marié et la vie de famille, les hommes célibataires sont souvent vus comme des marginaux : « il [le célibataire] n'a plus sa place dans la société<sup>20</sup> », « l'espèce humaine spéciale que l'on appelle vieux garçons<sup>21</sup> » des êtres égoïstes qui ne possèdent pas le sens du devoir qui refusent et dénigrent les sacro-saintes valeurs que sont le mariage et la famille. « Grands nombre de garçons ne se marient pas parce que, comme vous, ils ont connu de leurs amis qui se sont mal mariés, et cela leur a fait prendre en horreur la vie du ménage et ils préfèrent rester seuls<sup>22</sup> »; « But best doctors say that married gentlemen and ladies always live the longest and are always in better health than single one<sup>23</sup> ». Difficiles à intégrer dans une société basée sur le couple avec enfants, objet de crainte, les célibataires, autres que ceux qui se consacrent à la prêtrise, sont présentés comme de mauvais exemples pour le jeune homme, tant au niveau du

<sup>18</sup> Chudacoff, *The Age of...*, p. 84-145. À l'époque, Montréal regroupe aussi plusieurs clubs, associations et fondations offrant aux jeunes hommes des services d'aide, d'hébergement, de restauration et de loisirs.

<sup>19</sup> Saussy, *Peut-on être heureux...*, p. 5.

<sup>20</sup> Saussy, *Peut-on être heureux...*, p. 7.

<sup>21</sup> *Guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 187.

<sup>22</sup> Saussy, *Peut-on être heureux...*, p. 5.

<sup>23</sup> Jefferson, *Best Advice to Young Ladies...*, p. 13.

physique que de l'intellect. Tout choix de vie amenant le jeune homme en dehors de la voie prescrite du mariage se révèle inapproprié, l'éloigne de l'idéal masculin et surtout vient cautionner et participer à une remise en question des normes qui définissent la virilité.

Il ne semble pas surprenant que les moralistes s'indignent contre les transformations qui marquent la société et fragilisent l'ordre établi : « La facilité de déplacement, les conditions nouvelles d'existence, l'élargissement des connaissances intellectuelles ont créé des mœurs nouvelles<sup>24</sup> » qui poussent les jeunes hommes à « commencer à tenir une maison que le jour où les parents sont obligés de renoncer à ce soin; l'éducation trop raffinée, les loisirs d'une jeunesse riche ont rendu la jeune fille incapable des sacrifices qu'exige une vie de famille modeste<sup>25</sup> ».

Enfin, le flirt, de nature éphémère et frivole, et le célibat masculin, qui est refus du mariage et des responsabilités familiales, s'inscrivent dans un mouvement réactionnel de redéfinition culturelle des rôles sexuels, qui viendront bousculer les rituels et les finalités du jeu de la séduction, emboîtant le pas à la dévalorisation qui semble toucher l'institution du mariage. Ces phénomènes, à propos desquels nous venons de formuler certaines hypothèses et de dégager quelques pistes de recherches, demeurent encore inexplorés par les historiens québécois. Dans l'optique d'une meilleure compréhension de l'univers masculin québécois de la fin du 19<sup>e</sup> siècle, il apparaît pressant d'explorer ces nouvelles avenues.

---

<sup>24</sup> *Guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 83.

<sup>25</sup> *Guide des amoureux et des gens du monde...*, p. 83.

## Bibliographie

### Sources

Duquet, J.N. *Le miroir des caractères. Art de juger les hommes*. Québec, s.n., 1885, 144 p.

Gaultier, Abbé Aloisius Edouard Camille. *Traits caractéristiques d'une mauvaise éducation, ou, actions et discours contraires à la politesse et désignés comme tels par les moralistes tant anciens que modernes*. Québec, 1879, Imprimerie du « Nouvelliste », 76 p.

*Guide des amants. Considérations sur l'amour et le mariage suivies de pensées sur les femmes, lettres d'amour, déclarations, aveux, reproches, ruptures, réconciliations, billets d'invitation pour dîners et soirées du langage des fleurs, du mouchoir et d'un choix de poésies pour albums, etc.* Montréal, Edward Léveillé, 1885, 252 p.

*Guide des jeunes amoureux, pour parler et écrire*. Québec, s.n., 1863, 32 p.

Jefferson, Francis George. *Best Advice to Young Ladies and Gentlemen before they Get Married*. Montréal, Québec, s.n., 1889 ou 1890, 32 p.

*La vraie politesse et le bon ton, plus particulièrement à l'usage des élèves des collèges, pensionnats, etc. et de tous ceux qui entrent dans la société*. Montréal, Sénécal, 1873, 143 p.

*Le guide des amoureux et des gens du monde, l'amour, la cour, le mariage : conseils sages pour toutes les situations délicates qui peuvent se présenter depuis la naissance de l'amour jusqu'au mariage et même plus tard : exposé des devoirs à remplir et des règles d'étiquette relatives aux demoiselles et aux garçons d'honneur, aux baptêmes et à divers anniversaires : avec un système complet de télégraphie amoureuse, le langage des fleurs et celui du mouchoir et quelques remarques sur la timidité et le moyen de la faire passer*. Montréal, C.O. Beauchemin, 1898, 206 p.

*Le secrétaire des amoureux et des gens du monde contenant des modèles de correspondance, de conseils pour faire un bon mariage et un guide pour toutes les formalités et les cérémonies*. Montréal, Beauchemin, 1917, 79 p.

*Le véritable guide des jeunes amoureux. Nouveau recueil de lettres. Déclarations d'amour, compliments, aveux, reproches, ruptures, raccommodements, demande en mariage, etc.* Saint-Justin, Québec, Librairie W.H. Gagné, 190-, 64 p.

Nitouche, L. *L'ami des salons*. Montréal, Librairie Ste-Henriette, 1892, 95 p.

Rouleau, l'abbé T.G. *Manuel de bienséance*. Québec, s.n., 1897, 88 p.

Saussy, Victorien de, *Peut-on être heureux sans se marier ?*. s.l., s.n., 189-, 14 p.

Sauvalle, Marc. *Recueil de discours préparés : allocutions, speeches, compliments, condoléances, toast avec réponses appropriés à toutes les circonstances de la vie et à tous les milieux suivi de quelques conseils sur la diction et la tenue / par Marc Sauvalle*. Montréal, Beauchemin, 1901, 245 p.

Sauvalle, Madame Marc. *Mille questions d'étiquette discutées, résolues et classées*. Montréal, Beauchemin, 1907, 359 p.

### **Dictionnaires, guides bibliographiques**

Littre, Paul-Émile. *Dictionnaire de la langue française*. Monte-Carlo, Éditions du Cap, 1971.

Montandon, Alain dir., *Bibliographie des traités de savoir-vivre en Europe*. T.1 : *France - Angleterre - Allemagne*. Clermont-Ferrand, Association des Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand, 1995.

### **Études**

Casta-Rosaz, Fabienne. *Histoire du flirt. Les jeux de l'innocence et de la perversité, 1870-1968*. Paris, Bernard Grasset, 2000, 347 p.

Chauncey, George. *Gay New York, 1890-1940*. Paris, Fayard, 2003, 555 p.

Chebel, Malek. *Le livre des séductions. Suivi de Dix aphorismes sur l'amour*. Paris, Payot, 2002, 202 p.

Chebel, Malek. *Le corps dans la tradition au Maghreb*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984, 207 p.

Chudacoff, Howard P. *The Age of the Bachelor. Creating an American Subculture*. Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1999, 341 p.

Corbin, Alain. *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Flammarion, 1986, 336 p.

Courtine, Jean-Jacques et Claudine Haroche, *Histoire du visage. Exprimer et taire ses émotions (XVI<sup>e</sup>-début XIX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, 1994, Éditions Payot & Rivages, 287 p.



- Galarneau, Claude. *Les collèges classiques au Canada français (1620-1970)*, Montréal, Fides, 1978
- Girard, Denise. *Mariage et classes sociales. Les montréalais francophones entre les deux Guerres*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 2000, 203 p.
- Guay, Donald. *La conquête du sport. Le sport et la société québécoise au XIX<sup>e</sup> siècle*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 1997, 224 p.
- Houbre, Gabrielle. *La discipline de l'amour. L'éducation sentimentale des filles et des garçons à l'âge du romantisme*, Paris, Plon, 1997, 454 p.
- Lamonde, Yvan et Raymond Montpetit, *Le parc Sohmer de Montréal. 1889-1919, un lieu populaire de culture urbaine*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 231 p.
- Lamonde, Yvan et Pierre-François Hébert. *Le cinéma au Québec. Essai de statistique historique (1896 à nos jours)*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1981, 478 p.
- Le Guérér, Annick. *Les pouvoirs des odeurs*, Paris, Éditions François Bourin, 1988, 347 p.
- Lemieux, Denise et Lucie Mercier, *Les femmes au tournant du siècle, 1880-1940. Âges de la vie, maternité au quotidien*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, 398 p.
- Levasseur, Roger. *Loisir et culture au Québec*, Montréal, Boréal Express, 1982, 187 p.
- Linteau, Paul-André. *Histoire de Montréal depuis la Confédération*. Montréal, Boréal, 2000, 627 p.
- Mosse, George. *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*. Paris, Éditions Abeville, 1997, 250 p.
- Newton, Sarah E. *Learning to Behave. A Guide to American Conduct Books Before 1900*. Westport, Connecticut, Greenwood Press, 1994, 225 p.
- Noël, Françoise. *Family Life and Sociability in Upper and Lower Canada, 1780-1870*. Montréal & Kingston, McGill-Queen's University Press, 2003, 372 p.

Perrot, Philippe. *Le travail des apparences. Le corps féminin, XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1984, 280 p.

Perrot, Philippe. *Les dessus et les dessous de la bourgeoisie. Une histoire du vêtement au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1981, 344 p.

Rauch, André. *Le premier sexe. Mutations et crise de l'identité masculine*, Paris, Hachette, 2000, 297 p.

Vigarello, Georges. *Le propre et le sale. L'hygiène du corps depuis le moyen âge*, Paris, Seuil, 1985, 285 p.

Ward, Peter. *Courtship, Love and Marriage in Nineteenth-Century English Canada*. Montréal & Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990, 219 p.

### Articles et chapitres

Cambron, Micheline. « Mondanité et vie culturelle. Prescription et espace public » dans Micheline Cambron, dir. *La vie culturelle à Montréal vers 1900*, Montréal, Fides/BNQ, 2005, p. 121-131.

Dagenais, Michèle. « Fuir la ville : villégiature et villégiateurs dans la région de Montréal, 1890-1940 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 58-3 (hiver 2005), p. 315-345.

Daumard, Adeline. « Affaire, amour, affection : le mariage dans la société bourgeoise au XIX<sup>e</sup> siècle ». *Romantisme*, no 68 (1990), pp. 33-47.

Dauphin, Cécile. « Au cœur du savoir-vivre », dans Cécile Dauphin et Arlette Farge, *Séduction et Société. Approches historiques*, Paris, Seuil, p. 183-213.

Dumont, Martine. « Le succès mondain d'une fausse science : la physiognomonie de Johann Kaspar Lavater », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 54 (1984), p. 4-29.

Girard, Denise. « Les débuts dans la jeunesse bourgeoise montréalaise (1920-1940) », dans Gérard Bouchard et Martine Segalen, *Une langue, deux cultures. Rites et symboles en France et au Québec*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1997, p.249- 263.

Grassi, Marie-Claire. « Autour de la notion de manuel », *Romantisme*, 96-2 (1997), p.17-29.

Hubert, Ollivier. « Féminin/masculin : l'histoire du genre », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 57, 4 (2004), p. 473-480.

Hudon, Christine et Louise Bienvenue, « Entre franche camaraderie et amours socratiques », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 57, 4 (printemps 2004), p. 481-507.

Houbre, Gabrielle. « Prémices d'une éducation sentimentale : l'intimité masculine dans les collèges (1815-1848) », *Romantisme*, 68 (1990-II), p. 9-22.

Kasson, John F. « Civility and Rudeness : Urban Etiquette and the Bourgeois Social Order in Nineteenth-Century America », *Prospects*, 9 (1984), p. 143-168.

Lemieux, Denise. « Lieux de sociabilité de la jeunesse et changement socio-culturel dans la formation des couples (1880-1940) ». Dans Roger Levasseur dir. *De la sociabilité. Spécificité et mutations*. Montréal, Boréal, 1990, p. 137-152.

Lemieux, Denise et Lucie Mercier, « Familles et destins féminins. Le prisme de la mémoire, 1880-1940 », *Recherches sociographiques*, 28, 2-3 (1987), p. 255-271.

Montandon, Alain. « Le nouveau savoir-vivre. En guise d'introduction », *Romantisme*, 96-2 (1997), p. 7-15.

Montandon, Alain. « Modèles de comportement social », dans Alain Montandon dir., *Pour une histoire des traités de savoir-vivre en Europe*. Clermont-Ferrand, Association des Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 1994, p.401-455.

Nahoum-Grappe, Véronique. « L'échange des regards », *Terrain*, 30 (mars 1998), p.67-82.

Nootens, Thierry. « "What a Misfortune that Poor Child Should Have Married Such a Being as Joe" : Les fils prodiges de la bourgeoisie montréalaise, 1850-1900 », *Canadian Historical Review*, 86, 2 (June 2005), p. 225-256.

Parr, Joy. « Gender History and Historical Practice », Joy Parr et Mark Rosenfeld, *Gender and History in Canada*, Toronto, Copp Clark Ltd., 1996, p. 8-27.

Pépin, Gilles. « Le bateau à vapeur », dans Gilles Pépin dir., *La belle époque de la villégiature à Boucherville*, Boucherville, Société d'histoire des Îles Percées, 1999, p. 6-8.

Picard, Dominique. « Lieux publics et savoir-vivre », dans Alain Montandon dir., *Étiquette et politesse*. Clermont-Ferrand, Association des Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Clermont-Ferrand, 1992, p. 79-94.

Robert, Lucie. « Chronique de la vie théâtrale », dans Micheline Cambron, dir., *La vie culturelle à Montréal vers 1900*, Montréal, Éditions Fides et la Bibliothèque nationale du Québec, 2005, p. 71-86.

Scott, Joan. « Le genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Les cahiers du GRIF*, 37-38 (printemps 1988), p. 125-151.

Thébault, Françoise. « Genre et histoire » dans Christine Bard, Christian Baudelot et Janine Mossuz-Lavau, dir., *Quand les femmes s'en mêlent. Genre et pouvoir*. s. l., éditions de la Martinière, 2004, p. 44-63.

### **Mémoires de maîtrise**

Aubin des Roches, Caroline. *Représentations et pratiques de la villégiature à Montréal au tournant du XX<sup>e</sup> siècle*, mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal, 2004, 122 p.

Renaud, Catherine. *Une place à soi? Aspects du célibat féminin laïc à Montréal à la fin du 19<sup>e</sup> siècle*. Mémoire de M.A. (Histoire), Université de Montréal, 1993. 123 p.

## ANNEXE 1

### Les manuels de savoir-vivre canadiens

Ce projet, d'investir le monde masculin de la séduction à partir des manuels de savoir-vivre québécois du 19<sup>e</sup> siècle, a mis en lumière l'absence d'ouvrage de référence permettant de repérer rapidement de tels ouvrages. La liste de manuels de savoir-vivre canadiens que nous présentons est donc originale. Elle ne se veut pas exhaustive, mais plutôt les prémices d'une bibliographie susceptible de devenir un outil de référence en la matière.

Dans un tel exercice, le problème réside, comme le souligne Alain Montandon dans la distinction de ce qui relève du savoir-vivre, du traité de morale, de médecine, d'éducation ou de théologie et il y a encore ceux qui portent sur des matières précises comme les livres de cuisine ou de danse, mais qui incluent parfois des éléments portant sur les interactions sociales<sup>1</sup>. Avec une volonté d'inclusion plutôt que d'exclusion, nous n'avons pas pris en considération ces distinctions.

*Amie des jeunes filles*. Montréal, Librairie Saint-Joseph, Cadieux & Derome, 1884, 142 p.

Baillairgé, F.-A. *Jeunesse et folies*. Vercheres, P.Q., 1925, 91 p.

Benjamin Grant, Jefferis. *Search Lights on Health, Lights on Dark Corners: A Complete Sexual Science Guide to Purity and Physical Manhood, Advice to Maiden, Wife and Mother, Love, Courtship and Marriage*. Toronto, J.L. Nichols, 1894(?), 505 p.

*Best Advice to Young Ladies and Gentlemen before they Get Married*. Montréal, Québec, s.n., 1889 ou 1890, 32 p.

Blake, Samuel Hume. *The Young Men of Canada: A Lecture*. Toronto, B.J. Hill, 1876.

Cooke, Maud C. *Social Etiquette, or, Manners and Customs of Polite Society : Containing Rules of Etiquette for all Occasions*. London, Ontario, McDermid & Logan, 1896, 508 p.

Cooper, John Alexander (1868). *The New Century Perfect Speaker : A Complete Encyclopedia of Elocution, Oratory and Etiquette : Including Portraits and Biographies of the Most Distinguished Statesmen, Diplomats, Divines and Public Speakers of Canada, Great Britain and the United States : Also the Complete Etiquette of Home, Social, Public*

---

<sup>1</sup> Alain Montandon, *Bibliographie des traités de savoir-vivre de langue française*, Clermont-Ferrand, Association des Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand, 1995, p.viii-ix.

*and Official Life and a Special Department for Children / edited by John A. Cooper.* Guelph, Ontario, World Pub. Co. 19 ?.

Drake, Emma F. Angell. *What a Young Wife Ought to Know.* Philadelphia, London, Toronto, W. Briggs, 1902, 292 p.

Duquet, J.N. *Le miroir des caractères. Art de juger les hommes.* Québec, [s.é.], 1885, 144 p.

Gaultier, Abbé Aloisius Edouard Camille. *Traits caractéristiques d'une mauvaise éducation, ou, actions et discours contraires à la politesse et désignés comme tels par les moralistes tant anciens que modernes.* Québec, 1879 [Paris, 1812], Imprimerie du « Nouvelliste », 76 p.

Goss, Charles Frederic et Sylvanus Stall. *Husband, Wife and Home.* Toronto, W. Briggs, 1905, 276 p.

*Guide des amants. Considérations sur l'amour et le mariage suivies de pensées sur les femmes, lettres d'amour, déclarations, aveux, reproches, ruptures, réconciliations, billets d'invitation pour dîners et soirées du langage des fleurs, du mouchoir et d'un choix de poésies pour albums, etc.* Montréal, Edward Léveillé, 1885, 252 p.

*Guide des jeunes amoureux, pour parler et écrire.* Québec, [s.é.], 1863.

Humphry, Mrs. *Etiquette for Every Day.* Toronto, Musson, 190?, 219 p.

*La vraie politesse et le bon ton, plus particulièrement à l'usage des élèves des collèges, pensionnats, etc. et de tous ceux qui entrent dans la société.* Montréal, Sénécal, 1873.

*Le guide des amoureux et des gens du monde, l'amour, la cour, le mariage : conseils sages pour toutes les situations délicates qui peuvent se présenter depuis la naissance de l'amour jusqu'au mariage et même plus tard : exposé des devoirs à remplir et des règles d'étiquette relatives aux demoiselles et aux garçons d'honneur, aux baptêmes et à divers anniversaires : avec un système complet de télégraphie amoureuse, le langage des fleurs et celui du mouchoir et quelques remarques sur la timidité et le moyen de la faire passer.* Montréal, C.O. Beauchemin, 1898.

*Le secrétaire des amoureux et des gens du monde contenant des modèles de correspondance, des conseils pour faire un bon mariage et un guide pour toutes les formalités et les cérémonies.* Montréal, Librairie Beauchemin limitée, 1917, 79 p.

*Le véritable guide des jeunes amoureux. Nouveau recueil de lettres. Déclarations d'amour, compliments, aveux, reproches, ruptures, raccommodements, demande en mariage, etc., etc.* Saint-Justin, Québec, Librairie W.H. Gagné, 190-, 64 p

Lewis, Dio. *Our Girls. By Dio Lewis.* Montréal, Toronto, J. Lovell, 1871, 244 p.

Lowry, Edith Belle. *Truths: Talks with a Boy Concerning Himself.* Toronto, McClelland & Goodchild, 1911, 105 p.

Mailloux, Alexis. *Manuel des parents chrétiens.* Québec, Augustin Côté et Cie, 1851.

Montez, Lola. *The Art of Beauty, or, Sciences of a Lady's Toilet: With Hints to Gentlemen on the Art of Fascinating.* Montréal, Toronto, J. Lovell; W.C.F. 1858, 128 p.

Nitouche, L. *L'ami des salons.* Montréal, Librairie Ste-Henriette, 1892 ?, 95 p.

Rouleau, l'abbé T.G. *Manuel de bienséance.* Québec, 1897, 88 p.

Saussy, Victorien de, *Peut-on être heureux sans se marier ?*. s.l., s.n., 189-.

Saussy, Victorien de, *Véritable guide du mariage/ par un célibataire.* Montréal, s.n., entre 1894 et 1898, 22p.

Sauvalle, Marc. *Recueil de discours préparés : allocutions, speeches, compliments, condoléances, toast avec réponses appropriés à toutes les circonstances de la vie et à tous les milieux suivi de quelques conseils sur la diction et la tenue / par Marc Sauvalle.* Montréal, Beauchemin, 1901, 245 p.

Sauvalle, Madame Marc. *Mille questions d'étiquette discutées, résolues et classées.* Montréal, Beauchemin, 1907, 379 p.

Shailer, W. *The Young Woman's Companion: or, Female Instructor : Being a Sure and Complete Guide to Every Acquirement Essential in Forming a Pleasing Companion, Respectable Mother or Useful Member of Society,* Halifax, N.É., 1855.

Smart, IsabelleThompson. *What a Mother Should Tell her Little Girl.* Toronto, McClelland & Goodchild, 1911, 105 p.

Smart, IsabelleThompson. *What a Father Should Tell his Little Boy.* Toronto, McClelland & Goodchild, 1911, 116 p.

Stall, Sylvanus. *What a Young Man Ought to Know*. Philadelphia, London, Toronto, W. Briggs, 1897, 281 p.

Stall, Sylvanus. *What a Young Boy Ought to Know*. Philadelphia, London, Toronto, W. Briggs, 193 p.

Stall, Sylvanus. *What a Young Husband Ought to Know*. Philadelphia, London, Toronto, W. Briggs, 1897, 300 p.

Stall, Sylvanus. *What a Man of 45 Ought to Know*. Philadelphia, London, Toronto, W. Briggs, 1901, 284 p.

Wood-Allen, Mary. *What a Young Girl Ought to Know*. Philadelphia, London, Toronto, W. Briggs, 1902.

Wood-Allen, Mary. *What a Woman of 45 Ought to Know*. Philadelphia, London, Toronto, W. Briggs, 1902, 211 p.

Stall, Sylvanius. *Ce que tout jeune homme devrait savoir*. Montréal, Pony, s.é., 222 p.

*The Ladies Book of Useful Informations Compiled from Many Sources*. London, Ontario, London Printing & Lithographing Co. (Ltd.), 1896, 208 p.

*The True Science of Etiquette, or an Exposition of the Principles of Real Etiquette*. Montréal, Armour and Ramsay, 1837.

Tulloch, John. *How to Succeed in Life: A Book for Young People*. Toronto, Belfords, Clarke, 1879.

Willing, Jennie Fowler. *From Fifteen to Twenty-five: A Book for Young Men*. Toronto, International Book and Bible House, 1885, 214 p.

Youman, Alexander E. *Illustrated Marriage Guide and Confidential Medical Adviser*. Montréal, James Lee & Co., 1876.

Young, John H. *Our deportment, or, The Manners, Conduct and Dress of the Most Refined Society : Including Forms of Letters, Invitations, etc. etc., also Valuable Suggestions on Home Culture and Training / Compiled from the Latest Reliable Authorities by John H. Young*. Paris, Ontario, John S. Brown, 1883, 342 p.

Wood-Allen, Mary. *What a Young Woman Ought to Know*. Philadelphia, London, Toronto, W. Briggs, 1905, 272 p.







